

Nora Weeks

LES DECOUVERTES MEDICALES
D'EDWARD BACH, MEDECIN

*Ce que font les Fleurs
pour le Corps Humain*

Traduit de l'Anglais par
Jean BRUNET

Le Courrier du Livre
21, rue de Seine, Paris 75006

Chez le même éditeur

- *La guérison par les fleurs,*
par le D^r Edward Bach.
- *Les remèdes de fleurs du D^r Edward Bach, questions et réponses,*
par John Ramsell.
- *Manuel des fleurs guérisseuses du D^r Edward Bach,*
par Philip Chancellor.
- *Les écrits originaux du D^r Edward Bach,*
par Judith Howard & John Ramsell.
- *Les conférences du D^r Edward Bach,*
par Edward Bach.
- *Grandir en harmonie avec les remèdes de fleurs du D^r Bach,*
par Judy Howard.
- *Les remèdes floraux du D^r Bach, descriptions & préparations,*
par Nora Week & Victor Buller.
- *L'art de vivre au féminin grâce aux remèdes floraux,*
par Christine Wildwood.
- *Emotionnel masculin et remèdes de Bach,*
par Stefan Ball.

“L'unique et haute mission du médecin est de rendre
la santé aux malades, de guérir.. ”

Hahnemann

© The Dr. Edward Bach Healing Centre 1973
ISBN 85207 001 2

© Pour la langue française tous droits de reproduction réservés pour tous pays.
Le Courier du Livre, 1999
ISBN : 2-7029-0386-X

TABLE DES MATIERES

I	Edward Bach. Les jeunes années	11
II	1903 - 1906. Expérience à la fonderie de laiton Bach	14
III	Etudes médicales	17
IV	Le pathologiste et le bactériologiste	20
V	L'homéopathe. Les nosodes de Bach	25
VI	1922 - 1928. Les sept Nosodes de Bach (suite)	31
VII	1928 - 1930. Le début d'une nouvelle recherche et la découverte des trois premiers remèdes floraux	37
VIII	1930. Les dernières semaines à Londres	42
IX	Mai - Juillet 1930. La découverte de la "méthode solaire" de préparation des nouveaux remèdes	45
X	1930 Juin et Juillet. Rédaction du livre "Guéris-toi Toi-même"	50
XI	1930. Août. Cromer. Les principes de la nouvelle méthode de traitement	54
XII	1930. Août et Septembre. Découverte et préparation de Sept nouveaux remèdes	60
XIII	L'hiver 1930. Parution "Guéris-toi Toi-même". Quelques résultats obtenus avec les nouveaux remèdes, extraits des dossiers du Dr. Bach	65
XIV	1931 - 1932. Découverte et préparation des trois derniers remèdes de la série "Les Douze Guérisseurs". Rédaction de "Libère-Toi Toi-même"	74

XV	Hiver 1932. Cromer. L'échange de correspondance avec le Conseil de l'Ordre des Médecins. Comptes rendus de cas traités avec les trois remèdes : Violette d'Eau, Hélianthème et Gentiane	79
XVI	1933. Marlow. Cromer. Parution de la brochure "Les Douze Guérisseurs et les Quatre Auxiliaires". Préparation des remèdes dénommés "Les Quatre Auxiliaires"	87
XVII	1933 - 1934. La dernière année à Cromer. Parution du livre "Les Douze Guérisseurs et les Quatre Auxiliaires". Préparation des remèdes Avoine, Olive et Vigne	94
XVIII	Cromer. 1930 - 1934	99
XIX	1934 - 1935. Stowell. Le livre "Les Douze Guérisseurs et les Sept Auxiliaires". Découverte des dix-neuf nouveaux remèdes	104
XX	Sotwell. Le livre "Les Douze Guérisseurs et Autres Remèdes". La conférence sur "Les Plantes Guérisseuses". Dernière maladie et décès d'Edward Bach	111
XXI	Résultats obtenus avec les trente-huit remèdes floraux ...	115
XXII	Edward Bach : impressions personnelles	125

EDWARD BACH

Brûlant et passionné, comme une flamme vive,
 Sans une pensée pour lui-même, ne désirant à jamais
 Ni richesse, ni puissance, ni influence, ni célébrité,
 Sauf celle qui pouvait favoriser ses efforts
 Pour aider l'humanité. Si vif à comprendre
 Tous les doutes, les craintes, les faiblesses, et pourtant
 Si lent à juger où à condamner, il étendait
 Simplement la main pour guérir, afin de favoriser la croissance
 Des forces qui mènent à la communion et chassent la haine,
 Dont le but est de permettre au monde entier d'entrer
 En contact avec l'Infini. Dans les ténèbres, nous attendons
 Si longtemps la lumière, et si souvent en vain, semble-t-il ;
 Mais ici-bas, une vie s'incarna qui passa trop vite,
 Et cependant alluma un feu qui n'est pas prêt de s'éteindre.

C.E. W.

CHAPITRE I

EDWARD BACH. LES JEUNES ANNEES

Edward Bach naît le 24 septembre 1886, à Moseley, un village situé à cinq kilomètres en dehors de Birmingham, dans le Warwickshire. Il est l'aîné d'une famille de deux garçons et une fille.

Bébé, il est fragile et on doit l'entourer de beaucoup de soins pour qu'il passe les difficiles premières années de sa vie. En grandissant, sa santé s'améliore.

Enfant, sa détermination et sa ténacité sont remarquables ; il possède un tel pouvoir de concentration qu'il s'investit totalement dans tout ce qui l'intéresse et rien ne distrait son attention de ce qu'il fait.

Il est plein de vie et aime l'aventure ; il est bon au jeu et prêt à toutes les espiègleries, le sang gallois qui coule dans ses veines aidant, son intuition et sa sensibilité sont aiguës.

Tout ce qui concerne le Pays de Galles l'attire fortement ; sa propre famille, comme son nom l'indique, est venue de cette région bien des années auparavant, et sa nature intuitive et idéaliste, son amour pour tout ce qui est beau, ainsi que sa voie agréable font de lui un digne fils de cette terre mystique. Howard Fischer, le directeur de l'école Winterloe, à Moseley, où il suit sa scolarité, est un Gallois, et Edward Bach éprouve pour lui une grande affection qui résistera au temps. Il parle souvent de cette demi-journée de vacances qu'il a gagnée en récompense pour avoir écrit Caernarvon avec un «e», faisant ainsi la joie de son maître Gallois.

Cet amour du Pays de Galles ramènera toujours Edward Bach vers cette province. Ecolier, il passe ses vacances à parcourir à pied les montagnes et les villages gallois, et dort chaque nuit là où il peut, heureux parmi ses amis les oiseaux, les arbres et les fleurs sauvages, car son amour de la Nature apparaît très tôt.

Plus tard, il trouvera, près d'une rivière de montagne, le premier des remèdes floraux qui le rendront célèbre : et bien plus tard encore, dans la paix et la tranquillité d'un village gallois, il réussira à poser les principes du nouveau système de médecine florale.

Son caractère est multiple. Indépendant et spontané depuis ses plus jeunes années, doué d'un sens aigu de l'humour et de la plaisanterie, il devient parfois silencieux et méditatif, s'en allant dans la campagne où il s'assied par moments pour contempler pendant des heures quelques mètres carrés de talus ou l'écorce d'un grand arbre.

La détresse ou la douleur d'un être humain, d'un oiseau ou de n'importe quelle créature fait monter en lui une telle compassion et un tel désir de soulager leur souffrance qu'il décide d'être médecin alors qu'il est encore enfant et va à l'école.

Cette compassion envahissante pour les autres, qui lui donnera une si grande compréhension de leur peine, est une de ses qualités les plus frappantes et celle qui le fera aimer de tous ceux qui le rencontreront.

Souvent, il s'assied dans la salle de classe de son école et songe au moment où il pourra entreprendre sa tâche. Il rêve qu'il a trouvé une méthode de guérison simple qui s'appliquerait à toutes formes de maladie. Il rêve aussi que le pouvoir de guérison jaillit de sa main et que tous ceux qu'il touche sont guéris ; ces rêves ne sont pas les fugues d'un écolier imaginaire, mais la conscience intérieure de ce qui doit se produire, puisqu'il trouvera ce système de guérison simple parmi les fleurs sauvages des champs. Et par la suite, il s'apercevra qu'il possède vraiment le pouvoir de guérir, et nombreux sont ceux qui guériront lorsqu'il les touchera de la main.

Son idéal de découverte d'une méthode de guérison simple pour toute maladie persiste et, alors qu'il grandit, cet idéal devient une conviction et l'énergie stimulante qui se profilera derrière l'œuvre de toute sa vie ; car au long des années où il exercera comme pathologiste, bactériologiste et homéopathe, son seul but sera de découvrir des remèdes purs, une forme de traitement simple pour remplacer les moyens scientifiques complexes qui ne donnent aucune garantie de guérison.

Mais Edward Bach enfant n'est pas un simple rêveur. Son assurance, sa détermination et son intérêt pour toute chose, si petite soit-elle, fusionnent pour lui donner le caractère d'un

grand génie : cependant, comme c'est le cas avec les génies, il est voué à rester seul, car rares sont ceux qui peuvent suivre et comprendre la fermeté d'une personne qui connaît la tâche de sa vie dès le début, et qui ne permet à rien d'entraver la réalisation de ce but élevé.

Deux centres d'intérêt marqueront sa vie – une compassion envahissante pour ceux qui souffrent, qu'ils soient hommes, oiseaux ou animaux terrestres, et l'amour de la Nature, de ses arbres et de ses plantes. Ils se combineront pour le conduire à la découverte de la méthode de guérison qu'il cherchera. Un amour fécondera l'autre, car il découvrira dans le magasin de la Nature les fleurs des champs qui guérissent tous ceux qui sont malades et souffrent.

CHAPITRE II

1903 – 1906. EXPÉRIENCE À LA FONDERIE DE LAITON BACH

En quittant l'école à l'âge de seize ans, quoique toujours décidé à embrasser la profession de médecin, Edward Bach choisit de travailler d'abord dans la fonderie de laiton de son père, car il sent qu'il ne peut pas demander à ses parents de supporter la dépense occasionnée par de longues études médicales. Aussi, pendant les trois années qui suivent, de 1903 à 1906, il travaille pour la fabrique Bach, à Birmingham.

Il ne considère pas ces années gâchées, quoique difficiles pour un caractère spontané et sensible comme le sien, car, là, parmi ses compagnons ouvriers, il acquiert un aperçu et développe sa compréhension de la nature humaine qui doit devenir le fondement de son œuvre future.

Il n'a aucun penchant pour le travail sédentaire et les horaires réguliers de l'usine, mais comme c'est dans son caractère, il se met à l'apprendre de manière approfondie, travaille sur les tours dans les ateliers et dans tous les autres secteurs de l'entreprise, et pendant un moment, il se fait même la main comme représentant de commerce pour la firme paternelle. Plus tard, il aimera raconter, avec beaucoup d'humour, les aventures qui lui sont arrivées durant cette période : son caractère généreux, et son manque de sens des affaires l'empêche de discuter les prix ; de ce fait, il revient de ses tournées de prospection avec un carnet rempli de commandes que la fabrique est incapable d'honorer parce qu'elle ne peut pas produire les marchandises aux prix convenus avec les clients. Aussi lui confie-t-on bientôt une autre tâche.

En 1903, il s'engage dans la Cavalerie du Worcestershire, où là, il peut, au contact des chevaux, donner libre cours à son grand amour des animaux ; de même il accueille la vie de camp au grand air comme une délivrance après le bruit et la

sédentarité de l'usine. Mais son centre d'intérêt majeur reste l'étude de la nature sous tous ses aspects. Les arbres et les plantes représentent pour lui un monde captivant, et il préférerait travailler toute la nuit plutôt que de manquer ses ballades quotidiennes en plein jour.

Les horaires réguliers sont toujours une corvée pour lui. Il sait alors que l'inspiration vient au moment les plus imprévus, et que c'est en de tels moments que le vrai travail s'accomplit ; il est si fortement guidé par son inspiration que tout ce qui l'empêche d'agir intuitivement non seulement lui donne un sentiment d'insatisfaction et de frustration, mais le laisse physiquement épuisé et malade.

Ainsi, les trois années qu'il passe dans l'usine paternelle lui paraissent-elles vraiment bien longues et, à la fin, il ne peut pas résister au besoin de s'atteler à sa véritable tâche ; ce besoin est renforcé par le fait de savoir que la peur de la maladie est omniprésente chez ses collègues. Pour eux, elle signifie la perte de leur emploi, avec le souci supplémentaire du fardeau représenté par des soins médicaux coûteux, et ils continuent à peiner au travail alors que, bien souvent, ils devraient rester alités chez eux.

Il se rend compte également du peu qui est fait pour le nombre grandissant de leurs maux, en dehors du soulagement et de la suppression des symptômes ; il décide de rechercher le moyen de leur faire retrouver la tranquillité d'esprit et de guérir leurs corps, car il est toujours convaincu que l'on devrait trouver une méthode de guérison simple, pour toutes les maladies, même celles qualifiées de chroniques et incurables.

Il lui semble, un moment, que cette forme de guérison est davantage du ressort de la voie ecclésiastique que de la voie médicale, car le Christ, le Grand Guérisseur, guérit les corps, les esprits et les âmes ; et il discute dans son fort intérieur quelle voie il doit emprunter. Mais aucune des deux ne semble répondre pleinement à son idéal, et il commence à comprendre qu'il doit découvrir, pour et par lui-même, des vérités nouvelles ou peut-être oubliées depuis longtemps, concernant la maladie et la guérison humaines.

Il décide d'abord d'étudier toutes les méthodes de traitement existantes, et pour cela, une formation médicale est indispensable ; mais la question du coût des études le fait encore hésiter, et il renonce presque à cette idée. Mais, lorsqu'il parle

à son père de la décision qu'il a prise, et des raisons qui la motivent, à sa plus grande joie, son père lui dit de suivre sa voie et qu'il paierait les droits d'inscription, de même qu'il lui donnerait des fonds pour qu'il puisse commencer ses études immédiatement.

Il ne perd pas de temps après cette conversation, et il commence à préparer son inscription ; puis il entre à l'Université de Birmingham à l'âge de vingt ans.

CHAPITRE III

ÉTUDES MÉDICALES

Edward Bach quitte l'Université de Birmingham pour Londres, où il achève ses études au Centre Hospitalier Universitaire, pour obtenir son diplôme de médecin en 1912.

Il obtient le diplôme de M.R.C.S.* et celui de L.R.C.P.* en 1912, les diplômes de M.B.* et B.S.* en 1913, et le diplôme de Santé Publique (D.P.H.*) en 1914.

Du premier jour où il entre au Centre Hospitalier Universitaire, jusqu'en 1930, il quitte rarement Londres. Son enthousiasme et son puissant désir de trouver le vrai mode de guérison occupent toute sa vie à l'exclusion de quoi que ce soit d'autre.

Il n'aime pas la vie citadine. L'interminable bruit du trafic, les rues encombrées qui laissent voir si peu de ciel, lui font regretter la paix et la tranquillité de la campagne, ainsi que la beauté des arbres et des plantes ; et ces longues années seront atroces pour lui.

A cette époque, il évite même d'aller dans les parcs de Londres, de peur que l'appel de la Nature ne se révèle trop fort pour lui, et qu'il ne le distraie de son travail qui, lui semble-t-il, doit résider en l'observation d'un grand nombre de malades, pensant que c'est seulement dans les salles et les laboratoires de l'Hôpital qu'il pourrait mettre au point la méthode qui permettrait de vraiment soulager leurs souffrances. Il ne sait pas alors que cet amour de la Nature qu'il s'efforce de réprimer de son mieux doit en dernier ressort le guider dans sa recherche et

- * M.B. = Bachelor of Medicine (Docteur en Médecine) ;
- B.S. = Bachelor of Surgery (Diplôme de Chirurgie) ;
- D.P.H. = Diploma in Public Health (Diplôme de Santé Publique) ;
- M.R.C.S. = Member Royal College of Surgeons (Membre du Collège Royal de Chirurgie) ;
- L.R.C.P. = Licentiate of Royal College of Physicians (Diplôme du Collège Royal de Médecine).

que les fleurs sauvages recèlent dans leurs pétales un bien plus grand pouvoir de guérison que n'importe quel remède préparé en laboratoire par des méthodes scientifiques.

Par bien des points de vue, ces années studieuses seront pour lui bien difficiles. Son manque d'assurance et son respect pour son père lui ont fait demander une bourse. Plus tard, il s'apercevra qu'elle est à peine suffisante pour subvenir à l'achat des livres nécessaires à ses études, et il lui sera souvent très difficile de trouver de l'argent pour se nourrir convenablement en fin de semaine. Nombreux sont les moyens qu'il emploie pour augmenter ses ressources, corrigeant des copies d'examens et travaillant à n'importe quelle heure de la nuit pour joindre les deux bouts. De plus, sa santé n'est pas très bonne, et sa passion pour le travail ne lui laisse que peu de loisirs, mais sa détermination lui permet de surmonter tous les handicaps physiques, comme il devra le faire tout au long de sa vie.

Etudiant, Edward Bach passe peu de temps avec ses livres : il sent que le savoir théorique n'est pas le meilleur outil pour un médecin, ni la meilleure manière de s'y prendre avec les humains qui réagissent si différemment aux maladies qui frappent leurs corps physiques. A ses yeux, la véritable étude de la maladie réside dans celle, approfondie, de chaque malade, dans l'observation de la manière dont chacun est affecté par son mal, et dans le fait de noter comment ces différentes réactions peuvent influencer sur le cours, la gravité et la durée de la maladie.

Par ses observations, il apprend que le même traitement ne guérit pas toujours les mêmes maladies chez tous les patients ; en effet, bien que cinq cents personnes souffrant d'un mal analogue puissent réagir, en gros, de la même façon, il y en a pourtant des milliers qui réagissent différemment, et le même remède qui, apparemment, guérit quelques-uns, n'a aucun effet sur les autres.

Il reconsidère son étude des malades dans les salles, tout en recherchant des éclaircissements supplémentaires. Il comprend alors que les malades présentant un caractère ou un tempérament analogue répondent souvent favorablement à un traitement identique, tandis que d'autres, de caractère différent, requièrent une autre thérapie pour leur guérison, bien que souffrant du même mal.

Ainsi, très tôt dans ses recherches, prend-il conscience de ce que la personnalité du malade revêt bien plus d'importance que le physique dans le traitement de son corps.

La personnalité du malade, l'homme malade, est l'information majeure dans la définition du traitement requis ; l'attitude du patient à l'égard de la vie, ses émotions, ses sentiments, sont des points déterminants dans la thérapie des handicaps physiques.

Edward Bach passe des heures dans les salles d'hôpital, à observer les malades, et se languit dans la recherche du moyen de guérir leurs maux au lieu de les soulager provisoirement. Il voit combien le processus de guérison est souvent douloureux, parfois presque plus douloureux que le mal lui-même, et cette constatation renforce en lui la conviction que la vraie guérison doit être douce, indolore et dépourvue de toxicité.

Même au cours de ses études de médecine, il commence à beaucoup apprendre sur la vérité concernant la maladie et sa guérison ; les observations faites à cette époque lui permettront de poser la première pierre de l'édifice représenté par le nouveau système de médecine qu'il découvrira juste vingt ans plus tard. Mais il ne lui sera permis de connaître ces vérités que progressivement. Pas à pas, alors que les années passeront, il améliorera ses connaissances, faisant des découvertes dans toutes les branches médicales, abandonnant ou perfectionnant celles-ci au fur et à mesure qu'il démontrait leur valeur ; avec, toujours, un seul but derrière tous ses efforts : l'amélioration de la médecine existante et la découverte d'une guérison simple et sûre de la maladie. Tout au long de sa vie, il ne fera que peu de cas des théories couramment admises, à moins qu'il n'en eût démontré la validité pour lui-même. L'expérience pratique et l'observation sont pour lui la seule voie menant à la connaissance. En fait, il est connu pour avoir dit, à l'occasion de la remise de ses diplômes médicaux : «Il me faudra cinq ans pour oublier ce que j'ai appris».

Il acquiert sa connaissance et son expérience de la vie elle-même par son intuition, si bien que les résultats de son travail de recherche seront tous d'ordre pratique ; et quand, enfin, ayant accompli l'œuvre de sa vie, il en rédigera la synthèse, elle tiendra dans une plaquette* de trente pages, écrites en termes simples et clairs, pour que tout le monde comprenne.

* *Les Douze Guérisseurs et Autres Remèdes*, E. Bach.

CHAPITRE IV

LE PATHOLOGISTE ET LE BACTERIOLOGISTE

En 1913, Edward Bach assume la fonction de médecin des urgences au Centre Hospitalier Universitaire et plus tard, la même année, celle de Chirurgien attaché au Service des Urgences de l'Hôpital National réservé aux éthyliques ; mais il doit abandonner ce poste quelques mois plus tard, en raison d'un problème de santé.

Quand il guérit, il achète un cabinet près de Harley Street, où il ne tarde pas à être très occupé. Au fur et à mesure que sa clientèle augmente, il est de moins en moins satisfait des résultats obtenus par la méthode de traitement classique car, bien que beaucoup de ses patients voient leur état de santé s'améliorer, et que beaucoup soient apparemment guéris, leur santé n'est pas toujours stable. Il y a aussi beaucoup de cas de maladies chroniques durables qui paraissent ne profiter d'aucune forme de traitement.

D'une certaine façon, il lui semble que la médecine moderne échoue et que la chirurgie peut rarement faire plus que pallier ou soulager la souffrance ; et il en est attristé, car il ne voit pas encore le moyen de remédier à cela. Il sent que l'échec apparent est dû au fait que la plupart des médecins n'ont que peu d'occasions d'observer leurs malades. Ils sont bien trop occupés pour penser à l'aspect humain, et se concentrent trop sur l'état physique des malades, en oubliant ainsi que chaque individu n'est en aucune manière fait sur le même modèle que les autres.

Ils sont tellement conditionnés à ne considérer que la maladie qu'ils ne tiennent aucun compte de la personnalité de l'être humain, et il est convaincu qu'ils négligent ainsi les symptômes les plus importants présentés par les malades. Cela l'incite à rechercher d'autres méthodes de guérison, et il est amené à s'intéresser à une autre branche médicale, l'immunologie.

En conséquence, il prend le poste d'Assistant en Bactériologie du Centre Hospitalier Universitaire. Il espère trouver, dans la bactériologie, les réponses aux questions qu'il se pose. D'après les résultats obtenus dans son travail, il commence à pressentir qu'il est vraiment sur la piste d'une méthode de traitement qui guérirait même les maladies chroniques rebelles qui ont, jusqu'à maintenant, résisté à tous les efforts des médecins. Il découvre que certains germes intestinaux qui, jusqu'alors, ont été considérés comme n'ayant que peu ou pas d'importance, sont étroitement liés à la maladie chronique et à sa guérison.

Ces germes sont présents dans les intestins de tous les sujets chez lesquels on soupçonne une maladie chronique, mais aussi dans ceux des sujets sains ; toutefois, dans le premier cas, ils s'y trouvent en proportion nettement plus importante que dans le second cas.

Dès lors, son travail consistera à étudier ces germes et à découvrir leur relation avec les maux constatés chez les malades ; pourquoi on les trouve en si grand nombre, et si leur présence contribue ou s'oppose au retour à la santé.

Des semaines et des mois de recherches passent, et à mesure que ces recherches avancent, il est convaincu qu'un vaccin mis au point à partir de ces germes intestinaux et injecté dans la circulation sanguine du malade aurait pour effet de débarrasser l'organisme des toxines provoquant la maladie chronique. Les résultats qu'il obtient en procédant ainsi dépassent ses espérances : non seulement l'état de santé général s'améliore au point que les malades remarquent qu'ils ne se sont jamais sentis aussi bien auparavant, mais la souffrance chronique — arthrite, rhumatisme, maux de tête (céphalée, migraines, etc.) disparaît pour de bon.

Mais, malgré les résultats si encourageants obtenus avec ses vaccins, Edward Bach n'aime pas leur mode d'administration par injection hypodermique, ainsi que les réactions désagréables qui en résultent : douleur locale, inflammation et gêne entraînées par l'utilisation de l'aiguille ; alors il se met à la recherche d'un mode d'administration plus simple.

Il résout partiellement le problème par la découverte suivante : il remarque que si on ne renouvelle pas la dose de vaccin tant que ses effets bénéfiques n'ont pas disparu, ou que l'état du malade devient stationnaire, les résultats sont

meilleurs que lorsqu'on injecte les doses à intervalles réguliers, et qu'il y a beaucoup moins de réactions graves chez le patient.

Il est rempli de joie, car les injections sont moins fréquentes ; souvent, des semaines, des mois, voire même une année, s'écoule avant que l'état du malade ne nécessite une seconde injection, car aussi longtemps que l'amélioration persiste, aucun autre traitement n'est nécessaire. La dose de vaccin ne doit être renouvelée que s'il y a une rechute, ou si l'état du malade cesse d'évoluer favorablement.

Ces découvertes importantes révolutionnent le traitement de la maladie chronique, et quelques années plus tard, dans une autre branche de la médecine – L'Homéopathie – il poursuivra ses recherches en les approfondissant, en les perfectionnant et en les simplifiant, avec un succès accru, et même avec des résultats meilleurs qu'avant.

A cette époque, sa santé n'est pas très bonne, et lorsque la guerre de 1914 – 1918 éclate, à son grand regret, il est réformé plusieurs fois et ne peut servir à l'étranger.

Toutefois, il a beaucoup à faire. Il a la responsabilité de quatre cents lits militaires au Centre Hospitalier Universitaire, en plus de son travail de recherche au sein du service de bactériologie qui s'ajoute à celui de Préparateur et d'Assistant Clinique en bactériologie à l'École de Médecine de 1915 à 1919.

Il travaille sans cesse, et ne s'octroie aucun répit, jusqu'à ce qu'il se sente trop mal et qu'il s'évanouisse sur son banc au laboratoire. Sa ferme détermination de ne pas céder devant ses propres handicaps, alors qu'il y a tant à faire et tant d'êtres ayant besoin d'aide, lui permet de se maintenir quelques temps ; mais en juin 1917, il fait une grave hémorragie et tombe dans le coma. Il est transporté et alité dans une des salles de l'Hôpital et on fait venir ses proches car son état est tel qu'une intervention immédiate s'impose si on veut le sauver ; en fait, les chirurgiens doutent fort de son issue. Ses parents donnent leur accord, et l'intervention a lieu à son insu, puisqu'il n'a pas repris connaissance. Elle se déroule normalement, mais un très sombre pronostic pèse sur lui ; et quand il est en état de parler, on le prévient que la maladie, quoique écartée localement, devrait probablement s'étendre et que bien peu se remettent définitivement d'un tel mal. On lui dit enfin qu'il a tout au plus trois mois à vivre... Alors se succèdent pour Edward Bach des

jours et des semaines d'angoisse et de douleur physique et mentale indescriptibles. Pour une personne au caractère sensible et actif comme lui, qui ressent le besoin brûlant de vivre pour accomplir l'œuvre de sa vie, ces premières semaines sont presque insupportables. Il a devant lui trois mois pour achever une tâche dont il sait qu'elle est à peine entamée !

Peu à peu, il se fait à cette idée, mais décide que, s'il doit laisser son travail inachevé, il emploiera au maximum les quelques semaines qui lui restent à vivre. Encore très faible, tout juste capable de se promener, il retourne aux laboratoires de l'Hôpital où, pendant quelques semaines, il assure l'entière responsabilité du service de bactériologie. Il est si absorbé par ses expériences qu'il perd la notion du temps, et travaille jour et nuit jusqu'à ce qu'on qualifie la lumière passant par la fenêtre de son laboratoire de « la lumière qui ne s'éteint jamais ».

A mesure que les semaines et les mois passent, il oublie ses handicaps et se sent reprendre des forces, et lorsque les trois mois se sont écoulés, il réalise soudain qu'il se sent en meilleure santé qu'il ne l'a été depuis quelques années. Et ceux qui l'ont vu à la dernière extrémité sont stupéfaits de son rétablissement, tant et si bien qu'un de ses amis médecin, qui assistait à son intervention chirurgicale et qui, aussitôt, est parti pour le front, s'exclame, lorsqu'il le rencontre quelques temps après : « Mais, bon Dieu, Bach, tu es mort ! ». Cela l'incite à prendre le temps de réfléchir aux raisons de son merveilleux rétablissement, de son retour à la vie, pour ainsi dire ; et il parvient à la conclusion qu'un intérêt absorbant, un grand amour, un but précis dans la vie, est un facteur déterminant pour le bonheur humain sur terre, et que c'est le vrai stimulant qui lui a permis de surmonter ses difficultés tout en l'aidant à retrouver la santé.

Dans son œuvre ultérieure, cette grande vérité est mise en relief, car les remèdes floraux qu'il découvrira recèlent un tel pouvoir revitalisant pour le corps et l'esprit qu'on retrouve le goût de vivre et le désir d'accomplir sa tâche dans la vie, et avec ce désir la santé revient. Les vaccins qu'il prépare à partir des germes intestinaux sont de plus en plus utilisés dans le traitement de la maladie chronique, et avec de si bons résultats qu'en général la méthode est adoptée par les médecins. Pendant l'épidémie de grippe de 1918, Edward Bach est officiellement autorisé à inoculer ses vaccins aux troupes de certains camps situés sur le territoire national, et sauve ainsi des mil-

liers de vies ; il se languit d'attendre l'extension de cette pratique, car dans d'autres camps, le taux de mortalité est effrayant. Il sait qu'il pourrait éviter des souffrances inouïes pour peu qu'on lui en donne l'occasion.

Ayant retrouvé la santé, il reprend ses recherches avec un dynamisme accru et sa réputation de bactériologiste amène un nombre sans cesse grandissant de malades à son cabinet de Harley Street. A ce stade, les résultats qu'il obtient, fondés sur son travail de recherche, sont très encourageants, et il sent qu'il s'approche peu à peu de la méthode de traitement plus douce et plus sûre qu'il désire tant découvrir. Il a réussi, dans une large mesure, à éviter le recours obligatoire aux drogues et aux remèdes désagréables et, par-dessus tout, à redonner espoir et bien être à beaucoup, qui n'attendaient plus aucune guérison.

Son travail de recherche en rapport avec la toxémie intestinale est de plus en plus connu. Les résultats de ses découvertes sont publiés dans les revues médicales et sont enregistrés dans les actes de la Société Royale de Médecine de 1920*.

Bien que ses découvertes représentent un très grand progrès par rapport aux anciennes méthodes de traitement de la maladie chronique, Bach n'est pas encore totalement satisfait. Certaines maladies continuent de ne pas répondre au traitement, même les vaccins sont sans effet sur elle ; d'autre part, la méthode classique de diagnostic est, à ses yeux, bien trop lente. Des jours, des semaines, souvent des mois passent en recherches, étude, observation et essais divers avant que le nom de la maladie puisse être déterminé, et le traitement prescrit. Pendant ce délai, le malade continue de souffrir, s'affaiblit et nécessite de plus en plus de soins.

Il commence à percevoir que son travail n'en est encore qu'à ses prémices, et il décide de redoubler d'efforts.

* *La nature de l'antitrypsine sérique et son rapport avec l'autolyse et la formation des toxines*, par F.H. Teale et E. Bach. (Actes de la Société Royale de Médecine. 1920).

Le rapport entre la teneur du sang en autotrypsine, l'infection bactérienne et l'anaphylaxie, par F.H. Teale et E. Bach. (Actes de la Société Royale de Médecine. 1920).

Le devenir des «spores lavées» inoculées aux animaux dans leur rapport particulier avec la nature de la toxémie intestinale, par F. H. Teale et E. Bach. (Revue de pathologie et de bactériologie 1920)

CHAPITRE V

L'HOMÉOPATHIE. LES NOSODES DE BACH

La fin de l'année 1918 verra le travail d'Edward Bach entrer dans une nouvelle phase.

Les autorités du Centre Hospitalier Universitaire décident que le personnel doit consacrer tout son temps de travail à l'Hôpital et renoncer à toute activité extérieure qu'il pourrait avoir. Cela ne convient pas à Edward Bach. Sa forte aversion pour les horaires fixes, les règlements et la discipline, l'amène à présenter sa démission sur le champ.

Mais il est bien décidé à poursuivre ses recherches en rapport avec la toxémie intestinale, et à cette fin, il équipe à sa manière un petit laboratoire personnel, à Nottingham Place, dans l'ouest de Londres, où il peut à la fois voir des malades et poursuivre ses recherches.

A cette époque, il éprouve de très grandes difficultés financières, car il a dépensé tout ce qu'il avait dans l'aménagement de son laboratoire expérimental, et il est contraint de vivre, manger et dormir dans une pièce ; mais il est heureux, car il est libre de poursuivre ses recherches à sa manière, il ne doute pas un instant qu'il parviendra à une nouvelle connaissance et qu'il fera d'autres découvertes pour le bienfait de ceux qui souffrent. Peu après, le poste de pathologiste et de bactériologiste de L'Hôpital Homéopathique de Londres est vacant ; il l'obtient sur sa demande. Sa nouvelle activité débute là en mars 1919, et se poursuit jusqu'en 1922.

C'est alors qu'on lui donne à lire l'Organon, l'ouvrage écrit par Hahnemann, le fondateur de l'Homéopathie.

Il en commence la lecture, le doute à l'esprit, mais la toute première page le fait changer d'avis, car il reconnaît le grand génie de Hahnemann. Il s'assied et lit, le reste de la nuit, l'ouvrage du début à la fin.

Plus il lit, plus son intérêt grandit, car il y a une grande ressemblance entre les découvertes d'Hahnemann et les siennes.

Il semble qu'Hahnemann ait découvert presque un siècle auparavant ce qu'il avait trouvé lui-même récemment, par une voie différente. Hahnemann a découvert le rapport existant entre la maladie chronique et l'intoxication intestinale ; et il a aussi démontré que les doses se révélaient plus efficaces si elles n'étaient renouvelées que si l'amélioration due à une dose antérieure disparaissait.

Edward Bach est très impressionné : voilà un homme qui a découvert ces faits bien des années auparavant sans l'aide d'appareils scientifiques modernes et qui, en les démontrant d'abord sur lui-même et sur ses quelques collaborateurs, a été assez courageux pour offrir au monde la connaissance acquise sans aucune contrepartie.

Les guérisons qu'Hahnemann a obtenues sont doublement remarquables aux yeux d'Edward Bach parce qu'il n'a pas employé les germes, et les produits de la maladie, mais des remèdes choisis principalement dans la Nature : les plantes, herbacées ou non, et les mousses. Il est vrai qu'il a aussi employé les substances toxiques et les métaux, mais en très faibles quantités et préparés de telle façon que les effets nocifs soient neutralisés.

Voilà qu'un autre, comme lui, a découvert que chaque cas de maladie exigeait un traitement personnalisé, et non général. Les propres termes employés par Hahnemann sont les suivants : «En conséquence, le médecin logique appréciera chaque cas de maladie soumis à son examen selon ses caractéristiques particulières... il le traitera selon son individualité... avec un remède précisément adapté». (Organon, paragraphe 48).

Hahnemann a compris, comme lui-même le croit depuis longtemps, que la base de toute guérison véritable réside dans le traitement du malade et non de la maladie ; dans celui du caractère, du tempérament du patient, du «mental», comme disait Hahnemann, en les utilisant comme un guide indiquant le remède convenable, sans tenir compte de la maladie physique.

Cette méthode de diagnostic permet de prescrire le remède et de commencer le traitement tout de suite, sans perdre de temps en recherches ou en examens souvent longs et douloureux.

Ce principe : «traiter le malade et non la maladie», deviendra le fondement du nouveau système de médecine florale qu'Edward Bach découvrira peu après.

Il se rend compte que beaucoup d'idéaux d'Hahnemann sont identiques aux siens ; la pensée directrice qui l'a inspiré depuis le début de sa carrière médicale, et qui conduira toute sa vie, ne laissant rien arrêter ou entraver la réalisation de son but, est exprimé par Hahnemann lui-même dans le premier paragraphe de l'«Organon» : «L'unique et haute mission du médecin est de rendre la santé aux malades, de guérir...»

Cet idéal élevé l'amènera parfois à être mal compris, et à voir son travail contesté par les représentants de la médecine orthodoxe, et plus d'une fois, on l'avertira qu'il pourrait être radié du Conseil de l'Ordre ; mais cela le laissera indifférent, car lorsqu'il sera convaincu d'un meilleur moyen de guérir ceux qui souffrent, il ne suivra jamais les règles et les théories admises.

Après la lecture de l'Organon, Bach sent que s'il parvenait à combiner les découvertes d'Hahnemann et les siennes d'une certaine manière, il serait capable de développer et améliorer les deux.

Il ne souhaite pas modifier ou minimiser l'œuvre d'Hahnemann, mais il sait que les temps ayant changé ainsi que les conditions de vie et l'environnement des malades ; de même, aussi sûrement, les pathologies ont évolué puisque, constamment, de nouveaux noms, de nouveaux maux, sont mis en relief. De plus, la catégorie des maladies dites «incurables» a été largement laissée de côté.

Le rôle du service bactériologique de l'Hôpital Homéopathique de Londres a été négligé depuis longtemps, et Bach s'attache d'abord à le réhabiliter et à surmonter le préjugé répandu à l'égard du mélange des conceptions orthodoxes avec les purs principes établis par Hahnemann, comme le pensaient les homéopathes.

Cela ne lui prend pas longtemps, et bientôt le travail du service augmente dans de telles proportions qu'il réclame des assistants. On lui donne des collaborateurs qui s'intéressent tant à la tâche qui leur est confiée, qu'il a le loisir de commencer ses propres expérimentations.

Il porte alors son attention sur la relation existant entre ses propres découvertes et celles d'Hahnemann concernant la maladie chronique. Plusieurs années auparavant, ses recherches dans le cadre de l'immunologie au Centre Hospitalier Universitaire l'ont conduit à découvrir que l'intoxication

par certains germes intestinaux est la cause de la maladie chronique, et que lorsque cette intoxication cesse avec le départ de ces germes, la maladie chronique disparaît.

Les recherches d'Hahnemann, bien des années auparavant, l'ont conduit à la même conclusion. Sa théorie est qu'une ou plus des trois toxines – Syphilis, Sycose, Psore – doit être éliminée avant que la guérison d'une maladie chronique puisse être obtenue. Alors que les deux premières toxines sont reconnues et définies, on ne sait que peu de choses de la troisième – la Psore – exceptés les symptômes présentés par les malades qui en sont atteints.

Bach parvient à la conclusion que la toxémie intestinale, le poison induit par certains germes dans l'intestin, s'identifie à la Psore d'Hahnemann.

Il est alors en mesure de fabriquer des vaccins issus de ces germes par la méthode homéopathique de préparation, et les administre aux malades par voie buccale comme des médicaments. Il ne renouvelle une dose que lorsque ses effets disparaissent. Les résultats obtenus l'enchantent, et par la suite, il n'aura que rarement recours aux injections. Il a toujours détesté la seringue hypodermique, et maintenant il accepte volontiers un meilleur moyen plus simple consistant en l'administration des vaccins par voie buccale, un mode de prise que la majorité des patients préfèrent, car non seulement on évite la réaction locale, mais dans la plupart des cas, la réaction générale est également bien moindre.

Ces vaccins par voie buccale, ou nosodes, ainsi préparés et administrés, justifient pleinement son travail de recherche. Des centaines de cas, soit-disant chroniques, sont traités avec d'excellents résultats. Il estime qu'il a fait un pas de plus vers une médecine meilleure et plus douce, qu'il sait si nécessaire au bonheur et au bien-être, ainsi qu'à une guérison plus rapide de tous les malades.

Il classe la grande variété de ces germes présents dans les intestins en groupes définis par leur action de fermentation sur le sucre, et les répartit en sept groupes principaux, qui incluent la plupart des germes.

Il dénomma ainsi ces sept groupes de germes :

- 1 – Proteus ;
- 2 – Dysentérique ;
- 3 – Morgan ;

4 – Faecalis Alcalinogène ;

5 – Coli Mutabile ;

6 – Gaertner ;

7 – N^o 7.

Il constate que les vaccins préparés à partir de ces groupes de germes ont pour effet de purifier le tractus intestinal, de nettoyer et conserver leur pureté aux aliments, si bien que les déchets de la digestion sont sains, propres et sans toxicité.

Ce processus de purification se traduit par une amélioration remarquable de l'état de santé général du malade et la guérison des symptômes locaux sans aucun traitement in situ.

On recherche le groupe bactérien dominant dans les intestins du patient, et on donne, soit un nosode autogène, soit un nosode polyvalent. Par la méthode autogène, on fabrique un vaccin à partir du germe isolé chez un malade donné, vaccin qu'on administre par voie buccale à ce même sujet, tandis que pour couvrir un grand nombre de cas, on administre un nosode polyvalent fabriqué à partir de la réunion de germes provenant de quelques centaines de cas, et le tout est dynamisé.

Dans le même temps, Bach met au point le «profil» psychologique, ou le type de personnalité des malades chez lesquels l'un des sept groupes bactériens domine, et il trouve un «profil» psychologique précis correspondant à chacun des groupes.

Les sept groupes bactériens reflètent sept personnalités humaines différentes et précises. Son enthousiasme est immense, et il sent que sa conviction originelle trouve là sa justification, car en traitant les malades selon leur profil psychologique avec ces sept nosodes, il obtient des résultats qui dépassent toutes ses espérances.

Il y a encore un immense travail de recherche à accomplir en rapport avec les nosodes et les types de tempéraments, ainsi que d'innombrables classifications et observations de patients, mais à mesure qu'il progresse, il est bientôt capable, à sa plus grande joie, de prévoir dans une large mesure, à partir du seul type psychologique et des symptômes qu'il présente, le germe qu'il doit trouver dans ses intestins.

Cette méthode de diagnostic lui convient plus que toute autre ; on évite aux malades l'inconfort et la gêne dus aux examens cliniques et aux recherches qui ne contribuent qu'à les fatiguer et les affaiblir davantage.

CHAPITRE VI 1922 - 1928. LES SEPT NOSODES DE BACH (suite)

En 1922, le travail de son département à l'Hôpital Homéopathe de Londres s'étend et se développe tant qu'Edward Bach a peu de temps à consacrer à ses propres recherches. Sa renommée grandissante lui apporte presque plus de travail qu'il ne peut en fournir à son cabinet de consultation de Harley Street et, de plus, il conserve encore la petite pièce de Nottingham Place, dans l'ouest de la ville, où il soigne les pauvres, et leur apporte les bienfaits de son expérience, sans les faire payer.

Comme il y a encore beaucoup de travail à accomplir en relation avec les Sept Nosodes, il abandonne son poste de pathologiste et de bactériologiste à l'Hôpital Homéopathe de Londres et, peu après, il déménage pour s'installer dans un grand laboratoire, à Park Crescent, Place de Portland.

Son génie est maintenant reconnu au sein d'un cercle de médecins avisés, et les homéopathes le surnomment «le deuxième Hahnemann».

En 1926, il publie son livre «A propos de la maladie chronique : une hypothèse féconde», écrit en collaboration avec le Dr C.E. Wheeler, de Londres, qui l'avait aidé dans ses recherches à l'Hôpital Homéopathe, et par la suite. Le livre passe dans de nombreuses mains, et il est favorablement accueilli par le corps médical, aussi bien par les allopathes que par les homéopathes. Les résultats obtenus par tous ceux qui utilisent ses méthodes sont si satisfaisants que dans une large mesure, les vaccins pris par voie buccale ont remplacés ceux administrés par injection.

Les années suivantes voient son activité augmenter. Il partage son temps entre le cabinet de consultation de Harley Street et le laboratoire de Park Crescent. La tâche à accomplir prend l'allure d'une avalanche et il doit engager du personnel

Plus tard, il portera cette méthode de diagnostic et de prescription à un bien plus haut degré de perfection dans le nouveau système de médecine florale qu'il découvrira.

Même à cette époque, il n'est pas pleinement satisfait s'il ne peut pas reconnaître le remède dont un malade a besoin, dans le temps qu'il lui faut pour aller de la porte de son cabinet à son bureau.

Un nombre croissant de bons résultats sont obtenus avec ses vaccins et ses nosodes dans les maladies chroniques. Les sept vaccins buccaux, dénommés «Les sept nosodes de Bach», sont accueillis avec enthousiasme par le corps médical, et seront largement employés, non seulement en Angleterre mais même davantage en Amérique et en Allemagne ainsi que dans d'autres pays, par les allopathes et les homéopathes. Bach, infiniment, s'efforce de faire connaître partout ce grand bienfait pour les malades en donnant des conférences et en rédigeant des articles pour les revues médicales.

Dans un article intitulé «Le rapport entre thérapie vaccinale et homéopathie»*, qui est lu dans le cadre de la Société Homéopathe de Londres, en Avril 1920, il attire l'attention des homéopathes sur la ressemblance entre la branche scientifique la plus moderne et l'enseignement d'Hahnemann, non seulement quant à l'importance de la dose, mais aussi celle de la composition, de la méthode d'utilisation et le type de remède. Cette communication provoque un intérêt énorme parmi les membres de cette branche de la médecine.

Les années suivantes seront consacrées à une classification plus complète et plus précise des symptômes particuliers à chaque groupe de germes. Edward Bach s'efforcera de porter cette méthode à un degré tel de perfection dans le détail que la prescription sera possible d'après la seule symptomatologie, sans l'aide du laboratoire.

* *Le rapport entre thérapie vaccinale et homéopathie*, par E. Bach, M.B., B.S., D.P.H. : publié dans La Revue Anglaise d'Homéopathie, en Avril 1920.

permanent pour l'aider, mais il prépare lui-même les vaccins issus des échantillons que lui envoient plus de sept cents médecins.

En outre, des médecins viennent de l'étranger pour travailler quelques temps sous ses ordres au laboratoire et pour se familiariser avec ses techniques, car son désir permanent est de faire connaître ses découvertes afin que le plus grand nombre puisse en profiter.

A cette époque, son revenu personnel est important, mais chaque penny gagné est consacré à l'achat d'instruments, d'appareils destinés à ses recherches et à la rémunération de ses collaborateurs. Il garde si peu pour lui-même que lorsqu'il quitte Londres en 1930 pour entamer ses nouvelles recherches, il n'a que quelques livres en poche.

Edward Bach s'efforce, inlassablement, de simplifier et de purifier les techniques et les remèdes employés pour guérir ; il travaille sans arrêt, le jour et la plus grande partie de la nuit. fait d'avantage d'expériences, de découvertes, et recherche, pour les essayer, d'autres méthodes de guérison – mais il n'est jamais totalement satisfait des résultats obtenus.

Au même moment, il étudie les effets du régime alimentaire dans leurs rapports avec la maladie, et recommande les aliments crus, les fruits, les noix, ainsi que les céréales et les légumes pour réduire la quantité de toxines produites dans les intestins.

L'effet de ce régime diététique, conjugué avec le traitement par les vaccins, est l'objet d'une communication qu'il fait au Congrès Britannique d'Homéopathie, qui se tient à Londres en 1924, et intitulé : «Rapport entre la toxémie intestinale et le cancer» qui met en relief le fait que «le bienfait obtenu est dû à l'amélioration de l'état général des malades et non au traitement local».

Edward Bach est en train de démontrer scientifiquement le principe dont il a pris conscience intuitivement depuis si longtemps – le fait que le tempérament du malade est l'information importante pour le traitement qu'il requiert. Les vaccins améliorent tant l'état général des patients que l'affection locale disparaît.

Plus tard, avec les remèdes floraux, il découvrira que pour un sujet, le fait de passer d'un état dans lequel «il n'est pas

tout à fait lui-même» à un état dans lequel «il est pleinement lui-même» réalise la guérison*.

Au Congrès Homéopathique International de Londres, en 1927, Edward Bach et les médecins qui l'ont suivi et soutenu dans ses recherches lisent des communications concernant le travail accompli, pour autant qu'il ait été déjà démontré et prouvé.(+)

Le Dr C.E. Wheeler, de Londres, dans son discours d'ouverture, et parlant de la découverte faite par E. Bach, déclare : «Son auteur va s'adresser à vous dans quelques minutes, mais je peux dire à sa place ce qu'il est trop modeste pour déclarer lui-même. Le fait que j'ai travaillé avec lui pendant des années, me permet de parler en connaissance de cause et en toute confiance. Le fait que dans le document publié (+) relatant sa théorie, mon nom soit associé au sien ne doit pas m'empêcher de dire que tout ce que j'ai fait a été subordonné à sa découverte originelle, et que le mérite lui en revient, et à lui seul.

«Remarquez d'abord qu'il est bactériologiste, et qu'il a édifié sa théorie par la voie de recherches bactériologiques – en fait, relatives à des questions d'immunologie. Notez encore que lorsqu'il a édifié cette théorie, il ne connaissait pas l'Homéopathie. Il a pris conscience de celle-ci plus tard, et il a été volontiers convaincu de sa valeur, et le reste ; en réalité, il n'a pas hésité un instant à associer des conceptions qui vont être formulées tout à l'heure devant vous».

Dans la communication(β) qu'il fait lui-même, le Dr Bach répète que d'après ses recherches et les résultats obtenus avec les vaccins issus de la toxémie intestinale, il est parvenu à la

* – *Les plantes guérisseuses*. Conférence donnée par Edward Bach à Wallingford, Berkshire, en septembre 1936.

(+) – *Le problème de la maladie chronique*. Communications lues au Congrès Homéopathique International de 1927, par les Drs C.E. Wheeler, M.D., B.S., D.P.H., Edward Bach, M. B., B. S., D.P.H., et T.M. Dishington, M.B., Ch. B.

(+) – *A propos de la maladie chronique : une hypothèse féconde* Edward Bach et C.E. Wheeler, 1926.

(β) – *Le problème de la maladie chronique*.

conclusion que la Psore et la toxémie intestinale étaient identiques.

Dans le dernier paragraphe, il déclare : «Le nosode, le remède préparé à partir du germe de la maladie, précède la bactériologie et le vaccin ; mais le lien entre le second et le premier est évident».

«A votre courant de pensée, pionniers dans l'utilisation clinique de la maladie pour guérir la maladie, je propose un remède qui est, je le pense, efficace contre la plus profonde des maladies, cette toxémie chronique que le génie d'Hahnemann a deviné et nommé (la Psore). Si je crois pouvoir préciser sa nature mieux qu'il ne lui a été possible de le faire, je ne m'attribue pas une parcelle de sa gloire – je pense plutôt que je confirme et développe son œuvre et qu'ainsi je lui rends le seul hommage qu'il souhaiterait».

Dans son discours (ibid), le Dr Dishington, de Glasgow, déclare : «Mes expériences m'ont convaincu que le travail de recherche du Dr Bach, et sa grande découverte, feront date».

Dans le même temps, Edward Bach fait connaître sa découverte aux allopathes qui utilisent déjà largement les vaccins. Un article intitulé «Une méthode efficace pour combattre la toxémie intestinale» paraît dans *Le Monde Médical* de Mars 1928, et un autre dans la même revue, en Janvier 1920, («Une méthode efficace de préparation des vaccins pour leur administration par voie buccale»).

Malgré le succès des Nosodes et du mode de prise par voie buccale, il se rend compte que les «Sept Nosodes de Bach» ne représentent qu'une partie de la maladie – celle comprise par Hahnemann sous la dénomination de Psore –, et qu'ils ne guérissent pas toute maladie chronique. Il est tout aussi insatisfait du type de remèdes utilisés.

Son souhait à toujours été de remplacer les facteurs pathogènes (les germes intestinaux employés comme vaccins) par des remèdes plus purs. Il décide alors que ses recherches ultérieures se feront dans cette voie et à cette fin.

Il s'attache à découvrir les nouveaux remèdes parmi les plantes, herbacées ou non, de la Nature. Il trouve certaines plantes qui ressemblent, par leurs effets, aux groupes bactériens. Il les expérimente, mais quelque chose leur manque qui empêche les résultats obtenus d'être aussi bons que ceux résultant de l'emploi des nosodes bactériens.

Dans la communication* qu'il fait à la Société Anglaise d'Homéopathie le 1er novembre 1928, il mentionne cette constatation.

L'article, «La redécouverte de la Psore», publié plus tard dans *La Revue Anglaise d'Homéopathie*, en janvier 1929, est très important, car il y parle pour la première fois publiquement de la nouvelle et meilleure médecine qu'il découvrira en l'espace de quelques années.

A cet égard, les extraits suivants sont d'une grande importance : «Je souhaite qu'il nous soit possible de vous présenter sept plantes au lieu de sept groupes bactériens, car il semble qu'il y ait toujours quelque réticence dans les esprits de beaucoup à utiliser ce qui est lié à la maladie dans le traitement des états pathologiques.»

Se référant à Hahnemann dans la communication, il déclare : «Il a vu que de nouvelles maladies pourraient apparaître, dues à des modifications des conditions de vie, et que de nouveaux remèdes devraient être recherchés. Son génie a également prévu le fait qu'on pourrait découvrir dans la Nature d'innombrables remèdes répondant aux nécessités qui pourraient apparaître.»

C'est cette même année (1928) que Bach découvre les trois premiers des trente-huit remèdes floraux qui remplaceront les nosodes bactériens. Ces remèdes devront guérir n'importe quelle maladie et répondre à tous les cas, car, comme il le découvrira par la suite en traitant l'humeur du malade, la forme de la maladie, son type, son nom et sa durée n'ont aucune importance.

Dans un autre paragraphe, il poursuit en disant : «Nous nous efforçons de remplacer le nosode bactérien par des plantes, et nous avons, en effet, réussi à le faire presque totalement et exactement pour quelques-unes d'entre elles ; par exemple, par ses vibrations, l'Ornithogale (NdT : Etoile de Béthléem ou Dame d'onze heures) est presque identique au groupe bactérien Morgan, et nous avons découvert une algue marine qui possède presque toutes les caractéristiques du grou-

* – *La Redécouverte de la Psore*. Edward Bach, M.B., B.S., D.P.H. Lu devant la Société Anglaise d'Homéopathie, en Novembre 1928 ; publié dans *La Revue Anglaise d'Homéopathie*, en janvier 1929.

pe Dysentérique. Mais il manque encore une chose, et c'est ce qui nous tient encore en échec dans nos efforts pour éviter d'employer les nosodes bactériens : ce point essentiel est la polarité.»

Les remèdes issus des champs et de la Nature, lorsqu'ils sont dynamisés, présentent une polarité positive, alors que ceux qui ont été liés à la maladie présentent une polarité négative. Actuellement, il semble que ce soit cette polarité négative qui ait tant d'importance dans les résultats obtenus avec les nosodes bactériens... on pourrait peut-être découvrir une nouvelle forme de dynamisation d'ici quelques temps.»

Il ne lui faudra pas plus de deux ans pour découvrir cette nouvelle forme de dynamisation, procédé par lequel le problème de la polarité sera résolu.

La définition de la maladie qu'il donne dans la même communication montre aussi l'orientation de ses nouvelles conceptions :

«La Science tend à prouver que la vie est harmonie – un état d'accord – et que la maladie est dysharmonie, ou un état dans lequel une partie du tout ne vibre pas à l'unisson.»

Bien que le travail de recherche en rapport avec les vaccins buccaux ne soit en aucune façon achevé, le corps médical les utilise déjà largement, car Edward Bach, fidèle à son habitude, rend publiques ses découvertes au fur et à mesure qu'il les fait. Il ne garde pour lui aucune connaissance susceptible d'être immédiatement appliquée par ses confrères, dans leur lutte contre la maladie, et déclare : «Il semble injuste que ce bienfait doive être dissimulé à l'humanité.» (ibid).

Il partageait toujours librement sa connaissance ; la célébrité et la renommée ne l'attirait pas, car son seul désir était de rendre la santé aux malades.

CHAPITRE VII

1928 – 1930. DÉBUT DES NOUVELLES RECHERCHES ET DÉCOUVERTE DES TROIS PREMIERS REMÈDES FLORAUX

Bien que la plupart de ses découvertes, jusqu'à cette époque, soient faites par la voie de la recherche scientifique, Edward Bach fait confiance à son intuition quand la science ne lui permet pas de résoudre ses problèmes de façon satisfaisante ; il s'aperçoit que ce type de connaissance le guide toujours avec justesse.

Dans les nouvelles recherches vers lesquelles il se dirige si vite, son intuition et son génie inspiré seuls le conduiront à des vérités impossibles à découvrir par la voie intellectuelle et scientifique.

L'année 1928 marquera une date importante, car c'est cette année-là qu'il entamera ses nouvelles recherches.

Chaque fois que sa pratique médicale et son travail de laboratoire lui laisseront un moment de libre, il les passera à rechercher les plantes, herbacées ou non, dont il espère qu'elles remplaceront les nosodes bactériens. Il reviendra d'une journée passée à la campagne, au bord de la mer, ou encore après quelques heures aux jardins botaniques de Kew ou dans les parcs, avec de nombreux échantillons de plantes qu'il dynamisera et essaiera, en comparant les résultats obtenus avec elles à ceux des nosodes, mais aucun d'entre eux ne le satisfera pleinement.

Il réfléchit à la raison profonde de ce phénomène. Convaincu que les vrais agents guérisseurs doivent se trouver dans les arbres et les plantes de la Nature, il se met en quête d'une plus profonde compréhension de ce qu'est la maladie elle-même, de sa cause et de ses effets sur le corps et l'esprit.

C'est alors qu'un soir, en dînant à l'occasion d'un banquet donné dans une grande salle, la solution de ce problème lui apparaît.

Bach participe à cette soirée un peu malgré lui, et s'ennuie quelque peu. Pour passer le temps, il observe paresseusement

les gens autour de lui, quand soudain il comprend que l'humanité entière est composée d'un nombre défini de groupes typologiques, que chaque personne dans cette salle correspond à l'un ou l'autre de ces groupes, et il passe le reste de la soirée à observer toutes les personnes qu'il peut voir : comment elles prennent leur nourriture, comment elles sourient et remuent les mains et la tête, leurs postures, les expressions de leurs visages et, lorsqu'il est assez près pour entendre, le ton de voix qu'elles emploient.

La ressemblance entre certaines personnes est si forte qu'elles pourraient appartenir à la même famille, bien qu'il n'y ait aucun lien de sang entre elles.

Il s'absorbe dans cette occupation et, au moment où le dîner prend fin, il a réussi à définir un grand nombre de groupes. Ensuite il s'occupe à les comparer avec ceux des sept nosodes bactériens. Il s'aperçoit qu'il a défini davantage de groupes typologiques qu'il n'y a de nosodes bactériens, et il sait alors que lorsqu'il se mettra à étudier la question de près, il en trouvera bien d'autres.

Ce sera le prolongement, sur une très grande échelle, du travail déjà accompli sur les nosodes. Il se demande comment cette théorie des groupes typologiques élargie pourra s'appliquer à la maladie et à sa guérison – et si les maladies dont souffriront ces groupes de sujets présenteront une ressemblance entre elles.

Il lui vient alors à l'esprit que les sujets de chaque groupe ne souffriront pas des mêmes formes de maladie, mais que tous les membres appartenant à un groupe défini réagiraient de la même façon, ou presque, à toute forme d'affection.

Il ne peut pas attendre la fin des réjouissances de la soirée, et il s'en va dès qu'il peut, afin de méditer ces nouvelles conceptions. Toutefois, ce ne sera pas avant d'avoir quitté Londres, en 1930, et qu'il aura pu consacrer toute son attention à la question, qu'il pourra en mener à bien l'étude détaillée.

Dès lors, tout malade qui vient le voir est examiné de près ; chaque caractéristique, chaque mouvement d'humeur, chaque réaction à la maladie, toute manie et «petite habitude» est notée et, autant qu'il lui est possible de le faire avec les remèdes dont il dispose déjà, il prescrit en fonction de ces indications.

Les résultats sont si encourageants qu'il se félicite une fois de plus que son intuition l'ait conduit sur la bonne piste. C'est

le principe d'Hahnemann élargi, et il se rapproche davantage de son idéal quant à la guérison que ne l'avait fait aucune méthode utilisée par lui jusqu'alors.

Un jour à la fin de septembre de cette même année, il ressent le besoin urgent de se rendre au Pays de Galles et, répondant à cette inspiration, il est récompensé par la découverte de deux jolies plantes – l'Impatiens mauve pâle, et la Muscade aux fleurs jaune d'or – qui poussent à profusion près d'un ruisseau de montagne. Il les ramène à Londres pour les préparer de la même manière qu'il l'a fait pour les vaccins buccaux. Quand il est amené à les employer en les prescrivant selon la personnalité des malades, à sa grande joie, des résultats immédiats et remarquables sont obtenus.

Cette année-là, il découvre et dynamise encore une autre plante – la Clématite sauvage – et ces trois remèdes seront les premières des trente-huit plantes qu'il découvrira et emploiera dans le nouveau système de médecine florale qu'il mettra au point.

Il commence à soigner ses malades avec ces quelques remèdes, en fonction de leurs seuls caractères, ainsi qu'avec un ou deux autres qu'il trouva et utilisa avec de bons résultats, et il fait un compte rendu de ces applications pratiques dans *Le Monde Homéopathique* de février 1930, intitulé «Quelques nouveaux remèdes et indications».

Edward Bach est convaincu à un tel point qu'il peut maintenant remplacer les nosodes bactériens par les plantes pures et simples des champs qu'il décide, vers la fin de 1929, d'abandonner toutes les autres méthodes de traitement et de n'utiliser que ces trois remèdes, la Muscade, l'Impatiens et la Clématite sauvage, tout en recherchant d'autres pour augmenter leur nombre.

Il sait qu'il est sur le point de découvrir un système de médecine entièrement nouveau, bien qu'il n'ait pas encore d'idée quant à la forme précise sous laquelle cette méthode se présentera.

Le besoin d'entamer ses nouvelles recherches est si impérieux qu'il est incapable de se reposer, ni de poursuivre la tâche entreprise concernant les nosodes bactériens à laquelle lui et ses amis médecins travaillent dur pour l'achever.

Il considère que tout ce qu'il a fait jusqu'ici n'est qu'une étape vers cette nouvelle forme de guérison, et qu'il est impa-

tient de commencer à travailler sérieusement d'après ses dernières conceptions. Il déclare enfin à ses amis qu'il va abandonner son activité de Londres pour se consacrer à la recherche d'une typologie universelle ainsi qu'à celle d'autres remèdes qui seront indiqués chez ces autres types de malades et qui, ce faisant, guériront toutes les affections dont ces sujets pourraient souffrir.

Cette décision prend ses amis au dépourvu ; ils l'ont toujours considéré comme un leader de la recherche scientifique, comme un génie qui a fait, et fait encore d'autres découvertes dans cette branche de la médecine.

Ils sont très satisfaits des vaccins buccaux ; rien d'autre n'a été découvert qui puisse leur être comparé, et ils ne peuvent le suivre dans ses nouvelles conceptions qui leur paraissent être des idéaux sans grande utilité pratique.

Ils font de leur mieux pour le dissuader de s'en aller en quittant son entreprise alors qu'elle est inachevée, mais rien ne peut ébranler sa détermination ou affaiblir sa conviction qu'il est à la veille de bien plus grandes découvertes.

La décision d'Edward Bach d'abandonner toute son œuvre antérieure n'est pas de celle qu'on prend à la légère. Sa clientèle de Harley Street lui procure un revenu annuel supérieur à 5000 livres ; et le travail de préparation des vaccins qu'il doit envoyer à des médecins dans le monde entier est une activité à plein temps. En outre, pour compléter le tableau, il est considéré comme un génie exceptionnel dans sa branche, et qui a un avenir encore plus grand devant lui.

Mais à aucun moment il ne tient compte de tout cela ou le regrette. La seule chose qui l'intéresse est la certitude qui grandit, de plus en plus forte en lui à mesure que les jours passent : celle que sa recherche doit prendre une autre orientation, et qu'il trouvera ce qu'il cherche parmi les arbres et les plantes de la Nature ; des remèdes déjà préparés par la Nature elle-même pour l'homme, et qui n'attendent que d'être découverts.

Il sait aussi, à ce moment, qu'il possède le don divin de guérir avec les mains – le rêve de son enfance est devenu réalité – car en plusieurs occasions durant ces années d'intense activité, il s'est senti soudain poussé à poser la main sur le bras ou l'épaule d'un malade, et ce dernier a été guéri instantanément. Bach ne sait jamais quand cela peut se produire. Il ressent, comme il le dit, une compassion soudaine et envahissan-

te, un énorme désir de soulager la souffrance de celui qui vient le voir et qui est en détresse, et sent le flux d'énergie vitale passer de sa main au patient, qui est immédiatement guéri.

Ainsi, au printemps 1930, Edward Bach, alors âgé de quarante-trois ans, se prépare à reprendre toutes ses recherches, et cela sur des bases entièrement différentes.

Ses grandes facultés intellectuelles l'ont conduit à faire de nombreuses découvertes scientifiques dont l'application a apporté, et apporte encore, aussi bien en Allopathie qu'en Homéopathie, le soulagement et la guérison à beaucoup de malades ; mais il sent maintenant s'éveiller en lui cette inspiration divine qu'est l'intuition, la vraie sagesse.

Guidée par elle, il est prêt à l'abandon de toutes les méthodes de guérison scientifiques et artificielles, et à retourner aux voies simples de la Nature.

CHAPITRE VIII

1920. LES DERNIÈRES SEMAINES A LONDRES

Au début de 1930, Edward Bach décide de quitter Londres et de consacrer tout son temps à ses nouvelles recherches et à la découverte d'autres remèdes floraux.

Pour lui, toute décision doit être immédiatement suivie d'action et, en quinze jours, il a réparti son importante clientèle de malades entre ses amis médecins, puis il a fermé son laboratoire.

Il fait un grand feu de joie alimenté par toutes les brochures et les textes des conférences qu'il a rédigés en rapport avec ses travaux antérieurs, brise les seringues et les flacons de vaccins et jette leur contenu dans l'évier du laboratoire. Il ne fait rien à moitié.

Il confie aux médecins qui l'ont assisté pendant les années précédentes, la tâche qui reste à accomplir pour que les modalités chronologiques de prescription des Sept Nosodes de Bach soit définitivement mises au point. L'appareillage du laboratoire et le mobilier de son cabinet de consultation sont rapidement vendus et, cet argent en poche, en fait tout ce qu'il possède car chaque penny qu'il avait gagné a été dépensé dans ses travaux de recherche, il quitte Londres tôt un matin de mai 1930, après avoir dit au revoir à ses amis et, ce qui lui est de loin le plus pénible, aux membres des loges maçonniques dont il faisait partie.

Il se met en route vers sa grande aventure sans un regard en arrière ou un regret pour la fortune et la célébrité qu'il abandonne, et voyage pour se rendre au cœur du Pays de Galles, où il espère découvrir et préparer des remèdes à partir des fleurs simples des champs.

Le soir précédant son départ de Londres, il est fortement encouragé par les paroles d'un médecin, le Dr John H. Clarke, qui lui déclare : « Mon garçon, oubliez tout ce que vous avez

appris ; oubliez le passé et allez de l'avant. Vous trouverez ce que vous cherchez et, quand vous l'aurez trouvé, je vous accueillerai à votre retour et je vous apporterai mon soutien. Je n'ai plus longtemps à vivre, mais pourvu que je vive jusqu'à votre retour, car je sais que ce que vous cherchez apportera beaucoup de joie à ceux pour qui, à présent, nous pouvons faire si peu ; et, au lieu de continuer ce que je faisais avant, je deviendrai praticien de cette médecine nouvelle et meilleure que vous découvrirez. »

Le Dr Clarke vivra assez longtemps pour entendre parler de la découverte des remèdes floraux dénommés « Les Douze Guérisseurs », et avant de mourir il publiera le premier compte rendu à leur propos dans son journal, *Le Monde Homéopathique*.

Maintenant que le temps est venu pour lui de dire au revoir à Londres, Edward Bach est excité et tout heureux de laisser derrière lui le bruit de la circulation, les foules et les bâtiments qui lui donnent l'impression d'être enfermé et de ne pas pouvoir respirer.

Son tempérament hypersensible s'est languï depuis longtemps des bois, des champs et des chemins de campagne. Maintenant qu'il va vers ce qu'il chérit, il est heureux comme un écolier qui sort d'une classe mal aérée.

Son caractère enthousiaste et sa vitalité remarquable le font paraître bien plus jeune que ses quarante-trois ans. Son courage – un courage que bien peu possèdent – est sans limites car il part dans sa quête en sachant qu'il devra rester seul, avec rien d'autre que son intime conviction d'une grande œuvre de pionnier à accomplir pour le soutenir pendant les années à venir.

Il emmène quelques valises avec lui, ainsi que l'argent provenant de la vente de l'appareillage de laboratoire. Il se met en route sans plan préétabli, sans savoir ce qui l'attend, ce qui peut résulter de ses recherches ou, en fait, ce qu'il cherche, puisqu'il sait seulement qu'il découvrira une méthode de guérison qui sera la plus pratique de toutes et qui donnera des résultats inconnus jusqu'alors, car c'est la Nature elle-même qui sera le médecin.

En arrivant au Pays de Galles, il fait une découverte qui provoque chez lui une certaine déception : il s'aperçoit qu'il a emmené avec lui une valise pleine de chaussures à la place de celle qui contenait les mortiers et les pilons destinés à la préparation des nouveaux remèdes qu'il s'attend à découvrir.

Toutefois il doit bientôt se féliciter de cette erreur : peu après, il découvrira la nouvelle méthode de préparation des remèdes, méthode dans laquelle les pilons et les mortiers ne joueront aucun rôle, mais il aura bien besoin des chaussures. Elles deviendront l'outil essentiel de son équipement, car durant les années qui suivront, il parcourra des centaines de kilomètres à pied, errant dans la campagne, tant au Pays de Galles que dans les comtés de l'ouest et de l'est de l'Angleterre ; il ira, au bord des rivières et de la mer, observant les habitants et la Nature. Ainsi il accédera à une compréhension de ces derniers qui le conduira à la découverte du nouveau système de médecine florale.

Edward Bach n'a jamais considéré le fait d'aider les autres à guérir comme une profession, mais comme une œuvre divine, et il a de plus en plus le sentiment que ceux qui ont le privilège d'accomplir cette tâche de guérison doivent être prêts à offrir leurs services, car la santé n'est pas une marchandise mais un droit fondamental de chacun ; aussi, depuis le moment où il quitte Londres jusqu'à la fin de sa vie terrestre, il ne fera jamais payer ses conseils, qu'il s'agisse des riches ou des pauvres.

A maintes reprises, au cours des années de recherches qui suivront, il devra endurer de grandes épreuves physiques et des privations dues au manque d'argent, mais elles auront peu d'importance à ses yeux, et elles ne troubleront à aucun moment ses travaux de recherche.

Sa générosité débordante ne lui fera jamais tolérer de voir les autres dans le besoin, et il trouvera toujours le moyen de partager avec eux le peu qu'il aura, si bien qu'on pourra dire de lui : «Il a donné plus qu'il n'avait.»

Il poursuivra ses importants travaux grâce aux aides de malades reconnaissants et aux dons d'amis compréhensifs ; et chaque fois qu'il projettera un nouveau voyage ou un nouveau départ dans ses recherches, il trouvera qu'il a économisé assez en prévision de ses besoins éventuels.

Cela le confirmera dans sa conviction qu'il est sur la bonne piste et que tout ce qu'il a à faire est d'aller de l'avant, confiant dans la Source Divine de toute chose.

CHAPITRE IX

MAI – JUILLET 1930. AU PAYS DE GALLES. DÉCOUVERTE DE LA «MÉTHODE SOLAIRE» DE PRÉPARATION DES REMÈDES

Edward Bach va s'établir dans un petit village gallois, non loin de Bettws-y-Coed pour mettre au point sa théorie des groupes et pour rechercher de nouveaux remèdes.

Il n'a aucune idée des plantes qui recèlent les propriétés médicinales qu'il recherche en-dehors du fait qu'il sait qu'elles doivent être toutes bienfaisantes et d'un ordre supérieur*, car il est convaincu que les substances et les plantes toxiques ne peuvent jouer aucun rôle dans la guérison du corps humain.

Les remèdes convenables ne doivent provoquer aucune réaction grave, ni être douloureux ou simplement désagréables à prendre. Leur effet doit être doux et sûr, et entraîner la guérison de l'esprit et du corps. Il pressent aussi qu'une nouvelle technique de préparation de ces remèdes doit être découverte, un procédé plus simple que ceux qui existent déjà. Cette année-là, le printemps vient tard : les premières fleurs de l'été s'épanouissent en compagnie de leurs sœurs précoces, et les bois ainsi que les prés, les haies et les bords de rivières sont tapissés de fleurs.

Bach passe la journée à observer longuement la grande variété des plantes et note le lieu où elles poussent, quel sol elles choisissent pour croître, la couleur, la forme et le nombre de leurs pétales, si elles se reproduisent par tubercules, racines ou graines ; il passe des heures assis près d'une plante, marche dans les fondrières et les marais, grimpe au sommet des montagnes, et parcourt des kilomètres le long des chemins et à travers champs à la recherche de nouveaux échantillons, apprend tout ce qu'il peut des habitudes et caractéristiques de chaque fleur, plante et arbre.

* Voir classification botanique.

Bien qu'il soit convaincu que les plantes possédant les propriétés médicinales recherchées doivent se trouver parmi les humbles fleurs sauvages de la campagne, il sait qu'il peut écarter immédiatement les variétés primitives, telles les plantes parasites, le cactus, les algues marines, de même que les plantes toxiques telles la Belladonne et l'Aconit, et aussi le grand groupe des plantes potagères.

Celles qui renferment les vertus curatives authentiques sont d'un autre ordre, et peu nombreuses. Beaucoup de plantes possèdent des propriétés qui diminuent et soulagent la souffrance physique, et certaines d'entre elles sont déjà employées en médecine ; mais les véritables plantes *guérisseuses* recèlent un bien plus grand pouvoir.

Leur rôle n'est pas de soulager, mais de *guérir*, de rendre la santé à l'esprit et au corps.

Alors qu'il poursuit ses recherches jour après jour, Bach parvient à la conclusion qu'il trouverait ces plantes à une période plus avancée de l'année. Elles devraient s'épanouir quand les jours seraient plus longs, et quand le soleil serait à l'apogée de sa puissance ; et pour en tirer le maximum de propriétés curatives, il n'aurait besoin que de leurs sommités florales, car la vie de la plante est concentrée dans sa fleur – qui renferme la graine à venir.

Les plantes choisies devraient être les plus parfaites de leur espèce, leurs fleurs devraient avoir une jolie forme et une belle teinte. Comme la Nature est toujours prodigue de Ses cadeaux envers l'homme, on devrait les trouver poussant à profusion.

Tôt un matin de Mai, alors qu'il marche dans un champ dans lequel la rosée courbe encore l'herbe sous son poids, en un éclair, lui vient l'idée que chaque goutte de rosée doit renfermer un peu des propriétés de la plante sur laquelle elle repose ; car la chaleur du soleil agissant à travers le liquide, peut servir à extraire ces propriétés jusqu'à ce que chaque goutte soit imprégnée d'énergie magnétique.

Alors, Bach comprend que s'il pouvait extraire les propriétés curatives des plantes qu'il cherche de cette manière, les remèdes obtenus renfermeraient au maximum les vertus curatives intactes et parfaites de ces plantes, et qu'il guérirait, sûrement, comme aucune préparation n'était connue pour le faire auparavant. Le procédé d'extraction des vertus curatives des

plantes serait ainsi simple – aussi simple que la manière dont le miel, la plus parfaite de toutes les nourritures, est recueilli sur les fleurs par les abeilles.

Il décide de vérifier son hypothèse en recueillant la rosée sur certaines fleurs avant que le soleil n'en est provoqué l'évaporation, et de l'essayer sur lui-même. Il commence en faisant tomber les gouttes de rosée de certaines plantes en fleurs dans des petits flacons, en remplissant quelques uns avec la rosée provenant de fleurs qui avaient été exposées en plein soleil, et d'autres avec la rosée de celles restant dans l'ombre.

Pendant les dernières semaines passées à Londres, et en particulier durant les quelques semaines passées au Pays de Galles, Bach avait pris conscience que tous ses sens s'aiguïsaient et s'affinaient de plus en plus. Il s'était alors aperçu qu'il pouvait sentir, voir et entendre des choses dont il n'avait pas eu conscience jusqu'alors.

Par son sens du toucher finement développé, il pouvait capter les vibrations et l'énergie émises par n'importe quelle plante qu'il souhaitait expérimenter ; et son corps était si sensible à ces vibrations qu'il réagissait instantanément.

S'il tenait le pétale d'une fleur ou la fleur d'une plante dans la paume de sa main ou les plaçait sur sa langue, son corps percevait les effets des propriétés que renfermait cette fleur ou ce pétale. Certaines avaient un effet fortifiant ou revitalisant sur l'esprit et le corps ; d'autres provoquaient vomissements, fièvre, éruptions et autres troubles analogues.

Il disait que dans son laboratoire il avait eu des appareils de recherche pour effectuer un travail qu'il pouvait accomplir maintenant lui-même ; qu'il était mieux équipé que n'importe quel laboratoire, car aucun appareillage scientifique ne pouvait fonctionner aussi bien ou réagir aussi finement que les instruments donnés à l'homme dans son corps par le Créateur – ses sens et son intuition.

Par ces moyens, il pouvait donc expérimenter la rosée recueillie sur les fleurs.

Aucune de celles-ci ne renfermaient les propriétés curatives qu'il cherchait, mais il découvre que la rosée de chaque plante possède un pouvoir particulier.

Le fait essentiel qu'il constate au cours de ces expériences est que la chaleur du soleil est vitale pour le processus d'extraction des vertus curatives des fleurs, car la rosée recueillie sur

des plantes qui poussent à l'ombre n'est pas aussi puissante que celles des plantes exposées en plein soleil.

L'hypersensibilité de Bach est une nécessité pour la réussite de ses travaux de recherche en cours mais entraînent parfois chez lui la souffrance la plus aiguë de l'esprit et du corps. Les bruits soudains, les foules, les lieux qui manquent d'air, l'épuisent complètement et le laissent dans un état d'abattement profond ; son visage pâlit, ses mains tremblent et ses genoux claquent. Il a besoin de quelques heures pour que ses sens si délicatement accordés aux vibrations subtiles, s'adaptent aux vibrations plus basses et plus grossières qui l'entourent.

On peut peut-être mieux comprendre cela par l'analogie avec un musicien hautement entraîné soudainement plongé dans une cacophonie de sons discordants, ainsi que par l'affolement des nerfs surmenés. Seul son grand courage et sa détermination, ses extraordinaires pouvoirs de récupération et son inextinguible sens de l'humour lui permettront de traverser ces moments de souffrance aiguë.

Après avoir prouvé que la rosée chauffée par le soleil retient les propriétés énergétiques de la plante sur laquelle elle s'était déposée, il s'attacha à améliorer la nouvelle technique de préparation des remèdes guérisseurs.

Recueillir suffisamment de rosée sur chaque fleur serait trop fastidieux et prendrait trop de temps, aussi décida-t-il de prendre quelques fleurs d'une plante définie et de les placer à la surface d'un bol de verre rempli d'une eau provenant d'un ruisseau clair, et de le laisser sur place, dans le champ, en plein soleil pendant plusieurs heures.

Ce qu'il fait et, à sa grande satisfaction, il s'aperçoit que l'eau est imprégnée de l'énergie de la plante et qu'elle est très hautement dynamisée. Il est maintenant en possession du nouveau procédé de préparation des remèdes qu'il espérait découvrir quelques années auparavant, quand il avait déclaré devant la Société Anglaise d'Homéopathie, en 1928 («La Redécouverte de la Rose») : «Il est possible que, dans quelques temps, on découvre une nouvelle forme de dynamisation.»

Les dix-neuf premiers remèdes floraux qu'il découvrira plus tard seront tous préparés de cette manière.

Bach se réjouit énormément de cette découverte, car ce procédé n'entraîne aucune destruction ou blessure aux plantes utilisées ; tout le processus se déroule en plein air, dans le

champ où la plante elle-même pousse. Les quelques fleurs prélevées sont au maximum de leur fraîcheur et au mieux de leur épanouissement, ne perdant pas la moindre parcelle de leur énergie pendant le transfert de la plante au bol d'eau claire.

C'est la technique simple qu'il attendait depuis longtemps – la simplicité des choses fortes, car le feu, la terre, l'air et l'eau – les quatre éléments – sont présents et œuvrent ensemble pour produire des remèdes guérisseurs de grande puissance.

«La terre pour nourrir la plante, l'air pour l'entretenir, le soleil ou le feu pour lui permettre d'assimiler son énergie, l'eau pour recueillir – et être enrichie par – sa bienfaisante énergie curative magnétique» écrit Bach dans l'article décrivant cette technique de préparation, et qui sera publié au cours des derniers mois de 1930 dans *Le Monde Homéopathique* («Quelques considérations essentielles à propos de la maladie et de la guérison»).

Cette technique et simple de préparation des remèdes guérisseurs le convainc que la véritable connaissance est accessible non par l'intellect humain, mais par la faculté que l'homme possède de voir et d'admettre les vérités simples de la vie.

Dans l'article précédent, il écrit : «Ne laissez pas la simplicité de cette méthode vous dissuader de l'employer, car vous vous apercevrez que plus vos recherches progresseront, plus vous comprendrez la simplicité de toute la Création».

CHAPITRE X

1930. JUIN ET JUILLET. LA RÉDACTION DU LIVRE *GUÉRIS-TOI TOI-MÊME*

Peu après son premier essai expérimental sur la rosée provenant de certaines plantes, Edward Bach s'en va à travers le pays pour étudier la flore de la côte, et parvient bientôt à Abersoch, le petit village côtier situé à quelques kilomètres de Pwllheli ; il y demeurera jusqu'à la fin du mois de juillet.

C'est à Abersoch qu'il perfectionne la méthode solaire d'extraction des propriétés médicinales des plantes sauvages, et qu'il rédige son livre *Guéris-toi Toi-même*, l'introduction à la nouvelle médecine.

Cet ouvrage renferme les fruits de sa connaissance étendue de la nature humaine. Il l'a acquise pendant ses nombreuses années d'étude approfondie de chaque type d'individu en bonne ou mauvaise santé. Il y expose ce qu'est la cause réelle de la maladie et les principes de la nouvelle guérison.

Le manuscrit est rédigé au jour le jour, alors qu'il s'assoit dans les champs ou s'expose au soleil sur le sable après s'être baigné en mer ; et en lui se développe un grand message d'espoir à tous les malades, car il sait qu'avec la découverte des nouveaux remèdes, le soulagement et la guérison seront apportés à tous ceux qui, nombreux, n'espèrent plus de retour à la santé.

Dans ce livre, il est clairement exposé que la maladie du corps n'est pas en premier lieu due à des causes physiques, mais à certains états émotionnels ou états d'esprit perturbants qui dérangent le bonheur normal de l'individu. Comment ces états émotionnels, si on les laisse persister, conduisent à une perturbation des organes et des tissus du corps, menant à un état de santé déficient, car l'esprit exerce un contrôle total sur l'état mental et physique de chaque être humain.

Ainsi toute perturbation de l'esprit, telle l'inquiétude, la peur ou la dépression permanente, ne résulte pas seulement

dans la perte de la paix et de la sérénité, mais se communique au corps physique par les nerfs, provoquant la désorganisation du fonctionnement normal de ses organes ainsi que la perte de tonus et de vitalité des tissus. Mais dès que l'esprit retrouve son bonheur et sa paix normaux, il retrouve aussi son contrôle sage et harmonieux sur le corps, qui est automatiquement débarrassé de toute maladie ou malaise dont il souffre.

Par conséquent, ces humeurs perturbatrices sont l'indication véritable pour le traitement de la maladie ; et le rôle des remèdes, dans la nouvelle pharmacopée, sera d'aider le malade à se débarrasser par lui-même de l'état émotionnel nuisible qui était à l'origine de sa mauvaise santé.

Les remèdes d'origine végétale, comme Bach l'écrira dans un article intitulé «*Quelques considérations fondamentales sur la maladie et la guérison.*»* auront «le pouvoir d'élever nos vibrations, attirant ainsi sur nous la puissance spirituelle qui purifie l'esprit et le corps, et guérit».

Dans le livre *Guéris-toi Toi-même*, Bach met l'accent sur l'importance du bonheur dans la vie, car non seulement il entraîne la santé à sa suite, mais il montre que l'individu vit pleinement sa vie terrestre sans être perturbé par autrui ; et que, ce faisant, il est du plus grand secours pour ceux qui l'entourent.

D'après ses expériences personnelles et l'observation minutieuse d'autrui, Bach réalise que l'homme, s'il en prend conscience, est doué de toute la sagesse et du savoir nécessaires pour se guider dans sa vie terrestre avec un bonheur, une joie et une santé optimums ; que cette sagesse lui est communiquée par le canal de son intuition et de son instinct.

Ces derniers sont les moyens de communication entre le Moi Supérieur de l'homme et sa personnalité terrestre. Etant d'origine divine, ils doivent être suivis avec une confiance aveugle. Une obéissance sans faille à l'intuition et à l'instinct est le secret de la santé et du bonheur.

Quand la personne se laisse perturber par les suggestions d'autrui au lieu de suivre son intuition propre, c'est alors que les conflits intérieurs l'assaillent – peur, incertitude, haine et

* Publié dans *Le journal de l'Homéopathie*, 1930.

(B) *Guéris-toi Toi-même*, chapitre II.

d'autres états émotionnels analogues –, lui gâchant sa sérénité et affectant sa santé. Le vrai bonheur, celui qui vient de «l'obéissance aux ordres de notre âme, de notre Moi Supérieur, que nous apprenons par l'instinct et l'intuition»(β), n'est pas seulement un droit de naissance de l'homme ; il apporte avec lui toutes les vertus qu'il s'efforce d'atteindre au cours de sa vie terrestre : les qualités de douceur, force, courage, constance, sagesse, paix et amour.

L'insatisfaction attire à elle l'opposé de ces vertus – cupidité, cruauté, égoïsme, instabilité, ignorance, orgueil et haine – qui est la cause sous-jacente de la maladie.

Chaque homme, femme et enfant, est intuitif, bien que peu connaissent la signification du mot ; Bach le définissait comme étant la spontanéité, la capacité de préserver son identité parmi les autres. Il a écrit, dans une lettre à un ami : «Ce qu'on appelle intuition n'est ni plus ni moins qu'être naturel, et suivre absolument sa propre inclination», tout comme un enfant heureux et plein de santé, qui ne trouble jamais le bonheur des autres et ne permet pas qu'on trouble le sien, ne dépendant que de lui-même.

Bach lui-même était entièrement guidé par l'intuition, pas seulement dans son travail, mais aussi dans sa vie privée. Il était toujours lui-même, naturel et spontané, et ne se laissait troubler ni par les circonstances, ni par autrui.

Le paragraphe final de Guéris-toi Toi-même met encore l'accent sur l'importance du bonheur qui découle de la dépendance de l'homme à l'égard de la sagesse de sa propre divinité. Il a écrit : «Alors, sortez, mes frères et mes sœurs, dans le soleil radieux de la connaissance de votre Divinité, et mettez-vous au travail avec zèle et constance pour prendre part au Grand Dessein du bonheur et le transmettre...»

La rédaction du manuscrit achevé, il l'emmène à Londres et le vend à différents éditeurs, mais aucun d'entre eux ne le publie sous sa responsabilité, car ils le trouvent trop révolutionnaire. A cette époque, Bach a épuisé ses ressources financières et ne peut assumer le coût de son impression. Il est très déçu car, fidèle à son habitude, il avait souhaité faire connaître ses découvertes aussi largement que possible pour qu'ainsi tous puissent en profiter.

Ce manque d'argent – de cette période à la fin de sa vie terrestre, il ne disposera pas plus que du strict nécessaire pour

subsister – aurait découragé tous ceux qui n'étaient pas mus par un idéal aussi fort que le sien ; mais aucune épreuve ou déception ne pourra le détourner de sa détermination à poursuivre ses recherches jusqu'à ce qu'il découvre une forme de guérison meilleure et plus simple.

Après quelques jours, Londres lui semble insupportable ; il présente encore cet état d'hypersensibilité dans lequel le bruit et les lieux fréquentés l'épuisent et le rendent malade ; aussi décide-t-il de mettre son manuscrit de côté pour un moment et de retourner vers la paix et la quiétude de la campagne où il espère maintenant découvrir certains des nouveaux remèdes et les préparer par la méthode solaire de dynamisation.

CHAPITRE XI

1930. CROMER. LES BASES DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT

De Londres, Bach part directement pour la petite ville de Cromer, située en bordure de mer, sur la côte du Norfolk ; il y demeurera d'août 1930 jusqu'au printemps de l'année suivante. C'est pendant cette période qu'il découvre et prépare la plupart des douze remèdes qu'il appelle «Les Douze Guérisseurs», nom sous lequel son système de médecine florale est maintenant connu.

Un grand attachement commence à naître en lui pour la petite ville et sa population, et bien qu'il soit contraint, au cours des quatre années suivantes, de sillonner de nombreux comtés de l'Angleterre et du Pays de Galles à la recherche des plantes, il revient chaque année passer plusieurs mois à Cromer.

Les principes de la nouvelle méthode de guérison sont maintenant clairs dans son esprit ; il sait que sa tâche immédiate va consister à classer les humeurs ou les états émotionnels communs à tous les types de personnes, et à découvrir les remèdes convenant à chacun de ces états.

«La maladie est une sorte de consolidation d'une attitude mentale et il est seulement nécessaire de traiter l'humeur d'un patient pour que la maladie disparaisse», écrit-il à un confrère à cette époque.

Il a largement l'occasion d'étudier la nature humaine pendant ces mois d'été à Cromer. La ville est pleine de touristes, profitant d'une journée de congé, qui s'adonnent aux menues occupations de leur vie quotidienne ; alors que la population locale s'affaire à les distraire et que les pêcheurs vaquent à leurs occupations, Bach profite de l'occasion qui lui est donnée d'observer des sujets en bonne santé, des personnes normales, car il s'aperçoit que cela lui permet de faire preuve de plus de perspicacité et de compréhension à l'égard des difficul-

tés humaines, que les années passées auprès des malades dans les hôpitaux.

Tous les types de personnalité sont présents, ainsi que toutes les catégories sociales et professionnelles – paysans et citadins, pêcheurs et ouvriers, vagabonds, vieux et jeunes, riches et pauvres – ; il passe une grande partie de son temps à flâner parmi eux, sur la plage et en ville, les observant de près, étudiant leur humeur et leurs réactions à tous les petits incidents d'une journée ; ce qu'il constate confirme la connaissance qu'il a déjà acquise.

Chaque individu appartient à un groupe ou un type particulier, ayant pour l'essentiel la même personnalité, le même caractère, le même tempérament que les autres dans le groupe observé.

Les membres de chaque groupe sont facilement identifiables par leur comportement, leur humeur ou leur tournure d'esprit ; par exemple, le type nerveux craint le premier plongeon dans la mer ; le groupe des hésitants et des indécis prend son temps avant de se décider à plonger ; les impatientes courent ou marchent directement dans l'eau ; les inquiets prennent d'abord la température de celle-ci, etc... ; chacun se comporte conformément à son type de caractère.

La même chose se produit en cas de maladie.

Au cours d'une épidémie de grippe, chacun réagit selon son type de caractère, soit par la crainte, soit par de l'indécision ; l'humeur donne l'indication du traitement adéquat, puisque la santé organique dépend totalement de l'état d'esprit.

Dans le traitement de la maladie, des remèdes différents seront nécessaires pour chaque type, chaque état émotionnel, sans tenir compte de la pathologie physique.

Bach a déjà compris beaucoup de choses à ce propos, des années auparavant, au cours de ses journées passées à l'hôpital, ce qui s'est confirmé par sa pratique ultérieure quand, bactériologiste et homéopathe, il a soigné les malades avec les vaccins autogènes et les nosodes.

Il a alors constaté que tous les malades d'une même catégorie réagissent plus ou moins d'une manière identique à n'importe quelle pathologie pouvant les affecter ; que certains peuvent souffrir d'asthme, d'autres de dyspepsie, de rhumatismes, etc..., mais que derrière toutes ces maladies, se profile le comportement sous-jacent caractéristique de cette catégorie.

Il avait alors pensé que cette cause sous-jacente était une intoxication intestinale qui, lorsqu'elle était traitée et se dissipait, aboutissait à la guérison de toute maladie dont le sujet pourrait souffrir, sans qu'aucun traitement local ne soit nécessaire.

Mais ses recherches récentes l'amènent à la conviction que la cause réelle est le psychisme ou l'état émotionnel dont les différentes catégories de malades peuvent souffrir. Les remèdes qu'il recherche devront aider à la dissipation de ces états négatifs et ainsi guérir.

Un petit souci qui traverse l'esprit s'exprimera sur le visage par une attitude tendue ; de même, un souci grave et durable aura un effet analogue plus grand sur le corps ; mais dans les deux cas, dès que le souci aura disparu et que la sérénité et le bonheur seront revenus, tous les effets nuisibles sur le corps auront aussi disparu.

La maladie physique n'est que le résultat d'un fonctionnement inharmonieux du cerveau provoqué par des états émotionnels tels l'inquiétude, la peur, le choc, la tension ; elle n'est qu'un symptôme en soi et, par conséquent, n'est pas une indication pour le traitement convenant à un malade donné.

La guérison ne s'obtient que par la disparition de la cause.

La reconnaissance du fait que le psychisme et les états émotionnels sont seuls responsables de la mauvaise santé ferait beaucoup pour dissiper la peur de la maladie et la crainte du nom de certaines d'entre elles, si répandue aussi bien parmi les malades que parmi les bien-portants. Alors, avec la coopération de celui qui désire retrouver la santé, il pourrait ne plus y avoir de pathologies chroniques ou incurables ; l'état émotionnel de peur de la maladie est l'un des obstacles majeurs qui doivent être surmontés, et le plus grand obstacle à la guérison.

La propriété des nouveaux remèdes devra être telle que, revalorisant la personnalité dans sa totalité, le malade se libérera aisément de ses peurs et inquiétudes, et avec elles, de la maladie dont son corps souffre.

Les remèdes utilisés en médecine soulagent les symptômes physiques de la pathologie, mais ils ne dissipent pas la cause sous-jacente de celle-ci – l'état d'esprit – et le patient reste privé de l'appui lui permettant de surmonter ses problèmes psychiques. Pour beaucoup, cela est difficile, et pour certains, presque impossible, d'où la souffrance interminable de nombre d'entre eux.

Dans le cas de maladie aiguë et d'états émotionnels violents ou se succédant rapidement, l'effet destructurant sur le corps est bientôt résorbé ; mais lorsque l'état émotionnel n'est pas aussi rapidement dissipé, la déstructuration se poursuit et augmente son emprise sur les organes et les tissus, d'où les effets différés qui peuvent devenir permanents, aboutissant à une pathologie «chronique».

Malgré tout, même les soit-disant pathologies chroniques et incurables disparaîtront une fois que l'esprit et le cerveau auront récupéré leur normale et saine maîtrise du corps.

Dans certains cas, le corps, en raison d'une interminable souffrance, peut réagir lentement et progresser laborieusement en comparaison des facultés psychiques mais, avec persévérance, il répondra inévitablement. Toutefois, la volonté du malade de guérir reste le facteur déterminant.

Le premier et le plus important signe de progrès est le : «Je me sens tellement mieux maintenant», exprimé par le malade, ou le : «Je me sens à nouveau tout à fait moi-même». La sérénité retrouvée marque l'arrêt de la maladie active par la disparition de la cause, l'état d'esprit nuisible. L'état physique s'améliorera et bientôt rentrera dans l'ordre en poursuivant le traitement.

Edward Bach est très en avance sur les conceptions orthodoxes de la guérison, mais il doit aller encore plus loin, jusqu'à ce que toute méthode employée par lui auparavant soit remplacée par une autre, nouvelle et plus simple.

Aussi loin que ses recherches soient parvenues, il est arrivé à la conclusion que la santé du corps dépend de l'état d'esprit, et que les changements d'humeur et de sentiments indiquent les remèdes adéquats, sans tenir compte de l'état physique.

De même, comme il n'y a pas deux types de patients exactement semblables par leurs réactions psychologiques, ils seront affectés par la même maladie et nécessiteront donc des remèdes différents pour leur guérison.

Traiter la personnalité du malade, et non sa pathologie, est le principe du nouveau système de médecine.

Il faut soigner l'état d'esprit ou l'humeur, et avec le retour à la normale, la maladie, quelle qu'elle puisse être, disparaîtra.

L'humeur change tous les jours, souvent d'heure en heure ; il en est de même des remèdes nécessaires, en particulier dans les états aigus ; ils doivent varier fréquemment, afin de traiter

chaque état émotionnel quand il apparaît ; aussi, chaque fois qu'un patient sera vu, il devra être considéré comme nouveau, exigeant un autre diagnostic et un traitement différent.

Des remèdes isolés ou des combinaisons de remèdes seraient nécessaires selon l'humeur ou les états d'esprits apparaissant au cours de la maladie.

Les pathologies redoutées pourraient aussi voir leur cours modifié, car leurs signes annonciateurs apparaîtraient à l'avance à la faveur de l'humeur et, dans ce cas, le traitement commencerait dès que le patient se plaindrait de «ne pas être dans son assiette» ou d'être indisposé ; ainsi le malaise redouté ne se développerait pas.

Bien que des états émotionnels affectent certains types de sujets plus que d'autres, ils sont parfois communs à tous. Par exemple, la peur est très répandue parmi les tempéraments sensibles et hypertendus, mais parfois, même les sujets les plus déterminés et volontaires la ressentent, ou même sont paniqués.

Bach se concentre donc sur les états émotionnels négatifs dont tous les types et tous les âges peuvent souffrir, et il trouve douze états d'esprit marquants :

1. Peur.
2. Terreur.
3. Torture mentale ou anxiété.
4. Indécision.
5. Indifférence ou ennui.
6. Doute ou découragement.
7. Inquiétude exagérée.
8. Faiblesse.
9. Manque de confiance en soi.
10. Impatience.
11. Fanatisme.
12. Orgueil ou fierté

En 1928, Bach prépare la fleur de *Mimulus Luteus* qui ressemble au musc et qui pousse le long des berges et sur les bords des ruisseaux clairs en de nombreuses régions d'Angleterre ; il obtient avec elle d'excellents résultats chez des malades souffrant d'une variété d'affections dont l'état émotionnel ou l'humeur prédominante est la peur.

Dans chaque cas où la cause sous-jacente – la peur – a disparu, le malaise physique s'est également résorbé, avec retour du patient à la santé et au bien-être.

Le compte-rendu concernant ce remède, ainsi que trois ou quatre autres incluant *Clematis Vitalba* et *Impatiens Royaleii* ont été publiés dans *Le Monde Homéopathique* de février 1930 («Nouveaux remèdes et nouvelles indications»).

Il prescrit Clématite, couramment appelée La Joie du Voyageur, à des malades qui appartiennent au tempérament indifférent, somnolent : les résultats sont très bons ; mais il a préparé ce remède à partir des graines et il décide d'utiliser une nouvelle dynamisation à partir des fleurs seules, obtenant ainsi toutes les propriétés curatives de la plante.

Le remède *Impatiens*, préparé uniquement à partir des fleurs mauve pâle, est donné aux patients dont le trait de personnalité dominant ou l'humeur est l'impatience et l'irritabilité : les résultats obtenus dépassent ses espérances.

Il est ainsi en possession de trois des nouveaux remèdes et a démontré leur valeur.

Il sait qu'il y aura des remèdes dont les effets se recouperont, ainsi que des changements d'humeur qui nécessiteront d'autres classements, mais il sent que ceux qui devront traiter ces douze états émotionnels soulageront la plupart des malades en attendant qu'il soit plus avancé dans ses recherches.

CHAPITRE XII

1930. AOÛT ET SEPTEMBRE. DÉCOUVERTE ET PRÉPARATION DE SEPT NOUVEAUX REMÈDES

Les résultats obtenus avec les trois remèdes, Muscade, Impatiens et Clématite, ont pleinement démontré le bien-fondé de la nouvelle théorie de Bach, selon laquelle les indications pour le traitement de la maladie sont fournies par les changements d'état émotionnel ou d'humeur, et non par les symptômes physiques présentés par le malade.

Non seulement les maux ainsi traités se sont rapidement dissipés, mais l'état général des patients s'est considérablement amélioré ; ils ont acquis un grand bonheur et davantage le goût de vivre.

Ces trois remèdes forment ainsi le noyau de la nouvelle pharmacopée, et Bach les a déjà fait connaître au corps médical. Leur première description a été publiée dans Le monde homéopathique de février 1930, sous le titre «Nouveaux remèdes et nouvelles indications».

Bien qu'il consacre, au cours de ce mois d'Août, une grande partie de son temps à étudier les différents profils de caractère qui envahissent la petite station balnéaire, il prend souvent sa canne et va se promener à travers champs, par les chemins autour de Cromer, du matin jusqu'au soir, à la recherche d'autres remèdes guérisseurs.

Il explore la campagne et sa flore sur des kilomètres et des kilomètres alentour, des marais et des bords de rivière, des plaines du Norfolk aux marais salés de Blakeney et Cley plus au nord le long de la côte ; et c'est au cours de ces pérégrinations qu'il tombe par hasard sur une des sept plantes fleuries dont il savait qu'elles renfermaient les vertus thérapeutiques nécessaires à sa nouvelle méthode de traitement.

Il les trouve toutes, sauf une, poussant au bord des chemins et dans les champs autour de Cromer. D'humbles fleurs sauvages, communes à toute la campagne anglaise.

Certaines d'entre elles, pour autant qu'il le sache, n'ont jamais été utilisées auparavant à des fins thérapeutiques ; d'autres ont été employées comme remèdes autrefois, mais la connaissance de leurs vertus curatives s'est perdue, et elles sont tombées en désuétude. D'autres encore sont toujours utilisées bien que non reconnues.

Ces derniers remèdes sont préparés, dans la plupart des cas, à partir des tiges, des feuilles et des racines des plantes qui sont récoltées et ont parcouru de longues distances jusqu'aux fabriques, passant dans de nombreuses mains et subissant de nombreux traitements avant d'être employées. Au cours de ces nombreuses opérations, les plantes, qui se fanent et se dessèchent nécessairement, perdent beaucoup de leurs vertus.

La méthode de Bach, comme il a été dit, consiste à prélever seulement les sommités florales, à choisir celles qui sont pleinement épanouies et à en extraire les propriétés thérapeutiques dans le pré où leur plante-mère pousse ; ainsi, aucune de leurs vertus vivifiantes et bénéfiques n'est perdue.

La première fleur dont il met les propriétés thérapeutiques à l'épreuve est l'Aigremoine, à la tige effilée et aux pétales jaunes, une fleur sauvage si commune que beaucoup passent à côté sans remarquer sa beauté. Elle pousse en abondance sur les accotements herbeux des routes rurales et dans les champs, partout dans la campagne anglaise.

Ses petites fleurs sont dorées, avec des étamines de la même nuance ; quand les pétales se fanent et tombent, que les graines mûrissent, la tige mince porte de nombreuses capsules en forme de clochettes couvertes de minuscules crochets et renfermant des graines. Ceux-ci se prennent dans les vêtements des passants, dans les poils des animaux. Les capsules sont ainsi séparées de la plante-mère pour être disséminées.

Bach découvre que la fleur de cette plante est le remède à l'inquiétude, cet état d'esprit caractérisé par l'agitation, le tourment, si souvent caché derrière une bonne humeur apparente.

Puis il expérimente la fleur de Chicorée, au bleu étonnant, alors en plein épanouissement parmi les blés non coupés ; il découvre que c'est le remède qui s'adressera à ceux qui se font exagérément du souci, en particulier pour les autres. Il apporte le calme et la tranquillité si nécessaire à ces personnes qui ont tendance à se montrer agitées, tatillonnes et tracassières dans l'amour qu'elles portent aux autres.

Quelques jours plus tard, il tombe par hasard sur un certain nombre de pieds de Verveine, cette plante aux fleurs délicates, qui pousse au bas d'un vieux mur de pierres le long d'un chemin charrier, et découvre que c'est le remède à l'état d'humour caractérisé par l'enthousiasme confinant au fanatisme et la tension mentale.

Cette petite plante, qui atteint environ trente-cinq centimètres de hauteur, est si modeste qu'on passe à côté sans la remarquer. Ses fleurs sont mauve pâle, très petites et portées par des tiges raides au nombreuses branches.

Après avoir découvert ces trois fleurs, l'Algémois, la Chicorée et la Verveine, Bach les dynamise par la méthode qu'il a découverte un peu plus tôt cette année-là.

Il choisit un jour d'être idéal, au ciel dépourvu de nuages pouvant voiler la lumière et réduire la chaleur du soleil, il prend trois simples petits bols de verre, qu'il remplit d'eau fraîche et les pose dans le champ près de l'endroit où les plantes fleuries poussent. Puis, choisissant les fleurs les plus parfaites sur les pieds de Chicorée tout proches, il prélève délicatement les sommets florales et les place dans un des bols jusqu'à ce que la surface de l'eau en soit entièrement recouverte.

Dans le second bol, il met à flotter les petits rameaux terminaux de l'Algémois et dans le troisième, ceux de la Verveine.

Il laisse les bols là où ils sont, au soleil, pendant environ quatre heures, jusqu'à ce que de légers signes indiquent que les pétales se fanent, montrant que leurs propriétés thérapeutiques ont été transmises à l'eau. Cette dernière, maintenant imprégnée d'énergie magnétique, a la clarté du cristal et est peuplée de petites bulles étincelantes.

Bach retire alors les fleurs de Chicorée de la surface de l'eau, en les soulevant avec un brin d'herbe de façon à ce que ses doigts n'entrent pas en contact avec le liquide, car il souhaite autant que possible écarter l'élément humain, lors de la préparation des remèdes.

L'eau est alors transvasée dans les flacons qui doivent contenir la «reinture» définitive à l'aide d'une fiole à bec. Quand ces flacons de «reinture» sont à moitié pleins, il ajoute une quantité égale d'eau de vie pour conserver le liquide et en préserver définitivement la limpidité ; après les avoir

tant le nom du remède correspondant.

Après s'être lavé les mains pour ôter toute trace du premier remède avant de toucher le suivant, il procède de la même manière pour préparer la «reinture» définitive d'Algémois et de Verveine ; ensuite, il détruit les bols et les fioles à bec car, pour toute nouvelle préparation, il utilise de nouveaux flacons et de nouveaux bols.

Il préfère l'eau de vie comme conservateur, la considérant comme un corps plus pur et plus naturel que l'alcool rectifié couramment ajouté aux médicaments.

Le remède suivant qu'il dynamise cette année-là est la fleur de la Clématite sauvage qui pousse à profusion aux environs immédiats de la ville. Chaque petite fleur est coupée juste au-dessous de la tête florale, mise à flotter à la surface de l'eau dans un bol en verre et laissée au soleil pendant environ quatre heures ; cela toujours par une journée ensoleillée et sans nuages.

La fleur de cette plante grimpanche n'a pas de pétales : elle est constituée de quatre à huit sépales qui enveloppent un groupe d'étamines, tous d'une délicate couleur vert-creme. La plante grimpe par-dessus les haies, les recouvrant de fleurs en été et d'un amoncellement argenté en automne.

Bach a également constaté que ce remède, qui s'adresse à l'état émotionnel caractérisé par l'indifférence, la somnolence, présente aussi un grand intérêt dans les cas d'évanouissement quand, doucement appliqué sur les genives, derrière les oreilles, sur les poignets et les paumes des mains, il accélère d'une manière remarquable le retour à la conscience.

Avec la «reinture» qu'il a préparée en 1928 à partir de la graine de Clématite, il obtient de bons résultats dans un grand nombre de cas où le malade est enclin au rêve et à la somnolence ; mais lorsqu'il vient à employer le remède floral nouvellement préparé, les résultats sont encore meilleurs et il détruit la précédente préparation dynamisée.

Peu de temps après, Bach découvre trois autres remèdes parmi lesquels il en remplacera un par un autre, ultérieurement (le Chardon à Truie).

Les deux autres, sont la Petite Centaurée et le Plumbeago (Ceratostigma Willmottiana), ce dernier est la seule fleur parmi les douze remèdes qui ne pousse pas à l'état sauvage en

Angleterre, et qui n'est même pas communément cultivée. Elle est originaire du Tibet, la terre de la sagesse.

Le *Plumbago* est une plante arbustive, et lorsqu'elle est en pleine floraison, la masse de ses fleurs d'un bleu profond est des plus étonnantes, éclipsant presque les petites feuilles et les tiges teintées de rouge.

Bach la découvre dans le jardin d'une grande maison située dans un village environnant du bord de mer. Il est si frappé par sa beauté qu'il prend la liberté de prélever quelques fleurs. Il les dynamise en même temps que les petites fleurs roses de la *Centauree sauvage*, dont les racines ont été employées pour guérir depuis les temps les plus reculés, mais dont les ravissantes fleurs, aux puissantes vertus, ont été si délaissées.

Il constate que le *Plumbago* est le remède qui convient à ceux qui manquent de confiance en eux-mêmes ; et que la *Centauree* est celui qui s'adresse à ceux dont le trait de caractère dominant est la faiblesse, car il apporte une vitalité et une fermeté plus grandes à l'esprit et au corps.

Le mois de Septembre touche à sa fin et les jours raccourcissent, tandis que le soleil perd beaucoup de sa force, Bach pense qu'il est peu probable qu'il découvre d'autres remèdes cette année-là ; mais, un jour, dans les chaumes d'un champ de blé, il découvre un coin du sol où pousse la vigoureuse petite *Scléranthe annuelle*, là où les sacs de blé ont été mis en tas pour les semailles de printemps.

La *Scléranthe*, aux petites fleurs nacrées de vert, atteint environ sept ou huit centimètres de hauteur parmi les racines du blé. Plus tard, elle produit des graines qui paraissent presque trop grosses et trop lourdes pour ses minces tiges.

C'est le remède à l'indécision et à tous les effets différés de cet état mental ; et, à l'occasion de la première belle journée sans nuages qui se présente, Bach dynamise les petits rameaux fleuris.

La *Scléranthe* est le dernier remède qu'il prépare cette année-là. Il décide de rester à Cromer pendant les mois d'hiver et de soigner les malades avec ces neuf remèdes floraux.

CHAPITRE XIII

L'HIVER 1930.

PUBLICATION DU LIVRE

GUÉRIS-TOI TOI-MÊME.

QUELQUES RÉSULTATS OBTENUS

AVEC LES NOUVEAUX REMÈDES,

EXTRAITS DES DOSSIERS MÉDICAUX D'EDWARD BACH

Durant tout l'hiver 1930, Edward Bach est occupé à traiter des malades et à faire connaître ses découvertes par une série d'articles dans *Le Monde homéopathique* ; il fait accepter aussi, à sa grande satisfaction, le manuscrit du livre *Guéris-toi Toi-même* par un éditeur, dont la première édition paraît en Février 1931.

Dans ces articles, publiés dans *Le Monde homéopathique* sous le titre «Quelques considérations fondamentales à propos de la maladie et de la guérison», il décrit les remèdes floraux et le nouveau système diagnostique et thérapeutique au fur et à mesure que ses recherches progressent, fidèle à sa pratique habituelle consistant à faire connaître immédiatement toute découverte qui serait profitable à autrui.

Par la suite, il estime nécessaire d'apporter certaines modifications aux descriptions des profils caractérogiques définis dans ses premiers articles. C'est inévitable, car à mesure que ses recherches avancent, il acquiert une connaissance plus complète et plus claire des différents profils.

Cet hiver-là, de nombreux patients viennent le voir ; non seulement ceux qui habitent la région, mais aussi de beaucoup plus loin. Il les traite avec les remèdes floraux, et obtient des résultats qui l'incitent à penser que lorsqu'il aura complété la série de ses douze remèdes par ceux qui restent à découvrir, il aura considérablement progressé dans l'accomplissement de sa tâche – poser les fondements d'une médecine nouvelle et meilleure.

Ceux qui viennent le voir sont des gens qui souffrent de maux nombreux et variés qu'il n'avait pu soulager au début de

sa vie professionnelle, même avec l'aide de la science. Ces malades, à son immense joie, ou bien guérissent totalement, ou bien se sentent tellement mieux, que leur vie vaut à nouveau la peine d'être vécue.

Le premier malade auquel il donne le remède Aigremoine est une femme de quarante-cinq ans, dynamique, vive et enjouée ; elle recherche constamment le mouvement, mais cache ses soucis et son anxiété sous un masque de gaieté forcée.

Elle s'adonne à l'alcoolisme depuis longtemps – et prend surtout des spiritueux. Au cours des deux derniers mois, cette habitude s'est accentuée. Depuis la semaine précédente, elle n'a pris pratiquement aucune nourriture et ne dort que deux heures par nuit. Les accès d'éthylisme aigu sont toujours associés à l'inquiétude et à l'anxiété ; lorsqu'il la voit à cette occasion, la malade est à demi consciente, ses paupières battent irrégulièrement et elle présente un pouls à 120.

La dissimulation de ses ennuis personnels et de ses inquiétudes sous une gaieté artificielle indique Aigremoine ; elle en prend de fréquentes doses. Dans la demi-heure qui suit la première prise, elle sombre dans un sommeil qui dure plusieurs heures. Elle prend alors une seconde dose et peut dormir pendant sept heures.

Le jour suivant est marqué par une amélioration importante ; le troisième jour, elle se déplace dans la maison, et le quatrième, l'état général est meilleur qu'il ne l'a été depuis des mois. Elle continue à prendre le remède et, cinq semaines plus tard, elle ne boit plus que modérément, puis son penchant pour l'alcool disparaît.

Elle prend des doses supplémentaires pour combattre l'effet des chocs et des anxiétés intenses et elle surmonte tout, l'amélioration se confirme totalement. Elle est plus calme et sereine qu'elle ne l'a été depuis des années. Quand il la revoit trois ans plus tard, l'amélioration persiste.

Un autre malade, soigné à peu près au même moment, est un petit garçon de huit ans, asthmatique de naissance. On a dit à ses parents qu'il allait probablement souffrir de ce mal toute sa vie.

C'est un enfant vif, heureux, plein de vie et qui s'intéresse à tout ; il s'efforce de sourire et de rire même pendant le mar-

tyr d'une crise, alors qu'il s'efforce de respirer. Cela indique aussi le remède Aigremoine et, pendant trois mois, il prend des doses régulières.

Au cours du premier mois, il a trois crises d'intensité moyenne puis, plus rien ; il ne fit aucune rechute après avoir été traité ; il a maintenant neuf ans.

Un homme de quarante ans a eu un accident de voiture sept ans plus tôt. Il avait chuté sur l'épaule gauche ; une paralysie du trapèze gauche s'en était suivie qui persiste. Il lui est impossible de lever la main gauche au-dessus de l'épaule, l'omoplate du côté blessé fait saillie (NdT : scapula alata) ; de plus, il présente une fonte musculaire du bras. Une douleur le fait beaucoup souffrir dans la zone cervicale inférieure, ce qui le rend agité la nuit et l'empêche de dormir. Il s'inquiète beaucoup de crainte de perdre son emploi qui le contraint à une intense activité des deux bras, mais il dissimule à sa famille l'anxiété et la douleur dont il souffre, paraissant toujours gai et heureux.

En Octobre 1930, on lui prescrit Aigremoine, qu'il prend pendant trois semaines et toute douleur disparaît au bout de cinq jours. En dix jours, le mouvement commence à s'améliorer et cela continue jusqu'à la mi-décembre. Il prend d'autres doses d'Aigremoine et il peut bientôt lever le bras gauche au-dessus de sa tête, à cinq centimètres du niveau atteint par son bras droit. L'omoplate fait moins saillie et le tonus musculaire est bien meilleur. Son état général est très bon ; il acquiert une certaine sérénité et se libère de son anxiété.

A cette époque, Bach obtient ces excellents résultats, ainsi que beaucoup d'autres, se prouvant définitivement à lui-même que les signes indiquant le traitement de la maladie résident uniquement dans l'attitude mentale du patient et non dans son état clinique.

Dans les trois cas rapportés ci-dessus, chaque sujet souffre d'un mal différent – alcoolisme, asthme, paralysie – bien que tous les trois aient besoin du même remède, car ils sont d'humeur semblable, gais, des êtres apparemment heureux qui font contre mauvaise fortune bon cœur et tentent de cacher leurs soucis et leurs souffrances aux autres.

pour lui la perte de trois semaines de travail, ce qui est grave d'un point de vue professionnel. Il est de ces tempéraments enthousiastes exposés à la tension et au surmenage ; sa forte volonté le pousse à continuer à travailler alors qu'il devrait se reposer.

Son impatience indique le remède Impatiens et sa tendance à la tension et au surmenage associée à son enthousiasme débordant pour son travail et tout ce qu'il pouvait faire, indiquent Verveine.

Deux ou trois gouttes de chacun de ces remèdes sont mises dans un bol d'eau chaude, et une compresse imbibée de ce mélange est placée sur la cheville. Il lui est prescrit de la renouveler dès qu'elle sécherait.

Le jour suivant, il peut s'occuper de ses affaires professionnelles et, le soir, il marche normalement ; on le voit alors trapper du pied sur le sol, en déclarant : « Après tout, je ne peux pas m'être vraiment foulé la cheville »

Un homme de soixante-quatre ans présente un rhumatisme du cou et des épaules, suite à une grippe contractée cinq ans plus tôt. Une forte raideur et des craquements dans les vertèbres cervicales ainsi qu'une douleur intense le gardent éveillée la nuit. Depuis plusieurs années, il est sujet à des crises de rhumatisme localisé affectant différentes articulations. Il a consacré une partie de sa vie au travail paroissial et à s'occuper des pauvres et des malades. Un de ces caractères marqués par un idéal et des principes de vie élevés, quoiqu'à l'esprit un peu étroit et rigide dans son comportement.

Cette disposition d'esprit indique Verveine, qu'il prend pendant trois semaines. Presque immédiatement, une amélioration très nette se manifeste et tout rentre dans l'ordre au début de la troisième semaine. Le malade ne présentera plus aucun signe de rhumatisme pendant tout l'hiver, ce qui est rare chez lui.

Parmi ceux que Bach traite avec le remède préparé à partir de la fleur de Clématite sauvage, figurent des sujets souffrant d'asthme, de kystes et des effets délétères de la maladie du sommeil : réveur, somnoient, indiffèrent.

Les signes indiquant le remède Chicorée sont évidents dans les cas suivants :

Une femme, âgée de soixante-dix ans, se plaint d'une grave indigestion accompagnée d'une douleur cardiaque. Elle a des crises depuis quelques années, mais son état empire avec le temps, la douleur cardiaque et la tachycardie l'obligeant à s'allier parfois pendant une ou deux semaines. Elle est énergique, exagérément soucieuse du bien de sa famille et de sa maison, s'inquiétant continuellement pour des proutilles, elle s'apitoie beaucoup sur son sort et n'est jamais heureuse, à moins que ses enfants ne soient auprès d'elle. Elle prend Chicorée régulièrement pendant deux mois. L'amélioration se fait sentir aussitôt et les troubles disparaissent complètement à la fin du deuxième mois. Lorsqu'elle est examinée pour la dernière fois un an plus tard, elle n'a pas fait de rechute. Elle est aussi plus calme et s'inquiète moins pour les membres de sa famille, leur laissant davantage de liberté et contribuant ainsi non seulement à leur bonheur, mais au sien propre.

Une femme, âgée de trente-huit ans, responsable d'une maison de vacances pour jeunes filles, souffre de cataracte et de surdité depuis un an. Le trouble d'audition empire et influe sur son aptitude au travail. Elle est très bavarde, hyper-anxieuse quant à ceux dont elle a la responsabilité, s'inquiète à propos de détails sans importance et est toujours sur la brèche.

Chicorée est tout indiquée, elle en prend une série de doses en décembre 1930. Une importante amélioration s'ensuit. En février 1931, elle en prend une autre série et à la fin du mois, la surdité et le cataracte ont complètement disparu. Elle est également très reconnaissante du changement intervenu chez elle : elle est plus stable et plus sereine, moins soucieuse et moins tendue, et par conséquent, trouve sa tâche plus aisée.

Peu après avoir découvert le remède Verveine, Bach est appelé auprès d'un malade qui a glissé sur le trottoir et s'est fait une mauvaise entorse à la cheville. Quand il le voit la première fois, à huit heures du soir, la cheville est très enflée, raide et très douloureuse.

Le malade est un homme de forte constitution, âgé de cinquante ans, très impatient puisqu'il pense que cela signifie

Une autre femme de trente-six ans souffre d'asthme depuis sa naissance. Sept ans plus tôt, elle a perdu son bébé, une fille. Depuis, elle a l'habitude de passer de longs moments assise devant la photographie de l'enfant et pleure. Elle parait vivre un rêve, ne manifestant que peu d'intérêt pour le reste de la famille.

Cette attitude indique Clémaitte et, après avoir été traitée par la prise de deux flacons, elle commence à retrouver la joie de vivre et à s'intéresser à son intérieur. A la fin du premier flacon, elle n'a plus de crises d'asthme et, lorsqu'elle est examinée pour la dernière fois trois ans plus tard, elle n'a pas fait de rechute.

Ce dernier cas confirme la théorie de Bach selon laquelle, bien que de nombreux malades puissent souffrir de la même affection, chacun peut cependant avoir besoin d'un remède différent pour guérir. Chez cette malade souffrant d'asthme, c'est le remède Clémaitte qui est indiqué, alors que le petit garçon de huit ans, qu'il soigne au même moment, voit son état s'améliorer avec le remède Algremoine. La première est du type rêveur, indifférent, l'autre est un enfant heureux, enjoué, éveillé, mais la maladie physique est la même dans les deux exemples.

Ce cas Plumbago caractérise celui d'une femme qui souffre depuis de nombreuses années d'une éruption périodique irritante et pénible sur tout le corps, le cou et la tête.

En raison de son manque de confiance en elle et dans ses propres jugements, elle s'est beaucoup trop rangée à l'avis de ses relations et a abandonné la profession pour laquelle elle a été formée, afin de consacrer tout son temps à certains membres de sa famille.

Pendant les poussées éruptives, elle est presque désespérée à cause de l'irritation et du manque de sommeil.

Elle prend Plumbago, et les résultats sont immédiats. En une semaine, elle décide de reprendre son travail et, à la faveur de cette détermination, l'éruption disparaît. Au cours des sept ans qui s'écoulent depuis son premier traitement, elle ne fait que de légères rechutes, mais celles-ci cèdent rapidement à cette thérapie. Les très graves crises éruptives auxquelles elle a été habituée ne sont pas revenues.

Une femme de quarante ans souffre des effets différés de la maladie du sommeil depuis de nombreuses années. Après maints traitements, elle est considérée comme incurable. Elle se traîne dans sa maison, rebûche et tombe fréquemment, essayant d'accomplir quelques tâches ménagères et de faire la cuisine. Elle doit s'asseoir et se reposer de longs moments, s'endormant toujours. Elle ne s'intéresse plus à rien, ses yeux sont mi-clos : elle présente une faiblesse et une fonte musculaires ainsi qu'un manque d'appétit.

Son état indique Clémaitte, et au cours des quinze jours pendant lesquels elle prend le remède, sa démarche se fait plus sûre, elle ressent moins le désir de dormir, peut lever ses paupières et garder ainsi les yeux ouverts pendant beaucoup plus longtemps. Mais son «Moi» a subi un changement des plus étonnants : elle est heureuse et pleine d'espoir, rit et sourit ; elle commence à envisager ce qu'elle devra faire lorsqu'elle sera totalement rétablie : de plus elle est très reconnaissante d'avoir retrouvé son entraînement et ses forces.

On répète les doses et la malade n'est pas revue pendant trois mois, tandis que Bach est descendu dans le sud de l'Angleterre à la recherche d'autres remèdes.

A son retour, elle a profondément changé. C'est une femme enjouée, heureuse, qui accomplit toutes les tâches domestiques, fait même la lessive hebdomadaire et marche un kilomètre et demi, jusqu'au bourg, pour faire ses courses. Elle dit aussi qu'elle est allée à pied jusqu'au village voisin, distant de neuf kilomètres aller et retour, pour se rendre à l'église, sans fatigue excessive.

Mise à part une légère hésitation dans sa démarche, elle est guérie.

Une jeune fille de dix-huit ans s'est vu retirer de gros kystes thyroïdiens six mois plus tôt. Ceux-ci se reforment et on lui a dit d'attendre qu'ils aient suffisamment grossi, pour subir une nouvelle intervention. C'est une personne douce, qui correspond au type rêveur, très peu soucieuse de son état.

Elle prend Clémaitte trois fois par jour pendant quinze jours, ce qui provoque la totale résorption des kystes et aucun signe de rechute n'est apparu depuis. Elle est traitée en 1932.

Cet hiver-là, Bach emploie Centaurée dans différents cas, parmi lesquels celui de cette enfant de neuf ans présentant, depuis quelques mois des saignements de nez à intervalles d'une semaine et qui ont plusieurs fois réclamé la pose de mèches.

C'est une enfant douce, calme, toujours anxieuse de faire plaisir.

La malade est examinée la première fois lors d'une crise. Elle est anémiée et faible, son état inspire l'inquiétude. Centaurée lui est prescrit toutes les demies-heures et le saignement cesse bientôt. Elle poursuit la prise de ce remède et retrouve rapidement ses couleurs et ses forces.

Une semaine plus tard, elle a un léger saignement qui ne dure que quelques minutes. Depuis, elle n'a plus d'ennuis de ce côté, se sent bien et en forme. Ce cas est traité en 1930 pour la première fois et, lorsqu'elle est revenue trois ans plus tard, non seulement son état physique s'est amélioré, mais l'évolution sur le plan de son caractère est sensible. D'une enfant faible, refoulée et dominée par ses frères et sœurs, elle est devenue pleine de vie et de gaieté et prend, dans la famille, la place qui lui revient.

Un jeune homme de vingt-deux ans est pâle, faible et indolent depuis quelques temps, surtout ces douze derniers mois. Ses muscles manquent de tonus et il redoute tout travail pénible à cause de l'effort. Les signes avant-coureurs d'une petite hernie apparaissent à l'aîne. En raison de son caractère doux, gentil et serviable, il s'expose à la domination des autres.

Pendant une quinzaine de jours, Centaurée, pris trois fois dans la journée, fait pour lui des merveilles. Sa santé s'améliore, il gagne en force et ses muscles ont un meilleur tonus. Le malade n'a aucun besoin d'être opéré de sa hernie et, quand on le réexamine six mois plus tard, il est très bien et capable de se défendre au milieu de ses camarades.

Une enfant de onze ans, très douce, calme, plutôt pâle et lymphatique, semble devenir fragile, fatigable et manque d'entrain au jeu depuis un an ou deux. Ses parents essaient les fortifiants habituels pendant quelques temps, sans résultat ; elle ne réagit pas au traitement.

Centaurée est prescrit pendant cinq semaines et, à l'expiration de ce délai, l'enfant a repris couleur et entrain, se montre plus résistante qu'elle ne l'a été depuis quelques années.

Bach prescrit Scléranthe, le remède à l'indécision, presque immédiatement après l'avoir découvert et préparé, à un pêcheur qui souffre de graves crises de douleurs gastriques et de vomissements chaque automne, depuis quelques années. Pendant les deux mois que durent les crises, il est contraint de rester chez lui, parfois même au lit.

Le patient présente un profil Scléranthe caractéristique, rongé par l'incertitude ; de plus, son état évolue beaucoup d'un jour à l'autre. Il est examiné pour la première fois au début d'Octobre 1930, alors que la crise annuelle vient juste de commencer et s'installe solidement. Le malade doit rester chez lui.

Il prend Scléranthe toutes les heures et en l'espace de cinq jours, à la surprise de chacun, il est à nouveau dans le canot et reprend la pêche, choses qu'il n'a pas pu faire depuis quelques années à cette période.

Il continue à prendre des doses pendant trois semaines, bien que la guérison soit totale. Il ne présente pas de rechute à l'automne 1931. En 1932, de légers symptômes apparaissent, qu'une seule et unique dose de Scléranthe dissipe.

Un diplomate d'environ cinquante-cinq ans souffre de crises gastriques et nerveuses depuis quelques années. Il a le profil de ceux qui sont tourmentés par l'incapacité de savoir ce qu'ils veulent et la difficulté de prendre des décisions. Physiquement, sa démarche est hésitante et saccadée.

Finalement, il perd tout espoir et garde du poison près de lui pour se suicider mais, même pour cela, il est incapable de décider qu'elle est la meilleure solution, du poison ou de la noyade. Heureusement, Bach le voit à ce moment, alors qu'il arpente la pièce de long en large.

Scléranthe lui est prescrit à quelques minutes d'intervalle et on le surveille pendant deux heures, délai au bout duquel il est plus stable et plus calme. Il continue à prendre le remède pendant quelques jours et, depuis ce temps, il n'est pas nécessaire de lui en redonner. Pendant les deux ans qui suivent, il est en bonne santé et son caractère est beaucoup plus optimiste.

CHAPITRE XIV

1931 – 1932.

LA DÉCOUVERTE ET LA PRÉPARATION DES TROIS DERNIERS REMÈDES DE LA SÉRIE LES DOUZE GUÉRISSEURS. RÉDACTION DE *LIBÈRE-TOI TOI-MÊME*

Alors que l'hiver touche à sa fin et que le printemps de 1931 s'annonce, Edward Bach devient nerveux ; il sent qu'il doit se libérer de ses malades un certain temps pour se consacrer entièrement à la recherche des remèdes restants, afin de compléter sa série de douze. Un jour, à la fin du mois de mars, il décide brusquement de retourner au Pays de Galles et, il quitte Cromer le matin même.

Bien que l'hiver ait été des plus chargés, il n'a pas demandé d'honoraires à ses malades et, comme d'habitude, il part dans ses pérégrinations avec très peu d'argent en poche. Mais cela ne l'inquiète pas du tout, car l'expérience lui a appris que l'aide lui vient toujours d'une manière ou d'une autre, quand il en a le plus besoin, pour lui permettre de poursuivre sa tâche. C'est arrivé si souvent ; la dernière fois, c'était quelques semaines avant qu'il ne quitte Cromer.

Lorsqu'il décide d'abandonner sa pratique médicale londonienne au printemps précédent, il doit encore 400 livres au titre de l'impôt sur le revenu ; sur cette somme, il a réglé progressivement 390 livres, l'argent lui provenant de consultations lui restant dûes par ses précédents malades de Londres. Maintenant on le presse de régler les 10 dernières livres qu'il ne pouvait pas payer. Il se demande si la vente des derniers vêtements qu'il possède lui rapportera suffisamment d'argent, quand il reçoit un chèque du montant exact de la part d'un malade qu'il avait soigné et guéri, à Londres, de nombreuses années auparavant et qui, sur le moment, n'avait pas pu lui régler la somme qu'il lui devait. La lettre a voyagé pendant des semaines alors que cette

personne vit à l'étranger et que Bach a souvent changé d'adresse, mais elle arrive à point nommé pour qu'il règle sa dette.

Au Pays de Galles, il passe de longues journées à parcourir les montagnes, parlant seulement aux bergers qu'il rencontre, méditant sur la tâche qui lui reste à accomplir et sur les remèdes qui restent à découvrir.

Il voit clairement l'ensemble du travail qui l'attend et comprend que la route à parcourir ne sera pas des plus aisées. Le nouveau système thérapeutique, le nouveau savoir qu'il a acquis, est révolutionnaire au regard des normes couramment admises, et il aura de grandes difficultés à convaincre la majorité du public de sa validité, et même beaucoup y feront obstacle et s'y opposeront.

La preuve indubitable de la valeur de ses découvertes réside dans les résultats. Il a déjà apporté cette preuve avec les cas de malades que les remèdes floraux ont guéris de pathologies apparemment sans espoir, de celles qui durent des années malgré les nombreux traitements essayés.

Quand il est temps pour lui de quitter le Pays de Galles, il s'aperçoit qu'il n'a pas assez d'argent pour payer son retour en train à Londres mais, comme cela lui arrive souvent, dans les deux jours qui suivent, il reçoit une lettre d'un malade reconnaissant qui contient assez d'argent pour subvenir à ses besoins. Alors, il descend vers le Sussex où, presque immédiatement, il tombe par hasard sur Violette d'Eau qui pousse sur les digues, près de Lewes. Elle pousse à profusion ; ses feuilles ressemblent à celles de fougère, déployées en rosette, soutenant, au-dessus de l'eau ses tiges minces et ses fleurs mauve pâle. Il sait qu'elle est l'un des remèdes qu'il recherche.

Il extrait les vertus thérapeutiques des fleurs par la méthode solaire de préparation et démontre que c'est le remède qui s'adresse aux personnes calmes, réservées, qui préfèrent souffrir seules et supporter leurs ennuis en silence.

Du Sussex, il s'en va à l'aventure vers la vallée de la Tamise, où il séjourne quelques semaines dans un petit village au bord du fleuve, à quelques kilomètres de Wallingford, dans le Berkshire ; il observe les plantes aquatiques, passe de longues journées dans un bachot*, se promène dans les collines des

* Bachot : bateau qui se conduit à la perche.

Chilterns et le long des chemins de campagne. Il sait, par cette extraordinaire intuition qu'il possède, que l'un des derniers d'automne, et que ce sera celui du douie qui affecte ceux qui se découragent et se dépriment trop aisément.

On est alors en juillet et il est trop tôt pour la fleur, bien qu'il ait découvert la plante en feuilles, sur les collines au-delà du village de Ewelme, dans l'Oxfordshire et, espérant la trouver à Cromer où tant de remèdes ont été préparés, il y retourne pour explorer la campagne alentour sur des kilomètres, en vain. Ce n'est que tard en Septembre qu'il trouve par hasard la plante en fleurs, à flanc de colline, près du sinieux Chemin des Pélerins*, dans le Kent, et il prépare immédiatement la «reintu-

re» à partir des fleurs.

Bach possède maintenant onze des douze remèdes, mais alors que l'éti s'achève presque, il sait qu'il ne pourra pas trouver le douzième remède cette année-là, et il revient à nouveau à Cromer pour l'hiver où il passe des mois à soigner des malades en obtenant des résultats toujours meilleurs.

En 1932, avec le retour du printemps, sa nervosité revient aussi et, comme ses nombreux amis et malades n'ont pas cessé de lui demander de revenir à Londres et d'y exercer à nouveau, il décide de voir s'il pourrait supporter la ville pendant quelques mois jusqu'à ce que le moment soit venu de partir à la recherche du dernier remède pour compléter la série de douze.

Il prend un cabinet dans Wimpole Street, où il n'aurait pas tardé à être submergé par le travail, mais il trouve le manque d'air et d'espace de la ville insupportable pour lui. Le bruit et les foules nuisent tant à sa sensibilité aiguë sur tous les plans qu'il souffre beaucoup et tombe malade psychologiquement et physiquement.

C'est seulement dans la tranquillité et la paix relatives des parcs qu'il trouve un soulagement et il s'assoit pendant des heures sous les arbres de Regent's Park jusqu'à ce que son esprit et son corps retrouvent force et vitalité.

Pendant les heures passées dans Regent's Park, il écrit un petit livre, *Libère-toi Toi-même*, qui explique d'une manière

* Chemin des Pélerins : Pilgrims' Way.

simple et pratique comment l'homme peut apprendre à suivre son intuition ; et comment, en faisant confiance à cette connaissance intérieure, il serait guidé dans le détail de sa vie terrestre, saine, heureuse et utile. Une description des remèdes qu'il a découverts, avec leur emploi, y figure.

Il sait que ce dernier remède sera l'un des plus importants. C'est celui qui doit combattre l'état de terreur chez ceux qui sont en danger ou éprouvent une détresse aiguë. Un incident qui survient peu de temps avant qu'il ne quitte Londres lui fait comprendre la nécessité impérieuse d'un tel remède.

Il a été appelé auprès d'une malade qui a fait une soudaine hémorragie et qui se trouve dans un état grave. Lorsqu'il la voit, elle est épuisée et continue à vomir du sang. Elle est terrifiée ainsi que ceux qui l'entourent, ne sachant quoi faire.

Bach s'approche d'elle et, mettant sa main sur son épaule, lui dit : «Pourquoi ? Qu'y a-t-il ? Vous serez bientôt rétablie. Allez-vous et dormez». Le saignement s'arrête instantanément et elle dort pendant trois heures. En se réveillant, elle mange, fume une cigarette et, dans l'après-midi, marche à l'extérieur de la maison.

Dans des cas tels que celui-ci, quand les choses tournent au désespoir dans des moments de panique et d'urgence, le remède de la terreur sera d'une valeur inestimable.

Le pouvoir de guérison instantanée de Bach lui est personnel : il lui tarde de monter aux autres qu'ils peuvent aussi posséder les mêmes capacités, mais à ce moment-là, il ne sait pas comment faire. Il peut toutefois trouver et leur donner un agent physique, un remède à base de plantes, qui agira dans le même sens.

En se promenant dans la campagne près de Westerham, dans le Kent, il erre au hasard en retournant vers le champ où il a découvert la Gentiane d'automne l'année précédente. Le

sol est maintenant tapissé des fleurs jaune d'or de la petite Hélianthème sauvage, et il sait qu'elle est le remède à la terreur, car il est guidé par ce même savoir intérieur qui inspire au musicien l'écriture de ses mélodies, et au poète ses vers.

La «teinture» tirée des fleurs d'Hélianthème achève la série de remèdes qu'il dénomme «Les Douze Guérisseurs», et il repart à Cromer pour les mois d'hiver où il acquiert une conviction renforcée de la valeur de sa méthode thérapeutique par les excellents résultats qu'il obtient.

CHAPITRE XV

HIVER 1932. CROMER. CORRESPONDANCE AVEC LE CONSEIL DE L'ORDRE DES MÉDECINS. COMPTES RENDUS DES CAS TRAITÉS AVEC LES TROIS REMÈDES: VIOLETTE D'EAU, HELIANTHÈME ET GENTIANE

Comme le corps médical est lent à admettre les nouveaux concepts de guérison et l'emploi de remèdes si simples, Bach décide d'étendre la connaissance de sa méthode thérapeutique au grand public, aux malades eux-mêmes, et de décrire les remèdes et la manière de s'en servir ainsi que les indications d'une façon si pratique et si simple que même ceux qui n'ont aucune connaissance du corps humain, ni de la maladie puissent comprendre.

Il commence par écrire des articles pour les journaux et différentes revues, mais il a du mal à les faire admettre ; il se résout finalement à faire paraître une brève annonce dans les plus grands quotidiens, espérant ainsi porter les remèdes floraux à la connaissance de quelques lecteurs. Il est conscient du fait que cette manière de procéder peut le conduire à voir son nom radié du Conseil de l'Ordre des Médecins par son Secrétaire, mais cela n'a, à ses yeux, qu'une portée limitée aussi longtemps qu'il peut faire connaître ses découvertes au profit des malades.

L'annonce est expédiée en temps utile à quatre quotidiens ; deux d'entre eux la lui retournent en lui demandant s'il sait que cela peut lui valoir des ennuis avec le Conseil de l'Ordre, mais deux autres la font paraître et il reçoit de nombreuses lettres provenant de personnes qui lui demandent plus de détails.

Peu après la parution de l'annonce, le Conseil de l'Ordre lui écrit en lui demandant des explications, et la correspondance suivante s'établit entre eux.

26 novembre 1932

Cher Monsieur,

Mon attention a été attirée par l'annonce suivante parue dans le Northern Daily Telegraph du 24 novembre 1932 :

Guéris-toi Toi-même. Il existe en Angleterre des plantes d'un grand intérêt à la portée de tous. Renseignements gracieusement fournis. Dr Bach, M.B., B.S., D.P.H., B., P., L., A., S.*.

Je serais heureux de savoir si vous êtes au courant de cette annonce et si elle a été insérée avec votre autorisation. Je joins un formulaire au cas où vous souhaiteriez signaler un changement d'adresse.

Fidèlement vôtre,

Le Secrétaire du Conseil de l'Ordre.

Ce à quoi Bach répond en déclarant qu'il ne souhaite pas signaler de changement d'adresse, en suite de quoi il reçoit la lettre suivante, datée du 30 novembre 1932 :

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 29 novembre. Je joins une copie de l'Avertissement du Conseil, à propos de la publicité ayant pour but de se faire une clientèle, et je souhaiterais savoir si vous avez des remarques à adresser à ce sujet, au regard du procédé que vous utilisez, qui se trouve être en contravention avec cet Avertissement, et qui en conséquence vous expose à une action ultérieure du Conseil.

Fidèlement vôtre,

Le Secrétaire.

La réponse de Bach est laconique :

2 décembre 1932

Cher Monsieur,

L'annonce avait pour but le bien public qui, je crois, est le but de notre profession.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Edward Bach.

* Voir note *infra* page 17

3 décembre 1932

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 2 décembre et je souhaiterais savoir si vous avez l'intention de continuer à faire paraître des annonces dans la Presse, ou si la remarque sur laquelle j'attirais votre attention n'était qu'un cas sans suite.

Fidèlement Vôtre,

Le Secrétaire

Bach ne répondit pas à cette lettre et reçut un autre rappel une semaine plus tard :

9 décembre 1932

Cher Monsieur,

Je m'aperçois que je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre du 3 décembre vous demandant si vous aviez l'intention de continuer à faire paraître des annonces dans la presse et je serais heureux que vous vouliez bien considérer la chose avec attention et me répondre.

Fidèlement vôtre,

Le Secrétaire.

12 décembre 1932

Cher Monsieur,

Je m'efforce seulement de faire connaître, au grand public anglais, des plantes qui possèdent des propriétés thérapeutiques qui ne présentent aucune toxicité et peuvent être employées par tous.

Le compte-rendu concernant ces plantes a été publié dans des rapports médicaux et présenté au corps médical. Si je considère que des articles dans la presse ou des annonces sont nécessaires, je serai contraint d'employer ces procédés.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Edward Bach.

13 décembre 1932

Cher Monsieur,

Je dois accuser réception de votre lettre du 12 décembre qui sera présentée devant les autorités du Conseil en temps utile.

Fidèlement vôtre,

Le Secrétaire.

Pendant quelques mois, il n'y a pas d'autre échange de correspondance, jusqu'à ce que, le 11 avril 1933, Bach reçoive la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Mon échange de lettres avec vous en novembre dernier, à propos de votre annonce parue dans le Northern Daily Telegraph du 24 novembre 1932, a été présenté devant la Juridiction des Cas Pénaux du Conseil lors de sa réunion du 10 courant.

J'ai reçu pour consigne de vous dire que vous devriez tenir le plus grand compte de l'Avertissement du Conseil de l'Ordre à propos de la publicité, Avertissement dont un exemplaire vous a déjà été envoyé car, si elle était enfreinte, vous vous exposeriez à une sommation à comparaître devant le Conseil pour répondre d'une accusation.

Fidèlement vôtre,
Le Secrétaire.

Bach ne répond pas et oublie tout cela jusqu'au mois de novembre suivant, où il reçoit à nouveau une lettre du Conseil de l'Ordre des Médecins :

2 novembre 1933

Cher Monsieur,

J'ai reçu consigne du Président du Conseil de vous avertir que l'attention des autorités du dit Conseil a été attirée sur votre manquement à répondre à la lettre du Secrétaire du 11 avril 1933, qui vous était envoyée au nom de la Juridiction des Cas Pénaux du Conseil.

Je dois en conséquence vous réitérer l'Avertissement transmis par cette lettre, c'est-à-dire que vous deviez consulter attentivement le paragraphe 6, alinéas (a) de l'Avertissement émis par le Conseil, concernant la publicité faite par des praticiens diplômés, selon laquelle toute contravention à ses dispositions vous expose à être sommé à comparaître devant le Conseil pour répondre d'une accusation.

Une autre copie de l'Avertissement est jointe à la présente, ainsi qu'un exemplaire de la section 14 de la Loi sur l'Exercice de la Médecine, de 1858.

Il ressort de ce texte que je suis dans l'obligation de vous demander si vous avez cessé d'exercer, ou si vous avez changé

d'adresse ; et de vous avertir que si aucune réponse à cette lettre n'est parvenue dans le délai légal, votre nom sera radié du Registre du Conseil de l'Ordre.

Je reste, Monsieur,
Votre dévoué Serviteur
Le Secrétaire.

4 novembre 1933

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 2 novembre, je déclare que je n'ai pas cessé d'exercer, et que de même, je ne souhaite pas changer mon adresse actuelle, B..., P..., L..., A..., S..., celle-ci a été enregistrée au cours de la correspondance que j'ai eu avec Mr... dans une lettre du 28 novembre 1932.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.
Edward Bach.

C'est la fin de la correspondance, et Bach ne reçoit plus de lettres du Conseil de l'Ordre des Médecins jusqu'en 1936, trois ans plus tard.

Edward Bach est hardi en toutes choses, en particulier lorsque des contraintes perturbent son travail. Quand il est convaincu de la valeur d'une découverte qui profiterait aux malades, il ne tolère aucun obstacle sur son chemin ; aucune perte de prestige personnel, aucun découragement ou septicisme de la part des autres ne peut l'empêcher d'employer tous les moyens en son pouvoir pour faire connaître sa découverte.

L'hiver 1932 lui amène beaucoup de patients, qu'il soigne uniquement avec les douze remèdes floraux, les employant soit isolés, soit associés, selon ce qu'indiquait l'humeur ou l'état émotionnel du moment.

Avec Hélianthème, Violette d'Eau et Gentiane, les trois remèdes qu'il a découverts cette année-là, il obtient immédiatement d'excellents résultats, comme en témoignent clairement les quelques cas rapportés ci-dessous :

Une femme d'environ quarante ans ressent des douleurs imprécises dans l'abdomen depuis trois semaines, accompagnées d'une inflammation rapide des ganglions de l'aîne, des aisselles et du cou. A l'examen, on perçoit de grosses indurations dans l'abdomen, et la numération globulaire révèle une leucémie aiguë. Naturellement, le pronostic est extrêmement grave.

La malade, qui comprend qu'elle est atteinte d'une affection maligne, est terrorisée et songe secrètement au moyen le plus commode de se suicider.

L'extrême gravité de la maladie et la terreur qu'elle ressent dictent le remède, Hélianthème, qu'elle prend pendant dix jours ; puis elle note une diminution de la douleur abdominale ainsi qu'une réduction de la taille des ganglions.

L'attitude de cette patiente change alors ; elle est encouragée par l'amélioration et, le sombre pronostic, ainsi que la terreur que lui inspirait la mort ont disparu. Elle éprouve maintenant la crainte modérée que l'amélioration ne soit trop belle pour être vraie, d'où la prescription de Muscade pendant environ deux semaines. A l'issue de cette période, son état est normal et elle va parfaitement bien depuis qu'elle a été traitée en 1932, soit depuis quatre ans.

Un enfant de huit ans s'est enfoncé une épine dans le gros orteil du pied gauche. Un petit abcès s'est formé, qui a vite guéri. Une semaine plus tard, un dimanche, un ganglion douloureux enfle dans l'aîne ; l'enfant se sent mal, et le médecin appelé prescrit le lit et des fomentations (application thérapeutique de la chaleur).

Le mercredi suivant, son état empire brutalement. Le médecin vient à nouveau et prescrit l'hospitalisation en vue d'une intervention, mais le père refuse d'envoyer l'enfant à l'hôpital. Le médecin déclare que le cas est trop grave pour opérer à domicile.

Bach voit l'enfant, pour la première fois, vers 20 heures, ce mercredi. Il présente une grosseur d'un diamètre de sept centimètres dans l'aîne ; la peau qui la recouvre est rouge-bleuâtre, l'enfant malade a de la fièvre et un pouls rapide, ses yeux sont creux. Le cas paraît grave.

Il est très agité et pleurniche en réclamant continuellement sa mère. C'est une urgence caractéristique, d'où la prescription des trois remèdes suivants : Aigremoine pour l'agitation, Chicorée pour l'irritabilité et le désir de présence, et Hélianthème pour l'urgence. Il les prend toutes les demies-heures.

A 22 heures, l'enfant commence à délirer. On continue à lui donner des doses et, vers 3 heures du matin, il tombe dans un sommeil qui dure quatre heures.

Au matin, le jeudi, une amélioration de l'état général apparaît et l'inflammation n'est plus aussi sensible, ni si rouge. En raison du délire de la nuit précédente, Clématite est ajoutée aux trois autres remèdes et administré toute la journée.

Le jeudi soir, on observe une amélioration générale et le sommeil de la nuit est paisible. Le vendredi matin, l'amélioration est plus marquée, aussi bien sur le plan général que local.

Toute urgence et toute irritabilité ont disparu, si bien qu'on cesse de lui donner Hélianthème et Chicorée. L'enfant est toujours agité, évidemment faible et abattu, aussi, continue-t-on de lui donner Aigremoine et Centaurée.

Le dimanche, l'enfant reste dehors toute la journée ; le lundi, il est à la plage et court en jouant avec son cerf-volant.

Un homme de trente-huit ans présente un grave rhumatisme depuis cinq semaines. Quand il est examiné pour la première fois, chacune de ses articulations est enflée et sensible au toucher ; il souffre beaucoup, se tourne et se retourne dans son martyr, incapable de rester tranquille.

Il prend Aigremoine toutes les heures pendant vingt-quatre heures, quand une nette amélioration se manifeste ; toute douleur et inflammation a disparu, sauf dans une articulation de l'épaule. Le malade est plus calme et moins anxieux. On poursuit le traitement avec Aigremoine pendant six heures, et il dort quatre heures. Au réveil, toute douleur a disparu.

L'étape suivante est celle de la crainte ; crainte que la douleur ne revienne, peur de remuer dans le cas où cela provoquerait une récurrence. Pour cette raison, il prend Muscade. Le jour suivant, le malade est debout, habillé et rasé.

Mais, malgré le bon résultat, il se sent déprimé et découragé. En raison de son humeur, on lui fait prendre Gentiane et le troisième jour suivant la première dose d'Aigremoine, il va et vient à l'extérieur ; il se rend au cinéma et au café proche.

Une femme souffre de rhumatisme aigu depuis deux ans et a passé tout ce temps en clinique ou à l'hôpital. Quand elle est examinée pour la première fois, ses mains sont très raides et douloureuses, ses chevilles ont doublé de volume, et elle est tout juste capable de marcher. De plus, ses épaules, son cou et son dos lui font mal.

C'est une de ces femmes au caractère d'une exquise douceur, calme et courageuse ; elle a supporté son mal avec une patience et une force d'âme étonnantes. C'est l'indication claire de Violette d'Eau, qu'elle prend pendant deux semaines ; il s'ensuit un mieux très net.

Au bout de quatre semaines, la malade peut parcourir trois kilomètres à pied, mais se sent instable et hésitante. Elle prend alors le remède Scléranthe pendant quelques jours. Succède une période marquée par une légère impatience et le désir de retourner chez elle et de tout faire elle-même, ce qui indique Impatiens.

Après huit semaines de traitement, la malade parcourt huit kilomètres à pied, peut remuer ses mains librement, ne souffre plus et, à l'exception d'une légère raideur et d'une enflure résiduelle de la cheville droite, est complètement rétablie.

CHAPITRE XVI

1933. MARLOW. CROMER. L'IMPRESSION DU LIVRE *LES DOUZE GUÉRISSEURS*. DÉCOUVERTES ET PRÉPARATION DES REMÈDES APPELÉS *LES QUATRES AUXILIAIRES*

Maintenant qu'il a découvert les remèdes qui s'adressent aux douze groupes ou profils caractérologiques, et qu'il a apporté la preuve de leur valeur, Bach commence à penser à une autre série, et il décide de quitter Cromer et les malades qui ont occupé une si grande part de son temps, et d'aller ailleurs afin de ne pas être dérangé dans la poursuite de ses recherches.

Il quitte Cromer en Janvier 1933, se rend d'abord à Eastbourne, puis à Marlow, sur la Tamise, où il séjourne plusieurs semaines.

Là, en premier lieu, il peut faire porter sa réflexion sur les profils et les états émotionnels auxquels s'adresseront les nouveaux remèdes, car il n'a laissé aucune adresse où lui écrire et, jusqu'à maintenant, personne n'a découvert où il était.

Il sait que ceux-ci s'adresseront aux états d'humeur qui sont devenus plus permanents que ceux du premier groupe. Ils seront indiqués chez ceux qui en sont arrivés à penser que rien ne peut plus être fait pour eux et chez ceux qui ou bien espèrent, ou bien luttent encore et pensent qu'ils doivent se résigner à leurs handicaps et adapter leur existence et leur personnalité en conséquence, jusqu'à ce qu'ils aient partiellement ou totalement perdu leur propre individualité. Ces remèdes s'adresseront à ceux chez qui, malades depuis longtemps, l'irritabilité, le désespoir ou le souci excessif d'eux-mêmes sont presque devenus une part de leur personnalité.

Bach sent que les remèdes nécessaires au soulagement de tels états d'humeur doivent être extrêmement puissants et qu'il doit les découvrir parmi les fleurs de ces plantes, buissons et

arbres qui poussent ensemble, en colonies ou en massifs importants, et qui frappent l'œil par l'éclat de leurs couleurs, leur beauté et leur port. L'énergie concentrée et emmagasinée dans ces plantes et ces arbres confèrera aux remèdes la renfermant le stimulus indispensable pour sortir le malade du tunnel ou de l'ornière, ou encore de l'état de résignation auquel il s'est habitué.

Bach découvre bientôt le premier remède de cette série en la fleur d'Ajonc, arbuste qui pousse en colonies nombreuses sur les terrains communaux et sur les flancs des collines, dont les myriades de fleurs dorées remplissent l'air d'un parfum pénétrant au printemps et au début de l'été ; il en extrait les propriétés thérapeutiques par la méthode solaire de préparation. Il prélève les fleurs sur les arbustes situés à la périphérie du massif d'ajoncs et, de-ci de-là à l'intérieur de ce dernier, recueillant l'énergie du massif entier.

Il découvre que l'Ajonc est le remède indiqué chez ceux qui ont été malades si longtemps qu'ils désespèrent guérir, et qui ont interrompu tout effort pour améliorer leur état, et qui ne cherchent d'autre soutien que si leur entourage les y pousse.

Il a préparé le remède juste avant Pâques et, à partir de ce moment, Bach n'a que peu de loisirs pour procéder à d'autres recherches. Car on a découvert où il réside, et de nombreux malades lui écrivent et viennent le voir. Entre les moments où il les reçoit et ceux où il s'occupe de son abondant courrier, il rédige le manuscrit du livre «Les Douze Guérisseurs», dans lequel il décrit les premiers remèdes qu'il a découverts, les humeurs ou états émotionnels qu'ils soulagent, ainsi que les indications détaillées pour la préparation, la prescription et la posologie.

Le manuscrit est imprimé localement sous la forme d'une plaquette, et il décide de vendre l'exemplaire quelques pennies pour que tous puissent l'acheter et profiter des remèdes floraux. Il espère ainsi couvrir les frais d'impression de la plaquette car, comme d'habitude, il n'a pas beaucoup d'argent de côté ; mais il ne le fera jamais : il envoie des exemplaires à tous ceux qui en demandent, et oublie toujours de réclamer les deux pennies en échange.

Il a découvert que le remède suivant de la nouvelle série réside dans les minuscules fleurs femelles du Chêne, qui renferment les propriétés thérapeutiques nécessaires à ce type de

tempérament qui poursuit la lutte malgré les difficultés, ne perdant jamais l'espoir et ne renonçant devant aucun effort – l'attitude opposée à celle d'Ajonc, qui désespère et abandonne la lutte.

Il décide de préparer ce remède avec les fleurs des chênes qui poussent autour de Cromer, où il revient en avril 1933 pour y séjourner jusqu'en février de l'année suivante.

Pendant cette période, il découvre et prépare les autres remèdes qui doivent constituer la série de quatre qu'il dénomme «Les Quatre Auxiliaires».

La fleur de Chêne est dynamisée en mai par la méthode solaire ; les fleurs sont prélevées dans l'important bouquet d'arbres qui poussent autour du site de l'ancien camp romain de Felbrigg, près de Cromer.

Ce n'est pas avant l'automne de cette année-là qu'il découvre les deux derniers remèdes de cette série, Bruyère et Eau de Roche.

Entre temps il soigne les malades et poursuit la démonstration de la valeur des remèdes floraux. Il réussit à définir les indications des deux derniers.

A cette époque, beaucoup de gens en Angleterre et à l'étranger emploient les remèdes floraux de Bach, et ce avec d'excellents résultats. Bach sent qu'il a eu raison de placer ses découvertes entre les mains du grand public autant que de les faire connaître au corps médical.

La simplicité même de la méthode de traitement, l'innocuité des remèdes, associées à leurs puissantes propriétés thérapeutiques, plaisent aux nombreux malades qui ont souffert si longtemps et dépensé tant de temps et d'argent, cherchant vainement un soulagement.

Pour que les remèdes floraux soient disponibles et pour que tout le monde puisse se les procurer, Bach a présenté des coffrets complets de «teintures-mères» à deux grands pharmaciens londoniens, ne demandant rien en retour pour lui-même, mais en insistant sur leur vente aussi peu chère que possible.

Le nouveau remède qu'il recherche s'adresse à ceux qui détestent être seuls et ne sont heureux qu'au milieu des autres ; ils aiment beaucoup parler et discuter de leur malaises et de leurs affaires avec quiconque se trouve à leur portée.

Un jour, il demande à quelqu'un, chez qui ces traits de caractère sont assez prononcés, quel arbre ou quelle plante

l'attire le plus dans la Nature, la réponse vient sans hésitation : «Quand je vois la bruyère en pleine floraison, cela me coupe presque le souffle. J'oublie que j'existe et ne puis que me tenir là et regarder, ébahi».

Bach met les propriétés thérapeutiques de la Bruyère à l'épreuve et découvre que la plante détient le pouvoir de soulager ce type de personne, si bien qu'il fait un voyage-éclair au Pays de Galles et là, non loin de l'endroit où il a découvert Muscade et Impatiens, il prépare la Bruyère par la méthode solaire de dynamisation.

Au même moment, il prépare également le quatrième remède. Eau de Roche, à partir de l'eau d'un vieux puits oublié, qui a été, en des temps reculés, renommé pour ses vertus curatives.

Il démontre que ce dernier s'adresse à ceux dont l'idéal et les principes rigides les amènent à se réprimer, à se refuser, en partie, ce qui est nécessaire à leur santé et à leur bien-être.

Il repart pour Cromer avec les «teintures» de ces deux remèdes et les utilise immédiatement avec d'excellents résultats sur des malades qui jusqu'ici n'ont tiré que peu de profit des traitements.

Une femme de trente ans souffre d'asthme depuis de nombreuses années, et quand il la voit, elle se remet tout juste d'une dépression nerveuse.

Elle est encore déprimée et à perdu tout espoir de guérison aussi bien de son asthme que de son état général. Elle craint beaucoup de ne plus pouvoir travailler pour gagner sa vie, ce qui lui est nécessaire.

Le désespoir indique Ajonc, et la peur de perdre son travail, Muscade. On lui donne le premier flacon de remèdes le 22 avril 1933 et, en quelques jours, une légère amélioration de son état général et de son moral se manifeste. Les mêmes remèdes sont prescrits le 15 mai, suivis de progrès sensibles. Elle se sent capable de retravailler, dort et mange mieux, sa respiration est plus facile ; elle n'a pas eu d'autres attaques graves.

Son état varie d'un jour à l'autre : un jour, elle se sent beaucoup mieux, le suivant, elle retombe dans le désespoir et s'intéresse moins à son travail ; aussi, le 25 mai, on lui donne Ajonc, Scléranthe et Clématite, en fonction de ces indices. Scléranthe pour le manque d'équilibre et Clématite, pour la

perte d'intérêt. Cette prescription est répétée jusqu'à la fin du mois de juin, où elle se sent très bien ; elle n'a pas eu de crises d'asthme depuis les six dernières semaines.

En décembre de cette même année, elle a une nouvelle crise et prend un autre flacon de remèdes. Jusque là, son état général a été bon et elle a travaillé tout le temps.

Une jeune femme de vingt-deux ans souffre des pieds, et elle ne parvient pas à obtenir de soulagement. Son activité nécessite la station debout et le piétinement dans la maison. Comme rien ne semble soulager la douleur, elle ne manifeste aucune joie de vivre et accomplit sa tâche sans s'y intéresser.

Comme remède, elle prend Ajonc et Clématite, ainsi qu'une lotion des mêmes remèdes pour baigner ses pieds, ce qui la soulage en quelques jours. On lui donne d'autres flacons de composition identique, ce qui fait disparaître complètement la douleur ; depuis elle n'a pas eu de rechute.

Un homme de quarante ans a une verrue à l'aspect repoussant sur le front qui le gêne beaucoup. Il est d'un caractère gai, tout heureux lorsqu'il est entouré de camarades auxquels il peut parler de ses affaires et de sa santé. Cet état d'humeur indique Bruyère, remède qui lui est donné en lotion. Dans les trois semaines qui suivent la première application, la verrue a totalement disparu, sans laisser aucune trace sur la peau.

Une femme entre deux âges est sujette à des accès dépressifs marqués qui affectent son état de santé général. Elle dort mal, n'a pas d'appétit et perd rapidement du poids. Elle fait tout pour améliorer son état, lutte contre l'apathie et la dépression, tente d'oublier ses maux dans le travail. Elle a tendance à être dure avec elle-même, ne s'autorisant que peu de distractions, et possède un idéal et des principes rigides.

Ses efforts pour aller mieux et pour combattre ses difficultés indiquent le remède Chêne ; l'apathie et la perte d'intérêt pendant les crises dépressives, Clématite ; ses principes rigides et sa détermination, Eau de Roche.

Elle est ravie des résultats obtenus avec le premier flacon de ces remèdes. Les accès dépressifs sont plus rares et elle s'en libère plus facilement lorsqu'ils surviennent ; elle se sent physiquement plus forte, mange et dort mieux.

La prescription est répétée trois fois pendant les deux mois suivants et, ce délai écoulé, elle s'estime guérie. Elle est joyeuse et s'intéresse à son travail, mange et dort normalement, commence à goûter les plaisirs simples qu'elle s'était refusée jusqu'à maintenant.

Une femme âgée souffre depuis un certain temps de tuberculose dans les deux hanches. On ne lui donne que peu d'espoir quant à un soulagement, et on lui recommande de ne pas essayer de s'asseoir dans son lit sous peine de graves conséquences et d'importantes douleurs.

Elle a un caractère gai, fait peu de cas de la souffrance qu'elle endure ; mais elle est d'un tempérament vif, agité et s'énerve en raison de son impuissance et de son immobilité.

La dissimulation joyeuse de sa douleur physique indique Aigremoine, et l'impatience, le remède Impatiens ; elle prend d'abord ces deux-là, au début du mois de mai 1933.

Après quelques doses, la douleur intense diminue, et au cours des trois semaines suivantes, pendant lesquelles elle continue à prendre de fréquentes doses des deux mêmes remèdes, la douleur disparaît totalement. Elle commence à reprendre des forces, le soulagement de la douleur lui permettant de dormir et de se reposer.

C'est alors qu'elle rechute légèrement et que la douleur revient ; elle se décourage et désespère d'obtenir un résultat permanent. Cet état de désespoir indique Ajonc, qu'elle prend pendant deux semaines, quand l'amélioration se manifeste à nouveau ; la douleur disparaît et elle se sent assez forte pour s'asseoir dans son lit, ce qu'elle fait chaque jour plus longtemps.

Ses progrès l'encouragent et la transportent de joie au point qu'elle fait tout pour aller mieux, et qu'elle combat toute pensée sceptique ou dépressive. Elle prend alors le remède Chêne, et cela pendant trois mois jusqu'à ce qu'en août 1933, son état se soit si bien amélioré qu'elle peut quitter son lit et marcher dans la pièce avec des cannes.

Elle continue de prendre Chêne jusqu'à ce qu'en octobre elle soit capable de marcher sur de courtes distances à l'extérieur. Elle ne ressent que peu de gêne et sur le plan psychique, elle est paisible et heureuse.

Malheureusement, la malade est alors perdue de vue, mais la dernière fois qu'elle a consulté, au lieu d'être une impotente

contrainte de garder la chambre et souffrant intensément, elle peut se laver et s'habiller elle-même, ainsi qu'aller et venir dans un confort relatif.

CHAPITRE XVII

1933 – 1934. LA DERNIÈRE ANNÉE À CROMER. PARUTION DU LIVRE *LES DOUZE GUÉRISSEURS ET LES QUATRE AUXILIAIRES. PRÉPARATION DES REMÈDES AVOINE, OLIVE ET VIGNE*

Bach a maintenant découvert quatre remèdes de la nouvelle série : Ajonc, Chêne, Bruyère et Eau de Roche ; et bien qu'il sente que trois autres seront nécessaires pour achever la série, il décide de publier ses découvertes, donnant une description détaillée de l'emploi et de la préparation des douze premiers remèdes et des quatre découverts récemment.

Il se met donc à rédiger le manuscrit du livre *Les douze guérisseurs et les quatre auxiliaires*, qui est édité dans sa forme actuelle en 1933.

Il a déjà réussi à définir les profils ou états émotionnels dans lesquels les trois nouveaux remèdes seront indiqués et il sait quelles plantes et arbres répondent à ces besoins.

Un remède est nécessaire pour donner une inclination claire et précise à ceux chez qui l'ambition, la volonté de vivre pleinement leur vie manquent ou bien sont insuffisantes ou hésitantes. Etant donné qu'il a acquis la conviction, par sa connaissance étendue de la nature humaine et par ses propres expériences qu'un but précis dans l'existence, un vif intérêt pour une activité ou quoi que ce soit, une vivacité d'esprit et un plein éveil à la vie en général sont vitaux pour le bonheur et la santé de chacun, ce remède revêtira une importance majeure.

Tant de gens manquent d'intérêt dans la vie quotidienne, ou exécutent une tâche peu épanouissante qui ne leur convient pas, vivant presque dans un état de coma, et accomplissant leur tâche d'une manière monotone, répétitive ; cet état mental affecte inévitablement leur santé physique à un certain moment de leur existence, minant leur vitalité et leurs forces.

Le manque d'intérêt et de détermination se voit non seulement chez les personnes âgées, mais aussi chez les jeunes. Nombreux sont ceux qui ont de l'ambition et un idéal, mais qui en ont été détournés, ou qui ignorent quelle forme d'activité leur conviendrait, et qui se laissent persuader par autrui ou par les circonstances, de vivre une existence dépourvue de tout intérêt pour eux.

Lorsqu'ils sont malades, les patients répondant à ce profil se montrent peu stimulés par un rétablissement et ne font que peu d'efforts pour guérir. Leur manque de coopération et de volonté pour aller mieux est un véritable handicap à leur guérison et, jusqu'alors, on n'a découvert que bien peu de chose pour les aider.

Bach sait que la plante renfermant les propriétés thérapeutiques requises pour aider cet état mental à se dissiper est la Folle Avoine.

Le second remède sera indiqué chez les sujets qui vivent pleinement leur existence mais qui en arrivent à être si exténués et affaiblis par leurs expériences et leurs souffrances qu'ils n'ont plus la force de continuer ; Bach démontre que la fleur de l'Olivier renferme la vie, la chaleur et l'énergie nécessaires pour re-dynamiser ces patients et leur rendre la santé.

Enfin, le remède indiqué chez les sujets compétents, décidés, conscients de leurs ambitions et qui les réalisent, qui ont vécu beaucoup d'expériences et qui, sûrs d'eux-mêmes en toutes choses, essaient de convaincre les autres de suivre leur exemple, réside dans la fleur de la Vigne.

Il trouve la Folle Avoine, le dernier remède, au mois d'avril suivant, après qu'il ait quitté Cromer pour le petit village de Sotwell, dans le Berkshire. Là, il trouve l'Avoine poussant dans les haies des chemins du village et, par une journée sans nuages du mois de mai, il en dynamise les fleurs.

Bach passe le reste de l'hiver 1933 et le début du printemps 1934 à Cromer, et soigne des malades tout en acquérant une bien meilleure connaissance des nouveaux remèdes.

Il prépare une association de trois d'entre eux à employer dans les urgences, en cas d'accident, de chocs, de perte de conscience, de douleur intense, de peur et de panique ; il l'appelle Remède de Secours, et emporte toujours un flacon du mélange dans sa poche.

méthode, et à reconnaître son génie comme herboriste, qualifi-
catif qu'il affectionne tant.

Bach espère leur montrer que ses découvertes récentes sont
d'une bien plus grande portée ; que les cas désespérés, incu-
rables, qui ne cèdent pas aux méthodes scientifiques peuvent
guérir avec les remèdes floraux ; et qu'avec son expérience
approfondie des différentes branches de la médecine, il n'a
découvert aucune méthode équivalente en résultats à celle du
traitement par les remèdes floraux.

Non seulement les malades retrouvent leur santé physique,
mais sont plus joyeux et font preuve d'un goût de vivre plus
marqué. Beaucoup viennent le voir en déclarant : « Je ne sais
pas ce que vous m'avez donné, mais je me sens si bien dans
ma peau. Je suis débarrassé de toutes ces peurs, et la vie vaut à
nouveau la peine d'être vécue. »

Une malade qui a dû porter une voilette pendant de nom-
breuses années à cause d'une grave éruption sur le visage et
sur le cou, s'empresse de venir le voir un jour en lui disant :
« Vous m'avez libérée. Je suis sur le point d'acheter la plus
belle robe de soirée décollée que je trouverai. »

Il décide aussi de continuer à faire connaître ses décou-
vertes au grand public, car de plus en plus de gens de toutes
conditions et professions, non seulement en Angleterre, mais
dans beaucoup de pays étrangers, emploient les remèdes flo-
raux et obtiennent d'aussi bons résultats que Bach lui-même.

Cette dernière constatation le réjouit, et il lui arrive souvent
d'envier les profanes, car ils sont de bien meilleurs prescrip-
teurs que lui-même. Ils peuvent se concentrer totalement sur
l'humour et les états émotionnels présentés par leurs patients
sans pensées contradictoires quant à la nature de la maladie
physique pour les gêner ; alors que lui, avec toutes ses années
de pratique médicale et scientifique, trouve parfois difficile de
chasser de son esprit les pensées concernant les complications
qui pourraient survenir, ou la gravité de la maladie, de même
que l'intrusion persistante des symptômes physiques qui ris-
quent de lui cacher les signes authentiques indiquant le traite-
ment — l'état émotionnel du malade.

Certains peuvent, peut-être, comprendre que pour un
homme qui a tant exploré les possibilités de toutes les voies de
guérison scientifique admises, il faut d'abord un grand courage

Les trois remèdes qui composent le Remède de Secours
sont Hélianthème, Clématite et Impatiens. Hélianthème pour
l'urgence, la terreur, la panique et le danger ; Clématite pour la
perte de conscience, l'évanouissement et le coma ; Impatiens
pour l'état de tension mentale qui engendre la contraction mus-
culaire et la douleur.

Plus tard, il leur ajoutera deux autres remèdes, mais il
constate que, telle qu'elle se présente, l'association de ces
trois-là est d'une valeur inestimable quand aucun autre secours
n'est disponible.

Une fois, alors qu'un homme est resté attaché au mat d'une
barge échouée pendant cinq heures, à l'occasion d'une terrible
tempête, il est transporté à terre par le canot de sauvetage. Il
délire, l'écume à la bouche, désesparé et presque gelé, et se
trouve dans un état désespéré.

Pendant son transport de la plage dans la maison proche,
Bach humecte régulièrement ses lèvres avec le Remède de
Secours et, avant que l'homme n'ait été déshabillé et envelop-
pé de couvertures chaudes, il est assis et a retrouvé tous ses
esprits, réclamant une cigarette.

On l'emmène à l'hôpital mais, après quelques jours de
repos, il est complètement remis de son horrible aventure.

Avec la découverte des trois derniers remèdes, Bach sait
que ses recherches sont provisoirement terminées ; il a perfec-
tionné la nouvelle méthode thérapeutique et possède mainte-
nant dix-neuf remèdes floraux d'une grande efficacité. Il pres-
sent que le moment est venu pour lui de s'établir quelque part
dans la campagne, pas trop loin de Londres, de se faire une
clientèle, et de dire à tous ceux qui réclament haut et fort son
retour en ville où ils peuvent le trouver et venir le voir.

Tout au long des quatre années précédentes, il a si souvent
changé de place et y a séjourné si peu de temps, que beaucoup de
ses anciens amis et malades ont perdu sa trace et que les lettres
s'égarèrent souvent, ou lui parvenaient avec beaucoup de retard.

Il souhaite également contacter ses anciens confrères et les
encourager à employer les nouveaux remèdes, ainsi que la
nouvelle méthode de diagnostic et de prescription. Quelques
amis sûrs dans le corps médical emploient déjà les remèdes
avec d'excellents résultats, mais la majorité, quoique le consi-
dérant comme un génie pour ses travaux de bactériologiste, ont
du mal à se faire à son changement de conceptions et de

et une confiance aveugle dans ses convictions pour traiter des états graves et aigus avec d'humbles plantes.

Personne ne peut réaliser pleinement de quel courage et de quelle foi il a fait preuve quand, au début de ses recherches, il s'est attaqué à de tels cas ; mais ce sont ce courage et cette foi qui lui ont permis de prouver de manière concluante la valeur de ses découvertes.

CHAPITRE XVIII

CROMER. 1930 – 1934

Les mois passés à Cromer pendant les cinq années écoulées sont, pour Bach, marqués par un grand bonheur et une grande satisfaction. La plus importante partie de son travail de recherche a été accompli là : la découverte et la préparation de huit des dix-neuf remèdes et la définition des principes du nouveau système thérapeutique. Il est reconnaissant aux mois d'hiver passés au bord de la mer, car la vie au grand air, et le fait de ne pas être dérangé, à l'écart du bruit et des foules, lui ont permis de se consacrer totalement à la tâche entreprise. Il a passé des heures à flâner par les chemins de campagne, ou le long du rivage, plongé dans ses pensées, et il est plus heureux et en meilleure santé qu'il ne l'a été de toute sa vie.

Il aime la mer et tout ce qui s'y rapporte, il ne se lasse jamais d'observer les pêcheurs au travail ou de leur donner un coup de main pour tirer les bateaux sur la grève. Profondément intuitif lui-même, il admire cette qualité chez les hommes qui vivent sur la mer et de la mer car ils se fient à leur connaissance instinctive pour les guider dans leur travail, sachant avec une telle certitude quand sortir pour poser les lignes et leurs filets, ou quand jeter leurs casiers à crabes ; certains d'entre eux se rendent d'instinct directement sur la zone de pêche, souvent à des kilomètres du rivage, là où la pêche sera la plus fructueuse.

Le pouvoir intuitif personnel de Bach s'est si fortement développé qu'à l'occasion il est capable de prédire les événements. Une fois, il avertit les pêcheurs qu'une tempête va éclater, et précise le jour – trois semaines à l'avance – leur disant de tirer leurs bateaux tout en haut du rivage, et de mettre leurs casiers à homards et leurs filets en lieu sûr ce jour-là.

Le jour qu'il a prédit, une forte tempête éclate ; ceux qui se sont souvenu de son avertissement s'épargnent beaucoup d'inquiétude, mais d'autres vivent des heures d'anxiété à

remonter leurs bateaux, beaucoup de filets et de casiers à crabes sont emportés par la mer et endommagés par la tempête.

Une nuit, il est réveillé par un rêve dans lequel il voit un de ses amis, un pêcheur, en danger. Le bateau, alourdi par une forte prise de harengs, fait eau alors que les deux hommes à son bord sont profondément endormis. Dans son rêve, Bach dit à l'un d'eux : «Réveillez-vous, réveillez-vous», et l'homme se réveille, voit le danger et fait route vers la côte, juste à temps, car l'eau monte rapidement.

Lorsque Bach se réveille, le souvenir de son rêve et la sensation de danger sont si vifs qu'il saute de son lit comme un ressort et, tout en s'habillant en hâte, descend en courant jusqu'au rivage où il voit le bateau tel qu'il était représenté dans son rêve, avançant péniblement. Il aide à le tirer sur le rivage, et un ami pêcheur lui dit : «Nous dormions quand, soudain, je me suis réveillé et j'ai vu l'eau envahir le bateau. Il était temps. Si j'avais dormi plus longtemps, nous n'aurions jamais pu regagner la côte. Comment se fait-il que vous soyez là ?»

Beaucoup de phénomènes du même ordre se produisent au cours de ces années-là. La grande compassion et le vif intérêt de Bach pour toutes choses, et à l'égard des gens, ont créé un lien entre eux et lui ; en raison de cette sympathie, il entend l'appel à l'aide de quiconque est en détresse.

Les malades lui écrivent souvent ou viennent le voir pour lui dire après, que la nuit, allongés, ne dormant pas et souffrant, il leur est apparu et à posé sa main sur leur tête ou leur bras, et qu'ils se sont endormis immédiatement.

Par une nuit de tempête, alors que les hommes du canot de sauvetage se tiennent prêts à répondre à un appel éventuel, et que l'ingénieur dort près du moteur, le faisant tourner périodiquement pour le faire chauffer, Bach marche le long du rivage, quand il entend des cris de détresse et de peur, quoique la distance soit grande, et voit distinctement un petit bateau désespérément ballotté par les vagues.

Il dit ce qu'il a entendu et où il sait que le bateau se trouve, loin au large. L'équipage du canot partirait bien à sa recherche, mais l'absence de flammes et les consignes habituelles l'en empêchent.

Bach souffre beaucoup moralement et arpente le rivage toute la nuit, car il entend encore les appels à l'aide et voit le bateau sombrer.

Le lendemain matin, l'épave d'un petit bateau est rejetée sur le rivage, quelques kilomètres plus loin, le long de la côte.

La faculté de guérison que possède Bach s'est aussi développée de façon plus prononcée, et beaucoup savent qu'ils n'ont plus qu'à venir le voir, fut-ce seulement à distance, pour sentir une vague d'énergie et de force les envahir.

Une fois, au cours de la première année qu'il passe à Cromer, alors qu'il marche dans les bois non loin du bourg, il rencontre un bûcheron à qui il demande son chemin pour retourner vers la mer. L'homme est âgé et paraît malade, puis il commence à décrire à Bach la pathologie buccale dont il souffre et combien sa langue est atteinte, au point qu'il ne peut ni manger, ni boire, ni fumer et parler aisément.

Le bûcheron ne sait pas que l'homme auquel il s'adresse est médecin ; il pense qu'il s'agit seulement d'un estivant profitant d'une promenade dans la campagne. Bach pose sa main sur son épaule, sachant bien que la maladie dont il souffre est parvenue à un stade avancé, et pour laquelle, d'ordinaire, il y a peu d'espoir de soulagement, et lui dit : «Venez me voir ; je séjourne en ville et nous boirons une pinte ensemble à votre meilleure santé».

Mais ce n'est que deux ans plus tard qu'ils se rencontrent à nouveau. Un jour, Bach se trouve dans la rue, lorsque quelqu'un l'arrête et lui dit : «Monsieur, je dois vous dire que depuis le jour où nous nous sommes rencontrés dans la forêt, je n'ai plus jamais souffert ou eu d'ennuis avec ma langue». Et il ouvre la bouche pour la lui montrer : elle est propre et paraît saine.

Un soir il est appelé auprès d'une enfant qui présente une verrue douloureuse sur l'un des doigts ; celle-ci l'empêche de dormir et la fait pleurer depuis plusieurs nuits. Rien ne paraît la soulager. Bach la prend sur son genou, saisit la petite main et dit : «Maintenant, mettez-la au lit ; ce soir, elle dormira. Son doigt est guéri».

Sa mère la met au lit, et en regardant son doigt, elle voit que la verrue a disparu.

d'où vient le noyé ; cela permet également l'instauration de relations plus amicales entre les hommes de ces deux bourgs. La confiance sans faille de Bach en son intuition ou sa connaissance instinctive aboutissent à des résultats que d'autres qualifieraient de miracles ou d'événements surnaturels. Il suit la première pensée qui lui vient à l'esprit et agit en fonction d'elle avant que l'intellect ne puisse intervenir ; encore et toujours, dans les petites occasions de sa vie quotidienne, dans la découverte et la préparation des remèdes floraux, dans la guérison de la maladie par son magnétisme personnel, et en sauvant des vies par sa prescience de certains événements, il acquiert la preuve que par l'intuition, par l'instinct, l'homme est en contact avec l'émminente Source de toute Sagesse à Qui rien n'est impossible.

Souvent, il se sent attiré en un lieu précis, à un moment donné et là, il s'aperçoit toujours qu'on a besoin de son aide ou de son conseil. Une fois, en plein milieu d'un repas, il se lève et se précipite vers l'extrémité de la jeteé où il trouve un homme si déprimé et si désespéré qu'il est sur le point de se jeter à la mer, ayant choisi un moment où il pense que personne ne se trouvera à proximité. Il a perdu son emploi et n'en trouve pas d'autre.

Bach lui dit qu'il doit faire encore une tentative et qu'elle sera couronnée de succès, puis il l'emmène à l'auberge locale pour boire et prendre un bon repas. Le lendemain, l'homme se voit proposer un travail et un salaire convenables.

Par un après-midi d'hiver mordant, Bach traverse à pieds un village distant de quelques kilomètres de Cromer, quand il sent qu'il doit retourner en ville ; en courant presque tout le long du chemin, il arrive pour découvrir que le canot de sauvetage est rentré après avoir secouru un pêcheur qui est tombé par-dessus bord pendant la soudaine tempête qui s'est levée.

L'homme est ramené inconscient sur le rivage et les infirmiers de l'ambulance pratiquent sur lui la respiration artificielle. Bach, grâce à sa faculté de « vision » hautement développée, voit l'esprit de l'homme planer au-dessus de son corps et les encourage à poursuivre leurs efforts. Au bout de deux heures, ils sentent qu'il est inutile d'essayer de rétablir la respiration et la circulation, mais Bach leur demande de continuer de telle façon que, dans le cas où son esprit déciderait de réintégrer son corps, le processus soit facilité.

Mais, malgré huit heures d'efforts incessants, pendant lesquelles le corps retrouve un peu de vitalité et de chaleur et le visage des couteurs, l'esprit décide de ne pas regagner sa demeure physique et s'en va.

Alors seulement, Bach accepte que la réanimation cesse. Personne ne sait ce qu'il a vu, ni la raison pour laquelle il leur a fait poursuivre leurs efforts ; la raison est que tant que l'esprit reste près du corps, il existe une probabilité pour qu'il décide de le réintégrer, donc il est nécessaire de préserver la réceptivité du corps physique.

Ce fait — le souci et la pensée permanents de Bach pour un de leurs compagnons — le rend cher au cœur de tous les pêcheurs non seulement à Cromer, mais aussi du bourg voisin

CHAPITRE XIX

1934 – 1935. SOTWELL. *LE LIVRE LES DOUZE GUÉRISSEURS ET LES SEPT AUXILIAIRES.* DÉCOUVERTE DES DIX-NEUF NOUVEAUX REMÈDES

Un matin de mars 1934, Bach quitte Cromer pour parcourir, pendant les quelques semaines qui suivent, de nombreux comtés du sud de l'Angleterre, à la recherche d'une petite maison de campagne située dans un village tranquille. Une fois de plus, il se trouve presque à bout de ressources, mais il est confiant car lorsqu'il aura trouvé un endroit adéquat pour s'établir, il trouvera bien le moyen de gagner suffisamment d'argent pour vivre, car il est décidé à rester fidèle au principe de ne pas faire payer ses malades.

La façon dont il a vécu et pu réaliser tout ce qu'il a fait au cours de ces quatre années, voyager à travers l'Angleterre et le Pays de Galles, se vêtir, se loger et se nourrir, tient vraiment du miracle. Des amis l'ont aidé selon leurs possibilités, mais pour le reste, il déclarera qu'il le doit à la Protection du Tout-Puissant qui veille sur lui et sur la tâche qui lui est impartie.

La plupart des gens pensent qu'il est riche, qu'il doit avoir économisé un capital important provenant de sa pratique londonienne, et que le caprice qui le pousse à ne pas faire payer ses malades n'est qu'une manie de riche. En fait, bien peu de gens savent qu'il doit souvent renoncer à certaines nécessités pour acheter les flacons et l'eau de vie indispensables à la préparation de ses doses.

Sa recherche lui fait traverser le Sussex, le Kent et le Buckinghamshire, mais il ne trouve rien qui lui convienne jusqu'à ce qu'il revienne dans la vallée de la Tamise qui l'a toujours tant attiré ; là, dans le village de Sotwell, il achète une petite maison appelée Mount Vernon.

Il emménage en avril 1934, et l'acquisition de quelques meubles épuise presque tout l'argent dont il dispose, mais il ne craint pas l'avenir, et le perçoit comme une aventure différente et passionnante.

Quelques jours plus tard, comme on l'a déjà dit, il découvre et prépare le dernier remède de la série des sept auxiliaires – la Folle Avoine.

Il est heureux de se retirer tranquillement pendant environ un mois dans son nouveau logis, pour savourer la paix et la beauté du petit village et, surtout, se divertir en redessinant le petit jardin qui entoure la maison, car son corps et son esprit deviennent de plus en plus réceptifs, et les dernières semaines de voyage l'ont fatigué. Pour le moment, il laisse tout le monde ignorer où il est ; de même, on ne sait pas, dans le village, qu'il est médecin. Ainsi, personne ne le dérange pendant quelques semaines, ce qui lui permet de reprendre des forces.

C'est pendant cette période qu'il rédige la seconde édition du livre, l'intitulant *Les Douze Guérisseurs et les Sept Auxiliaires*, qui est édité en juillet 1934.

Alors qu'il découvre et démontre l'efficacité de chaque nouvelle série ou groupe de remèdes, Bach ne perd pas de temps pour les faire éditer, et revoit leurs descriptions qu'alors ils sont déjà en cours d'impression, ce qui entraîne beaucoup de travail et une lourde dépense pour lui. Il ne tire aucun profit matériel de la vente de ses livres intitulés *Guéris-toi Toi-même* et «*Les douze guérisseurs*», car ils sont vendus à un prix aussi bas que possible pour que tout le monde puisse les acheter ; or, le maigre bénéfice provenant d'une édition paie le coût d'impression de la suivante.

De la même manière, il ne tire aucun profit du produit de la vente des remèdes détenus par les pharmaciens auxquels il a fourni les «*teintures-mères*», puisqu'il leur a seulement précisé qu'ils devaient vendre les préparations à un prix aussi raisonnable que possible. Il considère ces remèdes, préparés à partir des fleurs des champs, comme un cadeau du Créateur et, comme tels, ils ne doivent donner lieu à aucun commerce.

A la faveur des longs séjours tranquilles passés à travailler dans le jardin, Bach récupère bientôt ses forces. Mais on a découvert où il se trouve et les malades commencent à venir nombreux ; si bien que, pour l'aider dans sa tâche et s'occuper

de son abondant courrier quotidien, il forme trois collaborateurs profanes, qu'il appelle son équipe d'assistants.

Au début de l'été 1934, il se rend également une fois par semaine à Londres pour voir des malades. Mais il constate que le bruit et la foule l'épuisent toujours ; aussi décide-t-il de rester à Sotwell et d'en faire le centre de la recherche dont il sait, avant que bien du temps ne passe, qu'elle sera reconnue à sa juste valeur et que les remèdes seront universellement employés.

C'est à ce moment qu'un membre de son équipe met à sa disposition, pour ses recherches une maison appelée «Wells-prings» ; c'est une vieille maison située dans le même village de Sotwell, à poutres de chêne, aux grandes cheminées à foyer ouvert, entourée d'un grand jardin possédant un verger et deux champs derrière. A ses moments de loisirs, il se met à fabriquer le mobilier destiné à cette maison et, en même temps il remeuble Mount Vernon.

Il fabrique des chaises et des bancs, des lits, des tables et des buffets en orme conçus suivant ses propres plans, employant, dans la plupart des cas, des chevilles de bois au lieu de clous ; c'est alors qu'il les teinte avec du brou de noix, sans les cirer.

Bien qu'il n'ait eu auparavant aucune expérience de la menuiserie, il fabrique ces meubles rapidement et sans difficulté. Son amour pour les arbres fait que le contact du bois lui est une grande joie, et les résultats ont de l'allure dans leur sobriété.

Le travail manuel faisant appel à son énergie physique et à son attention, son esprit est libre pour réfléchir ; et cela lui est d'une aide précieuse à cette époque, car l'agitation mentale qui, dans le passé, a toujours annoncé de nouvelles activités et d'autres découvertes, commence à se manifester chez lui, et il sait qu'il est au seuil d'une nouvelle tâche à accomplir.

Avec la découverte du dernier de la série de dix-neuf remèdes, il a eu le sentiment que ses recherches étaient parvenues au terme d'une étape, mais aujourd'hui, il se rend compte que d'autres remèdes sont nécessaires au traitement de certains états émotionnels qui n'ont pas été inclus dans la première classification.

Comme ces remèdes ne seront pas découverts avant le printemps suivant, il est reconnaissant au travail de menuiserie d'absorber son énergie pendant les mois d'hiver.

C'est d'une manière totalement différente de celle qui l'a conduit à la découverte du premier groupe de remèdes qu'il doit avoir connaissance du second groupe de dix-neuf.

Pendant les quelques jours qui précèdent la découverte de chacun d'entre eux, il ressent lui-même la souffrance provoquée par l'état émotionnel auquel s'adresse ce remède précis ; et il en souffre à un point tel que ceux qui sont présents s'émerveillent de ce qu'il soit possible à un être humain de tant souffrir sans perdre son équilibre mental. En effet, non seulement il passe par des périodes d'angoisse atroce, mais certains états psychiques s'accompagnent de maladies physiques sous leurs formes les plus graves.

De telles expériences exigent un courage et une foi au-dessus de la moyenne car, bien que Bach sache que cette torture physique et mentale particulière cessera avec la découverte du remède approprié, il en reste néanmoins dix-neuf à découvrir et chacun implique une grande souffrance.

Seuls son formidable courage et son désir de soulager les souffrances d'autrui le soutiennent ; bien que parfois il ne puisse se tenir debout ou s'asseoir confortablement, il ne se repose, ni ne se ménage jamais. Il continue à voir ses malades, répond à son courrier et parcourt la campagne à la recherche de nouveaux remèdes, parfois à pied, à bicyclette ou encore en voiture, lorsqu'il est trop malade pour se tenir sur ses jambes.

En mars 1935, il découvre le premier remède de la nouvelle série, Prunus.

Pendant les quelques jours qui précèdent, il souffre d'une grave inflammation des sinus frontaux et d'une douleur atroce dans les pommettes, ainsi que d'une céphalée aveuglante ; la douleur est si aiguë qu'il se sent désespéré, comme si la vie n'était plus possible sans perdre la raison.

Il sait que la découverte du remède indiqué dans cet état émotionnel est imminente et, un matin, il sort tôt se promener dans les champs à sa recherche. C'est alors qu'il tombe en arrêt devant une haie couverte des fleurs du Prunus ; il cueille quelques brindilles fleuries qu'il emporte.

La tige de ce végétal est dure et ligneuse et, au début du printemps, le soleil n'a pas la force qu'il acquiert plus tard dans l'année, si bien qu'il décide de faire bouillir, sur le feu, les brindilles dans de l'eau.

Ce qu'il fait, en laissant l'eau frémir pendant une heure. Quand l'eau est refroidie, il filtre le liquide et prend quelques gouttes du remède. Presque sur-le-champ, l'angoisse atroce disparaît et avec elle la douleur physique. Le lendemain matin, il se sent parfaitement bien.

Au cours des six mois suivants, il découvre les dix-huit remèdes restants, choisissant les fleurs et les jeunes feuilles de onze arbres : l'orme commun, le pin sylvestre, le mélèze, le saule, le tremble, mais aussi le charme, le châtaignier, le hêtre, le pommier sauvage et le noyer, les jeunes bourgeons gonflés de sève et les fleurs rouges et blanches du marronnier d'Inde. Il choisit aussi les arbustes suivants : le houx, le chèvrefeuille et l'églantier, ainsi que deux plantes : l'Etoile de Béthléem et la Moutarde sauvage.

Seule la fleur du Marronnier Blanc est dynamisée par la méthode solaire, les autres étant préparées par ébullition. Une fois l'eau refroidie, elle est filtrée et versée dans les flacons à parties égales avec de l'eau de vie pour les conserver.

Il dynamise le dernier remède de cette nouvelle série au mois d'août de la même année, et il publie dans le même temps un bref compte-rendu de ses découvertes présenté sous la forme de quelques feuillets, qui est inséré dans le livre *Les Douze Guérisseurs et les Sept Auxiliaires*.

La tension des six derniers mois a été bien grande ; la découverte et la préparation d'un remède après l'autre se sont succédées à un rythme rapide, et la souffrance mentale et physique qu'il a endurée avant la découverte de chaque remède a été si intense qu'il est maintenant épuisé et très faible.

Quoique la découverte de ces remèdes paraisse si simple, il n'en reste pas moins que seuls ceux qui vivent et travaillent avec lui peuvent témoigner du courage et de la détermination presque surhumains dont il lui faut faire preuve, et qu'il possède, pour lui permettre de supporter ces épreuves.

Durant de longs jours, et cela pendant la période la plus chaude de l'été, une éruption cutanée couvre tout son corps, qui le brûle et l'irrite sans arrêt ; pendant plusieurs semaines, la chair de ses jambes ulcérées est à vif des genoux jusqu'aux chevilles. Il perd ses cheveux et ne voit presque plus. Avant la découverte du remède suivant, son visage est enflé et le fait beaucoup souffrir. Une hémorragie l'épuise, et elle ne cesse

que lorsque le remède indiqué dans l'état émotionnel qu'il traverse est découvert

Non seulement il passe par les états psychiques dans lesquels les nouveaux remèdes sont indiqués et souffre intensément sur le plan physique, mais sa sensibilité est telle qu'il sait parfois plusieurs heures à l'avance de quelle affection ou malaise souffre le prochain malade qui doit venir le voir, avant qu'il n'ait atteint la maison.

Il présente lui-même les symptômes de la maladie pendant les quelques heures qui précèdent et, bien que cela soit ô combien pénible pour lui, il en tire une telle compréhension et une telle compassion à l'égard de ses patients qu'ils en éprouvent immédiatement la certitude d'être secourus, réconfortés par sa connaissance profonde de leur état.

Cependant, malgré la grande souffrance mentale et physique éprouvée pendant cette période, il ne perd rien de son intérêt pour les affaires du village, ni ne cesse de s'efforcer d'apporter à ses concitoyens la joie et le bonheur qu'il sait vitaux pour leur santé et leur bien-être.

Il organise des concerts improvisés à l'auberge du village, chante ses airs préférés pour combler quelque vide dans le programme, rit et plaisante avec tous ses amis, en s'assurant que la soirée commence par une tournée à ses frais. Son intérêt pour les clubs de cricket et de football prend aussi un aspect pratique, car pendant les matchs de football qui ont lieu dans le pré, il donne un coup de main accompagné d'un sourire et d'un bon mot pour chacun. En quelques mots, une figure locale marquante, qui marche à grandes enjambées, accompagnée de Lulu, son épagneul, et la canne à la main, nue-tête et barbue – il a en effet laissé pousser sa barbe ces derniers mois – rayonnante de bonheur et d'humanité.

J'ai bondi de mon corps,
Pour rencontrer le monde entier,
Mais ils baissaient leurs yeux remplis de larmes
Et ce n'était pas moi qu'ils regardaient.

Je me suis projeté au firmament,
Et je suis redescendu en piqué ;
J'ai crié ma joie pure,
De toute ma force vitale

Je les ai enveloppés de mes bras,
Ceux qui se lamentaient tant,
Et j'ai dit : «Oh ! Voyez mon bonheur,
Essayez donc, essayez donc de le voir !

Alors l'un d'eux leva les yeux
Au lieu de se lamenter sans me voir,
Et dit, haletant d'émerveillement :
«Je sais qu'il est proche,
J'ai entendu un léger chuchotement ;
Je sais que c'était sa voix».
Et il dit : «Oh ! Voyez mon bonheur,
Réjouissez-vous avec moi, réjouissez-vous !»

MARY TABOR.

CHAPITRE XX

SOTWELL. LE LIVRE *LES DOUZE GUÉRISSEURS ET AUTRES REMÈDES.* LA CONFÉRENCE SUR «LES PLANTES GUÉRISSEUSES». DERNIÈRE MALADIE ET DÉCÈS D'EDWARD BACH

Bien que Bach soit encore très fatigué et affaibli par l'activité des six derniers mois, il n'a pas souvent l'occasion de se reposer. Les malades viennent toujours plus nombreux et le maintiennent, lui et ses assistants, en pleine activité ; beaucoup viennent pour apprendre à utiliser les remèdes floraux, et du courrier parvient du monde entier, de gens qui obtiennent d'excellents résultats.

Cela le remplit de satisfaction, car l'objectif de tout ce travail de recherche a été de découvrir des remèdes et un système thérapeutique que chacun pourra employer, qu'il ait des connaissances médicales ou non. Il est fermement convaincu que la guérison des malades ne doit pas être placée entre les mains d'un petit nombre de personnes, mais que c'est le droit de ceux qui souhaitent rendre service en cas de maladie.

Aussi, lorsqu'en janvier 1936, il reçoit, provenant du Conseil de l'Ordre des Médecins, un avis renfermant un paragraphe incisif concernant l'emploi d'assistants non diplômés, il décide de rappeler au Conseil ses vues sur la question. Cela lui serait égal si on décidait de le radier de l'Ordre ; en fait, il accueille plutôt favorablement cette éventualité, car il souhaite être connu comme herboriste, et il se définit toujours comme tel. Il déclare qu'il continuera à enseigner aux gens comment se guérir par eux-mêmes.

Le 8 janvier 1936, il écrit et envoie la lettre suivante :

*A Monsieur le Président
du Conseil de l'Ordre des Médecins.*

Cher Monsieur,
Suite à la réception de l'Avis du Conseil à propos de mon travail en compagnie d'assistants non diplômés, c'est uniquement par déférence que je vous informe que je travaille avec plusieurs d'entre eux, et que je continuerais à le faire.
Comme j'en ai informé le Conseil précédemment, je considère que c'est le devoir et le privilège de tout médecin d'enseigner aux malades et aux autres comment se guérir eux-mêmes. Je laisse à votre entière discrétion la suite à donner à l'affaire.
Ayant démontré que les herbes des champs sont si faciles à employer, et si merveilleusement efficaces dans leur action curative, j'ai abandonné la médecine classique.
Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments distingués.
Edward Bach.

Il s'attend bien à ce qu'en retour son nom soit radié de la liste des médecins ; cela signifierait que lui et ses assistants ne pourraient plus visiter les malades à domicile, mais ça n'est pas d'une grande importance, car il s'est aperçu que les patients qui tirent le plus grand profit du traitement sont ceux qui font l'effort de venir le voir.
Le jour même, il envoie également une copie de cette lettre, accompagnée d'explications, à chacun de ses assistants non médecins, répartis dans le pays :
«Ci-joint la copie d'une lettre envoyée ce jour au Conseil de l'Ordre des Médecins, ce qui aura d'ici peu pour conséquence d'interdire à quiconque d'entre nous de faire des visites à domicile.
«Les malades devront venir nous voir, ou bien les parents ou les amis devront nous décrire le cas. Nous savons que c'est très salutaire, car ce sont ceux qui font un effort qui se rétablissent. C'est le type de malades qui, par le passé, ont relevé le défi d'une longue attente, parce que l'affluence était telle que c'était le seul moyen de rencontrer un guérisseur».
Après avoir envoyé ces lettres, il oublie tout de l'affaire à la faveur du rythme de travail qui augmente. Les semaines et les mois passent, mais aucune réponse ne vient du Conseil de

l'Ordre des Médecins, pas plus qu'il ne reçoit de nouvelles de ses membres.

Pendant l'été 1936, il commence la rédaction du manuscrit de la troisième édition de son livre qu'il nomme «Les douze guérisseurs et autres remèdes», et celle-ci est éditée en septembre de la même année.

Il prend une peine infinie à réviser les descriptions des dix-neuf premiers remèdes ainsi que celles des autres d'une manière aussi simple que possible, jusqu'à ce qu'il soit certain de ce que tout un chacun puisse en comprendre la signification et reconnaître les profits qu'il a dépeints.

Une fois le manuscrit envoyé aux éditeurs, il se met à rédiger un article à propos de la méthode de traitement et de prescription des remèdes floraux, et dont le titre est «Les Plantes Guérisseuses», car il sent que le meilleur moyen d'étendre la connaissance des remèdes au grand public est de faire une tournée de conférences. Il a prévu que lui et son équipe d'assistants iront de ville en ville pour prendre la parole, et il donne lui-même la première à Wallingford, la ville voisine, le 24 septembre 1936, soit le jour de son cinquantième anniversaire.

Vers la fin du mois d'octobre, ses forces commencent à décliner sérieusement ; son corps, qui jusqu'ici lui a été si fidèle, ne supporte plus l'effort physique, et il est contraint de garder le lit.

Mais il ne s'arrête pas de travailler ; sous sa direction, ses trois assistants s'occupent de son abondant courrier, donnent des conférences dans les villes et villages et prescrivent les remèdes aux malades.

Il a formé son équipe avec un soin tout particulier, car maintenant que son travail de recherche et de découverte des plantes, ainsi que celui qui consistait à perfectionner la nouvelle méthode de traitement, sont accomplis, il souhaite leur en confier l'application, ainsi qu'à ceux qui, éparpillés dans le monde entier, emploient déjà ses remèdes floraux.

Il peut dès lors consacrer tout son temps et toute son attention à sa future tâche, car il sait qu'il doit faire d'autres découvertes en rapport avec la guérison de la maladie. Il n'a encore aucune idée de ce en quoi elle consistera, ni si elle doit être accomplie sur terre ou sur un autre plan.
Pour lui, la vie est un courant continu ; un flux ininterrompu par ce que nous appelons la mort, qui annonce seulement

un changement d'état ; et il est convaincu que telle œuvre ne peut être accomplie que sur terre, alors que la réalisation de telle autre nécessite certaines conditions d'ordre spirituel.

Son étonnante vitalité, sa faculté de prendre à la légère toutes ses souffrances, sa gaieté sans bornes et son intérêt pour tout incitent ceux qui l'entourent à espérer qu'il se rétablira bientôt, mais il s'affaiblit progressivement. Un moment, un mieux temporaire se manifeste et il commence à retrouver son appétit et ses forces, mais cette courte rémission ne dure pas et, le soir du 27 novembre 1936, il meurt dans son sommeil.

Sa vie a été courte, mais pendant ces cinquante années, il a travaillé sans cesse, tendu vers un seul but : trouver un moyen pur et simple de guérir les malades. Alors, ayant accompli tout ce qu'il lui était possible d'accomplir sur terre, il a volontiers abandonné son corps physique afin de poursuivre sa tâche sur un autre plan, satisfait de savoir que ceux qui l'ont entouré ne ménageront pas leurs efforts pour faire connaître les plantes guérisseuses.

Toute sa vie a été une vie de service et de don de soi. Sa générosité était telle qu'il ne laisse que peu d'affaires personnelles ; comme vêtements, il avait à peine plus que ceux qu'il portait, car il a donné tous les autres. D'argent, il avait juste un peu plus de 50 livres, reliquat d'un héritage récent, qu'il avait prévu de consacrer à l'élargissement du champ de ses activités.

Il a toujours été fidèle à son habitude de détruire toutes les notes prises au cours de ses recherches dès qu'elles s'achevaient et que le résultat était publié. Il avait le sentiment qu'ainsi aucune explication discordante n'embarrasserait le débutant ; son but était de faire de la guérison de la maladie une chose simple, et d'évacuer ainsi la crainte présente dans les esprits à la pensée de la maladie.

Il avait coutume de dire : «Je veux faire en sorte que ce soit aussi simple que ceci : si j'ai faim, je vais chercher une laitue dans le jardin ; si j'ai peur et que je suis malade, je prends une dose de Muscade».

CHAPITRE XXI

RÉSULTATS OBTENUS AVEC LES TRENTE-HUIT REMÈDES FLORAUX

De 1930 à 1936, Bach emploie les remèdes floraux seuls pour traiter tous les cas de maladie et d'affection qui lui sont soumis, et les résultats justifient pleinement sa conviction que les plantes et les arbres bienfaisants de la Nature renferment les vrais principes curatifs ; un fait reconnu des siècles auparavant, quand les plantes étaient le seul moyen de guérison employé par l'humanité.

Par ailleurs, il a réalisé son ambition de découvrir des remèdes purs et simples d'emploi qui contribueraient au processus de guérison sans provoquer de réactions indésirables ou douloureuses chez le malade ; on ne peut craindre, en fait, aucun effet secondaire dû, soit à un surdosage, soit à une prescription erronée, car les trente-huit remèdes floraux guérissent doucement et sûrement, et parce qu'aucune plante toxique ne se trouve parmi eux.

Si on le désire, on peut également associer ces remèdes à d'autres formes de traitement et aux médicaments, car cela ne diminue pas leurs effets salutaires ; et leur méthode de prescription est si simple qu'on peut les conserver chez soi, et qu'ils peuvent être utilisés pour ainsi dire par tout le monde, tout comme le sont encore, à certains égards, les remèdes de Culpepper et ceux d'autres anciens herboristes.

Avec la nouvelle série de dix-neuf remèdes, Bach obtient d'excellents résultats dans des cas qui n'ont pas répondu de façon pleinement satisfaisante aux remèdes du premier groupe, et il est heureux de constater que, tout au long de ses années de recherches et d'expériences en médecine classique, il n'a rien trouvé qui puisse se comparer, quant au pouvoir curatif, à ces trente-huit remèdes floraux.

Des maladies rebelles et tenaces cèdent au traitement, parfois dans un délai remarquablement court ; et des malades dont

la vie est devenue un fardeau en raison de maux bénins comme des rhumes à répétition, des maux de tête, des engelures, ou qui souffrent beaucoup de tension mentale excessive, d'inquiétude, de craintes et d'états dépressifs, quoique non malades physiquement, récupèrent non seulement une bonne santé, mais éprouvent un sentiment de bien-être et de bonheur qu'ils n'ont jamais espéré connaître.

Un homme qui souffre des effets différés de l'explosion d'un obus ne peut supporter de rester dans une pièce fermée, sursaute au moindre bruit et reste choqué et muet lorsque les voitures passent à côté de lui dans la rue. Toutes les nuits, il fait d'horribles rêves et se réveille en criant et en tremblant, baigné de sueur, et cela lui fait craindre le moment d'aller se coucher. Il est extrêmement agité, a peur en permanence de quelque chose qu'il ne peut décrire et de commettre un acte désespéré si son état ne s'améliore pas.

Sa santé est mauvaise ; il souffre d'une indigestion grave, de flatulences avec constipation et d'un mal de dos tenace.

Il prend une combinaison des remèdes suivants : Hélianthe pour la terreur, Prunus pour la peur de commettre un acte désespéré, Tremble pour sa crainte de l'inconnu, Muscade pour celle de la foule et des bruits, Châtaignier pour l'angoisse mentale presque insupportable, Scléranthe pour le manque d'équilibre et l'indécision, et Aigremoine pour l'agitation.

La semaine suivante, il déclare qu'il se sent plus calme ; il a passé trois nuits sans rêver et la douleur dans le dos est moins aiguë. La prescription est renouvelée, le malade n'est pas revenu pendant un mois, jusqu'à ce qu'il constate une grande amélioration.

Il n'a fait qu'un seul rêve horrible pendant cette période, digère maintenant beaucoup mieux puisque ses intestins fonctionnent normalement, et – le plus important à ses yeux – il constate qu'il peut prendre son repas à la cantine de son lieu de travail au lieu d'être obligé de se tenir à l'écart des autres. Il a davantage confiance dans sa guérison, mais le trafic et les bruits soudains le dérangent toujours.

Il prend alors les remèdes Muscade, Aigremoine, Tremble, Chèvrefeuille et Mélèze. Chèvrefeuille est ajouté parce qu'il a trop tendance à laisser ses pensées retourner vers le passé et la

cause de ses troubles, ainsi que Mélèze pour l'aider à reprendre totalement confiance en lui.

Ensuite, on ne le revoit pas pendant huit mois, quand il déclare qu'il s'est senti si bien qu'il n'a pas éprouvé le besoin de prendre d'autres doses. Ses craintes et ses terreurs ont totalement disparu ; il dort bien, et se sent plus heureux et plus satisfait qu'il ne l'a été depuis vingt ans. Il se considère guéri, mis à part des accès dépressifs isolés et un léger retour de l'indigestion.

Il prend alors les remèdes Scléranthe, Muscade, Eau de Roche, Gentiane et Moutarde ; Scléranthe pour maintenir son équilibre et son assurance retrouvés, Muscade pour la crainte de prendre certains aliments, au cas où il les digérerait mal, Eau de Roche parce qu'il est devenu un homme aux principes rigides, très strict dans sa manière de vivre, ainsi que Gentiane et Moutarde pour ses accès dépressifs et le cafard.

Cette combinaison de remèdes est renouvelée trois semaines et il continue à venir régulièrement pendant les mois suivants car, quoiqu'il se sente bien, il dit que cela lui donne confiance de savoir qu'il a chez lui un flacon de remèdes.

Un autre homme a été gazé pendant la Grande Guerre, et il éprouve encore par moments des difficultés respiratoires ; il souffre aussi de graves crises douloureuses et de malaises gastriques, ce qui le gêne beaucoup dans son travail.

C'est un homme aux idées arrêtées, très compétent, mais un peu dominateur dans ses manières ; ces traits de caractère indiquent le remède Vigne. Il éprouve de la rancœur à l'égard de son handicap et critique les circonstances de son origine, ce pour quoi il prend Saule ; et les événements passés représentent la plus grande partie de sa conversation, ce qui indique le remède Chèvrefeuille.

Pendant les crises il prend peur – Muscade –, hésite – Scléranthe –, et souffre d'une profonde dépression – Moutarde.

Il prend ces six remèdes pendant quatre semaines, et à la fin de cette période, son état de santé s'est tellement amélioré qu'il est plein d'espoir ; ses craintes et sa dépression ont totalement disparu. Il poursuit le traitement pendant tout l'hiver, période éprouvante compte tenu de son état, mais qu'il traverse, à sa surprise, sans grande gêne.

Les prescriptions varient en fonction de ses changements d'humeur : à un moment, il s'inquiète beaucoup, craignant que sa femme ne soit gravement malade, ce qui provoque un retour de la douleur gastrique et de la gêne respiratoire. L'inquiétude excessive qu'il manifeste pour autrui indique le remède Marromnier rouge, qu'il prend en même temps que Clémentine, car il a perdu tout intérêt pour son travail et se déplace dans un état de rêve éveillé, l'esprit constamment tourné vers sa femme.

Une autre fois, après une période de travail intensif, il se sent si épuisé et si faible qu'il n'a plus la force de continuer, et il a la tête si fatiguée qu'il ne peut s'arrêter de penser à sa tâche, poursuivant sans cesse un débat intérieur en cherchant à résoudre des problèmes. Il prend Olive pour le premier état, et Fleur de Marronnier blanc pour le second et, avec le soutien de ces deux remèdes, il retrouve bientôt ses forces et sa tranquillité d'esprit normales.

Vers la fin de l'année, il a entièrement oublié ses troubles passés et il ne vient plus se faire soigner que de loin en loin, pour des rhumes, de légères douleurs rhumatismales dans les jambes, ou d'autres maux sans gravité.

Une femme souffre d'ulcères variqueux des deux chevilles depuis de nombreuses années ; ils guérissent par moment, mais se rouvrent à nouveau presque aussitôt. Ses jambes et ses pieds sont enflés, très pâles, et elle se plaint d'une irritation très éprouvante et permanente. Elle désespère de guérir, résignée à son état, mais elle pense qu'elle essaiera les remèdes floraux.

Pendant plusieurs semaines, elle prend Ajonc pour le désespoir, Eglantier pour sa résignation, et Aigre-moine pour la torture provoquée par l'irritation. La maladie reprend espoir et l'irritation est moins aiguë, bien qu'il n'y ait aucune évolution de l'enflure, pas plus que de signe indiquant la cicatrisation des ulcères.

Elle se sent découragée par l'état de ses jambes, qu'elle considère comme souillées, et le remède Pomme Sauvage est ajoutée à la prescription pour cette raison, de même que le remède de Chicorée car il correspond au profil de ceux qui s'inquiètent inutilement de leurs enfants et des tâches ménagères.

En quelques semaines, l'ulcère de la cheville droite se referme, mais l'enflure et la pâleur persistent, et aucune amélioration n'apparaît sur la cheville gauche.

La malade semble avoir abandonné toute ambition et perdu le goût de vivre, son handicap la limite dans ses déplacements et l'empêche de faire tout ce qu'elle veut réaliser : de même, elle ne parait pas éprouver le véritable désir de se rétablir. Cela indique clairement le remède Folie Avoine, qu'elle prend seule.

Les résultats sont presque immédiats et l'amélioration étonnante. Elle rapporte que l'ulcère de sa cheville gauche diminue, suppure moins, que l'enflure et la pâleur disparaissent sur les deux jambes, et qu'enfin l'irritation a cessé.

Elle continue de prendre Avoine pendant plusieurs semaines, avec une amélioration de plus en plus marquée jusqu'à ce que les deux ulcères soient guéris, seule subsistant une légère inflammation autour des chevilles. L'amélioration se maintient.

Un jardinier souffre depuis quelques semaines de dermatite sur les deux mains ; la peau est fissurée et rugueuse, et présente sur leur dos de larges plaques à vit, ainsi qu'une irritation presque intolérable. Il a essayé de nombreux traitements sans bienfait durable.

Cet homme est d'un naturel heureux, jovial, plein d'énergie, rit et chante toujours pendant son travail, et cache ses ennuis à sa femme et à ses amis, ce qui indique clairement le remède Aigre-moine. Il prend aussi Fleur de Marronnier blanc, car la pensée de perdre son emploi est omniprésente chez lui, et parce qu'il ne réussit pas à la chasser ; Houx et Impatiens, car il se sent impatient et irritable à l'égard des autres, bien qu'il fasse de son mieux pour le dissimuler ; et Orme parce qu'il est pleinement conscient de ses responsabilités et que parfois il se demande s'il sera capable de les assumer.

Il prend ces cinq remèdes en traitement interne et en lotion, et on ne revoit pas le malade pendant quelques semaines, quand il se présente pour déclarer que ses mains sont complètement guéries. Quelques jours après le début de la thérapie, il a pu laisser de côté les bandages qu'il était contraint de porter ; l'irritation physique et mentale a cessé, et la peau de ses mains est douce, souple et saine, sans traces de maladie. Il ne fera pas de rechute.

Un ouvrier souffre de dermatite sur les deux mains depuis plusieurs années ; quand on l'examine, ses mains sont dans un

mées, ses muscles atrophies et son état général mauvais. Il souffre de constipation et d'hémorroïdes qui l'irritent continuellement et saignent fréquemment.

Bien qu'il éprouve de grandes difficultés dans ses déplacements, il continue à travailler, ce qui l'oblige à rester debout de longues heures dans la journée, et il essaie tous les traitements possibles et imaginables dans l'espoir de trouver un léger soulagement, mais sans succès.

Il est d'un tempérament nerveux, et s'inquiète excessivement de crainte que sa famille ne supporte les conséquences fâcheuses de sa maladie ; il se reproche d'être malade et trouve la vaillie trop dure, ce qui l'affaiblit davantage tout en le rendant irritable et susceptible.

Les remèdes suivants lui sont prescrits : Ajonc pour son désespoir de guérir, Marronnier rouge, pour son souci excessif d'autrui, Pin sylvestre pour la culpabilisation, Verveine pour la tension mentale aiguë qui le ronge, Centauree pour la faiblesse, Muscade pour la nervosité et Impatiens pour son impatience et son irritabilité.

Il prend ces remèdes pendant un mois et est enchanté du résultat. Il souffre moins, peut se déplacer davantage et jouit d'une liberté de mouvements plus grande dans les articulations des hanches et des genoux.

Il commence à espérer pouvoir se rétablir, mais malgré l'amélioration, il passe par des périodes de doute et de désillusion pour lesquelles il prend Centauree et Moutarde. Il manque aussi de confiance en lui, ce qui indique le remède Méleze.

Son travail l'oblige à se déplacer à travers le pays, si bien que parfois un long moment s'écoule entre ses visites à Sorwell, mais l'amélioration se maintient, et il abandonne enfin ses cannes, puisqu'il peut parcourir cinq kilomètres à pieds sans grande gêne. Il peut se tenir presque droit, car les articulations de ses hanches ont retrouvé toute leur mobilité. Son genou droit est encore douloureux et raide, mais ses poignets bougent presque normalement et il a pris du poids, bien qu'il présente encore des fontes et faiblesses musculaires.

C'est alors qu'il devient impatient de se rétablir vite, ce qui indique le remède Impatiens — et qu'il continue à essayer d'autres traitements, des pommades et des médicaments classiques, dépendant ainsi beaucoup de temps et d'argent. Ses expériences antérieures n'ayant pas démontré à ses yeux leur

état horrible, à vif et douloureux, et leurs ongles presque détruits, suppurants et l'irritation aiguë ; il présente également des plaques identiques sur les jambes.

Il est absolument exténué en raison du manque de sommeil, ce qui le contrarie et le rend intolérant à l'égard de son état et des autres personnes ; il a essayé de nombreux traitements pour se désintoxiquer, et son échec dans cette tentative le déprime et le décourage.

On lui donne donc les remèdes suivants, en thérapie interne et en lotion : Olive pour l'épuisement ; Hêre et Houx pour l'irritation et l'intolérance ; Pomme Sauvage pour le désintoxiquer, et Centauree pour la dépression et le découragement.

Il vient régulièrement pendant trois mois, l'amélioration se manifestant rapidement en ce qui concerne ses jambes et son état de santé général, plus lentement quant à ses mains. La prescription varie en fonction de ses changements d'humeur. A un moment donné, il est plein d'aptitude sur lui-même et souffre d'accès dépressifs et de cafarde profonds, c'est pourquoi il prend alors Chicorée et Moutarde. Après une légère rechute, il commence à désespérer et à perdre tout intérêt pour son travail ; Ajonc et Clématite contribuent alors à le remettre sur la route du rétablissement.

Au bout de trois mois, ses mains sont guéries et il déclare que sur le plan de la santé physique et mentale, il se sent mieux que depuis plusieurs années.

Depuis deux ans, un enfant de dix ans souffre de crises périodiques d'urticaire sur le dos, le cou et la poitrine. C'est un garçon gai qui fait peu de cas de ses ennuis, bien que la gêne et l'irritation pendant les crises le tiennent éveillé la nuit et affaiblissent son état général. Son caractère indique le remède Aigremoine, qu'il prend par voie interne et en lotion, et en quelques jours, il est guéri. Il fait une légère rechute dans les deux mois qui suivent, elle cède devant le même remède ; par la suite, il n'en présentera pas de nouvelle.

Un homme d'âge moyen, perclus de rhumatismes (polyarthrite rhumatoïde) affectant les deux hanches, les genoux, les chevilles et les poignets, a perdu l'espoir de se rétablir ; il se débrouille pour se déplacer à l'aide de deux cannes, mais souffre en permanence. Ses articulations sont gravement défor-

efficacité, pour cette raison, il prend le remède Bourgeon de Marronnier.

Dans l'année qui a suivi la première dose de son traitement, il s'est senti devenir un autre homme. Il peut parcourir huit kilomètres à pieds sans canne sur les trottoirs de Londres ; il n'est plus constipé, et les hémorroïdes ne le gênent plus que rarement. Il dort et mange bien, plus heureux qu'il ne l'a été depuis des années. Son genou gauche est encore légèrement douloureux et raide, et les muscles de ses jambes n'ont pas encore retrouvé leur tonus normal, sinon, il accomplit une bonne journée de travail sans fatigue excessive.

Une jeune fille souffre de rhumes à répétition dont elle a du mal à se débarrasser, qui affectent sa santé et qui lui font percevoir son travail comme une tâche au-delà de ses forces, bien qu'elle l'accomplisse courageusement

Elle prend deux ou trois remèdes sans grand résultat : alors, on essaie Charme, et après la prise d'un flacon, sa santé s'améliore de façon spectaculaire : elle passe le reste de cet hiver-là et le suivant sans le moindre signe de cette maladie

Un homme d'un certain âge a eu une soudaine crise de sciatique aiguë cinq semaines avant sa visite. La douleur était très forte, il ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir, pas plus que s'allonger confortablement. Le choc de la crise soudaine l'a rendu nerveux, et la douleur continue le rend très irritable. Il a suivi un traitement qui l'a soulagé des symptômes aigus, mais il ressent toujours une douleur dans la partie postérieure basse de la cuisse et du mollet, qui empire la nuit et quand il s'assoit.

Il prend Etoile de Bethléem pour le choc dû à la soudaineté de la crise, Mélèze et Muscade pour lui rendre confiance en lui et dissiper sa crainte de remuer la jambe au cas où les symptômes aigus réapparaîtraient ; il prend aussi Impatiens et Verveine pour l'irritabilité et la tension aiguë.

En une semaine, la douleur dans la cuisse a disparu ; il fait de bonnes nuits mais se plaint toujours d'une douleur dans le mollet et d'un manque de force dans les muscles de la jambe. Il est agité et toujours impatient à cause de la souffrance.

Il continue à prendre Impatiens, Verveine, Muscade et Mélèze ; ainsi qu'Aigremoine pour l'agitation et Charme pour lui donner des forces. Après trois semaines de traitement, il ne

souffre plus du tout, dort et marche normalement, de même qu'il conduit une voiture sur de longs parcours sans fatigue.

Une jeune fille de dix-huit ans souffre de crises d'épilepsie depuis sa naissance ; elle en fait deux ou trois par semaine, et d'autres fois un mois s'écoule sans le moindre symptôme.

Physiquement, elle est bien et de constitution robuste ; elle veut sortir pour travailler, mais sa mère pense que cela lui serait néfaste et la garde à la maison à ne rien faire. Aussi se sent-elle frustrée ; elle n'a plus le goût à rien et manque de confiance en elle, ce qui ne peut pas contribuer à améliorer son état.

On lui fait prendre les remèdes Clématite, Scléranthe, Mélèze et Noyer pendant sept semaines, période pendant laquelle elle a trois crises, tôt le matin, alors qu'elle est encore couchée.

Elle prend Clématite pour la perte de conscience pendant la crise et pour sa perte du goût de vivre ; Scléranthe pour son manque d'assurance et d'équilibre mental ; Mélèze pour qu'elle retrouve sa confiance en elle ; et Noyer parce qu'elle a laissé ses ambitions s'étioler.

Elle poursuit son traitement pendant dix mois, durée pendant laquelle les prescriptions sont changées en fonction de son humeur du moment. Pendant un certain temps, on ajoute Centaurée pour lui redonner la force de volonté suffisante pour surmonter ses difficultés et pour l'aider à se débrouiller toute seule ; et durant quelques semaines, elle prend Avoine pour développer son désir de faire quelque chose dans sa vie.

Cinq mois passent sans qu'elle n'ait de crise ; c'est alors qu'elle en fait une légère, encore une fois tôt le matin, et elle se sent découragée ; Gentiane et Chèvrefeuille sont ajoutés au traitement, le second remède pour l'aider à oublier le passé, et elle reprend bientôt espoir et confiance en elle.

Progressivement, son caractère se fait plus optimiste et elle décide finalement de chercher du travail à l'extérieur, confiante dans son aptitude à l'accomplir. Elle prend un poste de bonne pour s'occuper de trois enfants dans la ville voisine, et elle revient chercher des doses à Sotwell pendant le mois suivant, simplement par mesure de précaution.

Quand elle est examinée pour la dernière fois, elle n'a pas eu d'autres crises, et la jeune fille faible, timide et plutôt sujette aux crises de nerfs est devenue une jeune femme calme, sûre d'elle et heureuse.

CHAPITRE XXII
EDWARD BACH :
IMPRESSIONS PERSONNELLES

«J'ai fait la connaissance d'Edward Bach au début des années vingt, lorsqu'il exerçait comme pathologiste à l'Hôpital Homéopathique de Londres. Nous nous sommes rapidement liés d'amitié, car j'ai tout de suite été intéressé par la vivacité et l'originalité de sa tournure d'esprit, et j'ai très volontiers commencé à travailler selon les axes de sa pensée.

«Je pouvais lui être utile en ce qui concernait la relation entre son travail de bactériologiste et la pratique homéopathique courante, ainsi que les conceptions de la maladie, et je ne pourrai jamais exprimer assez ma reconnaissance à Bach pour tout ce qu'il m'a appris.

«Plus tard, nous avons occupé des locaux dans le même bâtiment, et nous nous voyions beaucoup l'un et l'autre, si bien que notre travail en commun aboutit à la rédaction du livre *La Maladie Chronique*. Il fut ainsi conduit à se lier d'amitié avec les Drs Dishington et Parterson, de Glasgow, qui contribuèrent à augmenter encore la portée de cette étude et exposèrent les conceptions fondamentales développées dans ce livre lors d'un Congrès International d'Homéopathie en 1927 ; et trois d'entre nous présentèrent une thèse conjointe traitant ces sujets.

«Au cours de ces années-là, il ne m'a pas été facile de suivre sa pensée, et je crains qu'il n'ait supposé que j'étais lent à comprendre et conservateur.

«Mais je tiens à exprimer, pour la postérité, mon affection et mon respect pour un être qui détenait une part de cette qualité qu'on appelle le génie, et qui fut toujours un camarade et un ami fidèle et généreux. J'ai rarement rencontré un être aussi peu enclin au culte de soi, plus résolu dans l'altruisme, et plus courageux dans l'affirmation de ce qu'il sentait être la vérité.

«Le monde s'est appauvri, ô combien ! avec la perte d'Edward Bach».

C.E. WHEELER, M.D., B.S., B.Sc

Chez Edward Bach, le génie s'associait à la gaieté et à la spontanéité ; sa grande humilité et son absence totale d'orgueil dans la réussite le faisait aimer de tous ceux qui travaillaient avec lui ou le rencontraient.

Sa remarquable personnalité, sa connaissance et sa compréhension intuitives de la nature humaine, la certitude quant à son but dans la vie et son indifférence à l'égard de tout ce qui pourrait le gêner dans l'accomplissement de cette tâche, faisait de lui l'une de ces personnalités marquantes dont on se souvient et qu'on aime pour elles-mêmes et pour leur œuvre, à travers l'histoire de l'humanité.

De taille moyenne – bien qu'il ait paru beaucoup plus grand – large d'épaules, avec des cheveux blonds et de très beaux yeux bruns, son énergie débordante et sa vivacité attiraient l'attention où qu'il fût.

Sa gentillesse et son extrême générosité de caractère se voyaient à la fois dans la manière dont il expliquait et publiait en détail ses découvertes pour que tous puissent en profiter, dans la disponibilité permanente dont il faisait preuve pour aider ceux qui souffraient : par un conseil d'ordre médical, avec de l'argent, ou en mettant lui-même la main à la pâte.

Mr Jack Davies, l'un de ses amis pêcheurs du Norfolk, disait de lui : «Je l'appréciais tant pour la façon qu'il avait d'être toujours disponible n'importe quand, le jour ou la nuit, pour donner un coup de main à quelqu'un, sous une forme ou sous une autre. Qu'on fût riche ou pauvre, cela n'avait aucune importance à ses yeux».

Sa générosité et son désintéressement total, firent de lui un homme pauvre toute sa vie du point de vue matériel mais, par quelque opération miraculeuse, ses poches ne furent jamais vides lorsque le besoin s'en fit sentir. Il riait souvent du fait que les premiers trous et accrocs qui apparaissaient dans ses vêtements étaient ceux des poches, tant elles servaient à bon escient.

Il avait les vêtements neufs en horreur, et avait l'habitude de circuler en portant un vêtement aussi longtemps qu'il était confortable, et quand il avait besoin d'un nouveau costume, il

était fait dans l'étoffe la plus fine possible et coupé afin de lui donner beaucoup d'ampleur. Il ne supportait pas d'être gêné dans ses mouvements par des vêtements ajustés qui pouvaient entraver la poursuite du but qu'il s'était fixé dans la vie.

Bien qu'occasionnellement il ait porté un chapeau à Londres, c'était pour lui une cause d'agacement continu et il ne restait jamais longtemps sur sa tête. Ceux qui le connaissaient se souviennent alors des légères secousses inconscientes par lesquelles il s'efforçait de se débarrasser de ce léger poids ; et quand il quitta Londres, il laissa aussi le chapeau derrière lui, et n'en porta plus jamais jusqu'à ce qu'il achète un surfit pour le mauvais temps au bord de la mer.

A aucun moment il ne tint compte de son apparence personnelle, et quand on lui faisait des remontrances à ce propos, comme cela lui arrivait parfois, il répondait que si les gens souhaitaient le rencontrer lui, ils devaient le prendre comme il était, mais que s'il voulaient rencontrer un costume, il leur en enverrait un avec plaisir.

Une fois, on le vit marcher le long d'un chemin de campagne avec un ballon de football sous le bras, portant comme d'habitude ses vêtements usagés. Un passant, ignorant qui il était, entra dans un magasin de la ville voisine pour demander si on avait perdu un ballon de football.

Quand on lui demanda pourquoi, il déclara : «J'ai vu un clochard qui marchait sur le chemin avec un ballon neuf sous le bras», et il décrivit le Dr Bach tel qu'il lui était apparu.

«C'est le Dr Bach, se hâta d'expliquer le commerçant. Il vient seulement d'acheter un ballon pour le donner aux garçons du village. Il fait toujours des choses comme ça !».

Plus tard, le passant raconta lui-même son histoire quand il vint consulter comme malade, et il tira grand profit des remèdes de Bach.

Partout où Bach passait au cours des sept dernières années de sa vie, que ce soit dans les villes ou les villages, les gens de toutes conditions l'accueillaient, se confiaient à lui, et s'en faisaient un ami. Sa grande compréhension des hommes et des femmes et son ouverture d'esprit attiraient tout le monde.

Son assistant de laboratoire à l'Hôpital Homéopathique de Londres, et au laboratoire de Park Crescent, Mr B. A. Barnett, le décrit de la manière suivante :

Le Dr Bach est l'homme le plus aimable que j'ai rencontré. Il était si bon avec tous, riches ou pauvres, et il avait toujours un sourire pour chacun.

«En ce qui concerne le travail de recherche, le Docteur y passait tout son temps, et je l'ai souvent réveillé à 8 heures 30 le matin à Park Crescent, pour qu'il voit un malade, parce qu'il avait été debout toute la nuit, attendant le moment opportun pour sortir une culture bactérienne de l'incubateur. Cela montre combien il aimait ses malades ; et son ambition la plus chère était de voir chacun au mieux de sa forme.

«Je pouvais lui demander n'importe quel service ; il ne refusait jamais».

Edward Bach gardait sa personnalité partout où il pouvait se trouver : il jouait aux fléchettes à l'auberge du village, parlait avec les pêcheurs au bord de l'eau, donnait une conférence à des médecins, ou aidait et conseillait les malades de toutes conditions sociales.

Son génie était tout à fait naturel et sans prétention, son sens de l'humour et de la plaisanterie prononcé lui donnait une formidable aptitude au plaisir, que ce soit dans le travail ou le jeu.

Pendant ses années studieuses à Londres, il s'était maintenu en forme par la pratique de la boxe et du canotage sur le lac de Regent's Park tôt le matin, et les jours d'hiver, c'était une silhouette familière qui lançait des poignées de sprats aux mouettes affamées, et du pain à ses autres petits amis du parc, les canards et les moineaux.

Il possédait le don remarquable de faire en sorte que quiconque le rencontrait se sentait son égal, et même plus que son égal ; par-dessus tout, il faisait partie de ces êtres rares qui savent éveiller chez les autres de la joie et un goût pour la vie renouvelés, ainsi qu'un sens plus aigu de l'observation et de l'appréciation de la beauté de tout ce qui nous entoure.

Pour lui, la vie était une aventure exaltante et magnifique, dans laquelle on pouvait acquérir toute l'expérience et le savoir possibles.

Toujours direct dans son discours, ne craignant pas de choquer quand il souhaitait mettre l'accent sur la vérité, il refusait toujours de discuter ou d'argumenter avec autrui. Rapide dans la décision et prompt à l'exécuter, il ne se décourageait jamais et ne se laissait pas influencer par l'avis des autres, et si son

obstination réfléchie lui valait quelque incompréhension, dans la grande majorité des cas, il en retirait une affection profonde et fidèle.

Il possédait la faculté de percevoir et d'appliquer instantanément et avec justesse n'importe quel nouveau savoir acquis au cours de ses recherches, et comme celles-ci étaient parfois révolutionnaires et si peu classiques au regard des normes couramment admises, elles provoquaient a-priori le scepticisme et le doute chez ceux qui n'y étaient pas préparés ou qui ne possédaient pas la même perception intuitive.

Son désir intense d'aider les autres à comprendre et à assimiler aussi vite que lui, le poussait quelques fois à s'irriter de leur lenteur, mais cela ne durait pas longtemps car il avait une patience infinie ; et bien qu'il fût rapide à se mettre en colère devant l'injustice, la dénonçant haut et fort et prenant le parti du plus faible, il encourageait le faible à livrer son propre combat et ainsi retrouver l'estime de soi.

Pour un homme comme Bach, que son génie tenait à l'écart des autres, la vie n'était pas facile.

Ses facultés intuitives, sa sensibilité psychique et physique hypertrophiées, l'amenaient à souffrir parfois intensément, si bien qu'il faisait l'expérience de la douleur et de la maladie, des difficultés et des privations, au dernier degré ; mais il traversait celles-ci avec courage et reconnaissance, parce qu'il sentait que, par sa propre expérience, il rendrait finalement les choses plus faciles aux autres. On a dit de lui qu'il tuait sept dragons pour que les autres aient le courage d'en tuer un.

Il a écrit dans un de ses carnets : «Aucun homme ne devrait diriger les autres pour un temps, à moins qu'il ne fût plus expérimenté que ses subordonnés, dans sa branche particulière d'activité, qu'il s'agisse de l'armée, du gouvernement ou de quoi que ce soit d'autre. Il s'ensuit donc que pour diriger dans le malheur, les difficultés, la maladie, la persécution, etc..., ce dirigeant doit encore en posséder une expérience plus étendue, une connaissance plus importante que, Dieu nous entende, ses subordonnés n'en doivent jamais posséder une».

Bach avait bien besoin de son courage et de sa foi, car les sept dernières années de sa vie ont été pour lui des années de solitude ; pendant cette période, son travail a été entièrement fondé sur la connaissance acquise intuitivement ; or, le monde comprend et encourage peu ce type de connaissance, exigeant

des causes, des preuves scientifiques, avant d'être prêt à croire. Mais les résultats pratiques de ses recherches, et le soulagement d'un si grand nombre de malades, étaient une récompense suffisante à ses yeux.

«J'ai rencontré Edward Bach pour la première fois au Congrès International d'Homéopathie, en 1929. Cette rencontre a marqué le début d'une amitié qui a duré jusqu'à sa mort. Pendant ces années, j'ai eu le privilège de rester en contact avec lui, personnellement ou par lettre, partageant ainsi avec lui chaque nouvelle découverte.

«L'un des traits marquants de son œuvre était son désintéressement dans son désir d'aider l'humanité ; il ne voulait rien pour lui. La découverte de chaque nouveau remède le remplissait de joie et de gratitude pour Celui qui donne tout. Il se considérait lui-même comme le médiateur par lequel les remèdes étaient transmis. Dans une lettre, après avoir discuté des propriétés curatives d'un nouveau remède, il écrivait : «Cette œuvre n'est pas la mienne. Toute louange s'adresse à Celui qui nous dit comment soulager l'humanité».

«Bach est sorti de notre plan de vision, mais son œuvre survit, et seuls ceux qui ont travaillé avec lui connaissent la grande valeur de ses découvertes».

F. J. WHEELER, M.R.C.S., L.R.C.P.

La note dominante de la vie d'Edward Bach était la simplicité, et c'était aussi celle de son ultime travail – le nouveau système de médecine florale.

Ses goûts personnels étaient tout simples. Il prenait plaisir aux moindres choses, et rien de ce qui réclamait soin et attention n'était négligeable à ses yeux. Il aimait les villages de campagne, les concerts improvisés, s'occuper de son jardin, aider les pêcheurs à hisser leurs bateaux, explorer la campagne et les abords de la rivière à la recherche de nouvelles plantes et de nouvelles fleurs.

Son caractère présentait de multiples facettes ; compassion et douceur extraordinaires, grande force et grande détermination, un idéalisme lié pourtant à un grand sens pratique, prompt à se mettre en colère, mais d'une colère qui se calmait vite ; et, comme il a déjà été écrit une fois à son propos, c'était «surtout un homme capable de redonner confiance quand les choses vont mal».

Mais la description qui lui convient le mieux, et la plus fidèle, tient en un seul mot : naturel.

En toutes circonstances, et peu importait le lieu ou en présence de qui il pouvait se trouver, il était absolument et totalement lui-même. Il ne perdait pas son temps à examiner l'opinion d'autrui, car il gardait en permanence à l'esprit un grand Exemple – celui de son Maître, le Christ – qui réunissait en lui-même toutes les qualités, douceur et virilité, ainsi que la force d'affronter la vérité en face.

Bach parcourait sa vie sans faux-semblants et sans fard, fidèle à son caractère profond, et par son exemple, il encourageait tous ceux qui le connaissaient à reconnaître la grandeur et la beauté qui les habitaient.

«Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège de lui être étroitement associés pendant les dernières années de sa vie ne pourront jamais lui manifester la gratitude qu'il mérite pour l'expérience qu'ils ont vécue.

«Dans cette œuvre de guérison qu'il nous donna et que nous poursuivons en son nom, nous le remercions avec reconnaissance de son inspiration et de son aide.

«La note dominante est BONHEUR. Il savait si bien que le bonheur exalte l'être et ouvre la voie à la bonne santé, tout comme la tristesse, sous toutes ses formes, fait le lit de la maladie.

«Les grands destructeurs du bonheur sont les états d'esprit tels la peur, l'inquiétude, la dépression, l'impatience, l'irritabilité, le chagrin, etc...

«Mais il ne se contentait pas d'attirer l'attention sur ces points-là. Il savait qu'il était vain d'essayer de libérer de ses peurs un malade figé par la terreur uniquement par des mots ; ou combien il est inutile de dire d'être heureux à un malade plein de mélancolie. La plupart d'entre nous savons combien il est difficile de se débarrasser de ces états négatifs.

«Le Dr Bach était par-dessus tout pragmatique ; aussi, combien grande fut sa joie quand il découvrit qu'il existait dans la Nature des plantes et des arbres dotés du pouvoir de nous libérer de nos peurs, de nos inquiétudes, de notre impatience et d'autres états analogues, et de contribuer à ce que nous retrouvions la joie de vivre.

«Et avec le retour du bonheur, c'est le retour à la bonne santé, car ce changement dans l'état d'esprit d'un malade précède toujours un changement dans son corps physique et la maladie, quelle que soit sa nature, s'en va simplement.

«Après avoir pris les remèdes floraux, un malade fait presque toujours la remarque suivante : «Je me sens tellement mieux», et nous savons alors que ce malade ira mieux physiquement.

«Cette méthode de guérison par les fleurs que le Dr Bach nous a donnée est un retour à la vraie guérison parce que, non seulement l'état physique négatif est soulagé mais, ce qui est bien plus important, l'esprit est guéri, et l'être entier est exalté et heureux».

Robert Victor BULLEN.

Pour sa venue,
Pour les plantes guérisseuses qu'il a découvertes,
Pour sa compassion et sa compréhension,
Pour son pouvoir de guérison personnel,
Pour son sens de l'humour,
Pour son courage inébranlable,
Pour l'intérêt joyeux et vivant qu'il portait aux choses
simples de la vie,
Pour son exemple inspirateur et son enseignement personnel,
Pour sa présence permanente auprès de nous,
Pour sa conduite et son aide constantes,
Nous, son équipe, remercions le Grand Créateur de toute
chose.

Mary Tabor